



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
București

Cota I 146735

Inventar 777889

HENRI FALK

LA COURTE ÉCHELLE



NOUVELLE COLLECTION

LA COURTE ÉCHELLE

DU MEME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

L'Age de Plomb (Librairie de l'Œuvre).

Le Maître de Trois Etats (Mercure de France).

Le Cadre volé (Librairie Falque).

La Main d'Or (Librairie du Journal).

Le Fils Improvisé, prix de l'Académie de l'Humour Français (Librairie Baudinière).

POÉSIE

Poèmes brefs, Idylles et Comédies (Bernard Grasset).

THÉÂTRE

Grégoire, Les Agités, comédies (*Comœdia Illustré*).

Le Rabatteur, comédie (*Candide*).

Avec JACQUES BOUSQUET

Nelly, A Paris tous les deux, opérettes (Max Eschig).

Gosse de Riche, Mannequins!, opérettes (Francis Salabert).

Phili, d'après Abel Hermant, comédie en vers (Librairie Stock).

Un Ange passa, comédie (Librairie A. Fayard).

Avec RENÉ PETER

Pouche, comédie (Cahiers dramatiques).

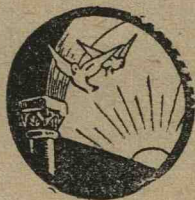
A PARAIYRE :

Monsieur Clématite, roman.

3249
HENRI FALK

LA
COURTE
ÉCHELLE

ROMAN



EDITIONS BAUDINIÈRE
27 bis, rue du Moulin-Vert
PARIS

Biblioteca Centrală Universitară

BUCUREȘTI

Cota

1746735

Inventar

777.889

Re 39/12

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR
PAPIER ALFA, NUMÉROTÉS DE 1 A 25.
CES EXEMPLAIRES CONSTITUENT
L'ÉDITION ORIGINALE PROPRE-
MENT DITE.

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C777889

La location de ce livre est interdite jusqu'au 1^{er} Mars 1932, sauf accord spécial avec les Éditions Baudinière. Les infractions seront poursuivies.

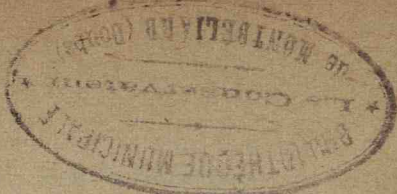
Copyright by Editions Baudinière, 1931.

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U.R.S.S.

B 71878

POUR HÉLÈNE

H. F.



PREMIERE PARTIE

I

CHEZ NANOU

Non loin de la place Pigalle, il existe à Paris un petit restaurant marseillais, très prospère, car on y mange bien. Peu importe le luxe lorsque les plats sont bons; le confort n'est même pas nécessaire, et chaque traiteur qui réussit devrait maintenir dévotement, en sa prime simplicité, le décor ingénu de ses débuts culinaires : il semble qu'une bonne fée gourmande hante la cuisine et les tables, mais qu'apeurée elle s'en éloigne dès que le démon de l'ambition se mêle d'agrandir les fourneaux et de rembourrer les banquettes.

Nanou, la patronne du lieu, est — sans le

savoir, pense-t-on — imbue des bons principes : elle n'a jamais rien modifié dans la salle unique où se fassent ses clients, une pièce longue, assez étroite, occupée, dès l'entrée à gauche, par un « zinc » achalandé; les tables de marbre sont vissées au plancher; les nappes sont de papier et les cristaux de gros verre; au mur, des chromos évoquent des scènes du turf : hommage délicatement dédié à une partie de la clientèle.

C'est là que, chaque soir, vers huit heures, des grappes de candidats au repas, issus de toutes les classes sociales, se tiennent suspendues en attente, guettant l'apport des additions qui préfigure les départs.

Bien entendu, Nanou cuisine elle-même; bien entendu, elle est de Marseille, du cœur de Marseille : le Vieux-Port. Elle est très brune, jolie, encore jeune et d'un embonpoint déjà merveilleux. Amoureuse des vives couleurs, elle porte un foulard citron et un corsage d'azur bleu au-dessus de son tablier blanc. Elle est joyeuse et familière; même au moment du coup de feu, elle trouve le moyen de quitter ses casseroles, d'aller plaisanter, luisante, avec les habitués, et d'accueillir le nouveau venu aussi cordialement que le client de vieille date :

— Bonsoir, mon beau! T'impatiente pas! Dans trois minutes, montre en main, tu t'assois avec ta mignonne!

Le « beau » — qui ne l'est pas toujours — égayé par cette bienvenue, attendra, sans trop protester, les trois minutes, multipliées par dix.

Nanou, retournée à son poêle, surveille et stimule les cuissons, puis reparait dans la salle, une caisse sur la hanche :

— Eh! Regardez voir ce qu'on ne trouve que chez moi, dans votre Paris du Nord!

Elle soulève le couvercle et montre des poissons :

— Ces noirs-là, c'est des rascasses, blancs à l'intérieur comme le cœur des anges... Et voilà de la baudroie, que tu pourrais, ma jolie — elle s'adresse à un dîneur bigle — faire toutes les Halles à cinq heures du matin, sans en trouver même une nageoire! Moi, ça m'arrive directement de la mer, par train spécial, avec mes violets, mes moules et mes oursins... Quoi, Marie? Trois sardines grillées beurre d'anchois? On y va.

Adipeuse et légère, la voilà disparue. Marie, l'unique servante aux cheveux pendants, n'a pas les familiarités instantanées de madame : elle ne tutoie les clients que quand ils viennent pour la deuxième fois. Elle a le regard morne et un coup d'œil d'aigle.

Par ce soir de mai 1927, l'assemblée, tant assise que debout, était d'un composite charmant : il y avait, alignés sur les banquettes, deux dames de joie, sans chapeau, en face de

leurs hommes en casquettes; puis deux femmes de luxe, coiffées, devant leurs maris nu-tête. A la suite, un adolescent maquillé regardait, en croquant des radis, une maigre aïeule donner du pigeon à son bull. Plus loin, une actrice en renom, un journaliste et un directeur de théâtre, tout en consommant les hor-mards thermidor, recevaient, avec une hor-reur enjouée, les effluves du gorgonzola dont se régalaient un ménage transalpin. Dans un groupe, la voix de Nanou proclamait :

— Moi, pour me voir le nombril, il faut que je me regarde dans la glace!

Et, soudain, l'œil aux aguets, s'adressant à Marie :

— Eh! fillasse, laisse pas prendre ce coin d'où qu'on s'en va : deux places retenues, huit heures et demie, menu commandé.

Marie dut lutter contre deux petits marins qui prenaient déjà la table à l'abordage. M. Alexandre, un athlète en chemise rose, préposé au comptoir, se vit forcé d'intervenir. Les petits marins partirent, non sans blas-phèmes, tandis que les personnes attendues faisaient une entrée remarquée.

La femme était une blonde aux larges yeux verts, au joli nez droit, à la bouche assez grande, meublée de dents assez longues d'une éblouissante blancheur. Parée d'une toque et d'une cape en velours grenat, son allure était altièrre et, pour user d'une vieille et bonne

image, elle déplaçait de l'air en marchant. Son compagnon, d'aspect dodu, qui semblait voisiner avec la quarantaine, portait un complet de très bonne coupe. Sur sa face de poupon chauve roulaient de gros yeux à fleur de tête, marrons et méfiants. Il suivait la blonde altièrre avec un air pudique et réservé. Celle-ci enveloppa d'un regard dominateur les cercles rouges imprimés par les culs de pichets sur la nappe en papier, et, d'une voix sèche de femme qu'on regarde :

— C'est ici, Lactance?

— Je ne crois pas que cela puisse être ailleurs : tout est plein.

— Renseignez-vous.

— Pardon, mademoiselle. La table retenue au nom de Monsieur de La Dodine?

— Huit heures demie : la voilà, répondit Marie à l'œil morne. Asseyez-vous toujours, je vas débarrasser.

« Asseyez-vous toujours... » facile à dire : deux places sur les quatre que comportait la table, étaient occupées par une négresse en jaune, ornée de lourds bijoux faux, et par son vis-à-vis, un homme très moustachu, en chandail mauve et béret basque. Tous deux suçaient avec onction des pattes de langouste.

— Eh! s'il vous plaît, laissez passer madame et monsieur, dit Marie.

Le moustachu semblait sourd; la sombre dîneuse émit :

— Si c'est pas *maeueux*, pas *pouvoi* manger *tanquille*!

Mais déjà Nanou, les poings sur les hanches, avait surgi de la cuisine et, le chignon en bataille :

— Allez, noix de coco, fais pas la morue! Et toi, Gaétan, mon pays, pousse ta chaise ou je ne te sers pas l'aïoli!

— Pas l'aïoli? Ah! Bonne Mère!

— Eh! non! Faut pas m'escagasser!

Dompté, Gaétan recula son siège; la dame noire se recroquevilla. La nouvelle arrivée s'assit, avec hauteur, à côté d'elle, sur la banquette. M. de La Dodine prit place sur une chaise près de Gaétan, tandis que Nanou lui déclarait :

— Tu vois, mon beau, tout s'arrange avec des paroles raisonnables : c'est le genre de la maison. Je t'ai préparé un thermidor que ta chérie va s'en lécher les dix doigts comme une princesse.

Les yeux de l'interpellé papillotèrent et, parmi le tourbillon des fumées, des rires, des appels, des odeurs, il fit à mi-voix, tout en ajustant un monocle convexe contre son œil en relief :

— Drôle de langage... drôle d'endroit.

— Il y a des gens très chics en face de nous, répliqua sa compagne : Mac Michel, le directeur, avec Lucette Lherminois, son amie... Et Salicoq le journaliste!

— A qui faites-vous ce signe de tête?

— A Salicoq : nous avons soupé le mois dernier ensemble, au bal des Auteurs Graves... Tenez, The Gloria Sisters... Emile Gotthelm, l'historien allemand... Fatoba, le banquier brésilien... Tout-Paris défile ici... Lola n'avait pas tort...

— Vous l'avez invitée à dîner avec nous?

— Non... Elle débute ce soir dans un sketch à l'Empire. Ça fait la troisième fois que je vous le répète, mon cher.

— Je vous demande pardon.

— C'est curieux comme depuis ce matin vous avez l'air absent!

— Gare la sauce, ça tache! prévint Marie en faisant osciller un plat plein.

Et, s'adressant à la jeune femme :

— Fanny Jouinville, c'est-y vous?

— Oui, pourquoi?

— Eh! chasseur!

Un petit groom qui était resté sur le seuil vola jusqu'à la table, une lettre à la main :

— Tiens, c'est justement l'écriture de Lola. Merci, mon ami.

Et comme le chasseur demeurait pétrifié, Mlle Fanny Jouinville ajouta :

— Eh bien, mon cher?

— Ah! parfaitement.

Le groom, rémunéré, reprit son vol.

— Tenez, dit la jeune femme, après lecture.

M. de La Dodine, à son tour, lut ceci :

« Mon chou,

« En sortant de chez Nanou, entre donc avec ton ami au Bal Tarabin où je vous rejoindrai. C'est ce soir l'inauguration du championnat de lutttes féminines et je t'ai fait réserver une loge. Il y aura comme membres du jury des gens épatants. A tout à l'heure avec un bon bécot.

« LOLA. »

— Eh bien? fit M. de La Dodine.

— Eh bien, il faut aller voir ça.

— Vous voulez aller dans un bal public?

— Ce ne serait pas la première fois. Vous y voyez un inconvénient?

— Vous n'êtes pas sans savoir, Fanny, que ma situation officielle m'a toujours un peu gêné pour entrer avec vous dans de tels établissements. Et plus que jamais, je suis tenu à une très grande réserve : le Quai d'Orsay a l'œil sur moi.

— Pourquoi? Vous avez du nouveau?

— Que j'aie ou non du nouveau, mes fonctions m'obligent en tous temps à quelque décorum...

— C'est ça : mettez votre monocle. Ah! je vous connais comme si je vous avais fait! Parce que vous êtes diplomate vous vous croyez sorti de la cuisse de Talleyrand!

— Non, ma chère, mais dans la carrière, quoi que vous en pensiez, on se doit de garder un certain quant-à-soi.

— « Dans la carrière » ! Taisez-vous donc ! Votre grand patron est un homme tout simple, bon enfant et toujours la cigarette au bec. Ne faites donc pas plus de chichis que le ministre des affaires étrangères !

— Châteauneuf-du-Pape ! annonça pompeusement M. Alexandre en personne qui avait quitté le comptoir pour apporter la bouteille couchée sur canapé d'osier. Et vous m'en direz des nouvelles, avec le poulet Nanou !

Il claqua de la langue puis se penchant vers Fanny :

— Si des fois madame aime le concert pendant les repas, justement voilà la partie artistique.

Sur le seuil venait d'apparaître un vieillard en jaquette sans âge et en chapeau sans couleur. Il s'assit sur un bout de banc et logea entre ses cuisses creuses une guitare dévernie qu'il portait en sautoir. Il dédia un sourire uniquement gingival aux assistants, et, tout en faisant grincer l'instrument, exhala d'une voix fluette :

*Un soir, à Singapour,
Pays d'amour...*

Des appréciations variées prirent l'essor. On entendit :



« Bravo, grand-papà! Bravo, bis! » et aussi: « Ta gueule, vieux veau! » : autant d'hommes, autant de sentences.

En face de M. de La Dodine au visage diplomatiquement fermé, Fanny commençait à se sentir agacée, car elle avait le caractère vif. Aussi, quand le doyen des mendiants musicaux changea sa guitare en soucoupe, elle reprit, d'un ton agressif :

— Oh! je comprends fort bien, mon ami : vous me faites sentir une fois de plus que vous êtes noble et bien pensant. Ça ne vous a pas empêché, il y a trois ans, de vous rouler à mes genoux pour obtenir mes faveurs!

— « A vos genoux!... » fit Lactance avec un sourire mince : voilà un rien d'exagération féminine.

— Et beaucoup d'oubli masculin! C'est entendu, vous m'avez prise simple mannequin — mais dans une grande maison de la rue de la Paix, la plus aristocratique de Paris, et c'est toujours moi qui portais les robes du soir et les manteaux de gala! J'avais la distinction dans le sang...

— Je ne le nie pas. C'est justement pour cela que vous m'avez plu.

— Je me suis éduquée, affinée, j'ai lu énormément, suivi les conférences... Enfin bref, je vous fais honneur, au point que des gens vous demandent souvent si je ne suis pas une femme du monde.

— C'est possible, ma chère. Où voulez-vous en venir?

— Mesdames et messieurs, pour les vrais amateurs, je vais avoir l'honneur de jouer la *Marche lorraine* du maître Ganne, sur trois verres et quatre bouteilles.

C'est ainsi que, d'une voix de camelot, un faux Arabe en burnous annonçait son tour de force harmonique. Puis, il l'exécuta, muni d'un petit marteau. De plus, en se tordant la bouche, il imitait le son du clairon. Fanny lança, par les créneaux du silence :

— Je veux en venir à ceci que je possède assez de tact pour ne pas vous entraîner dans des endroits indignes de nous... (couin, couin, couin, taratatère!) Je ne suis qu'une femme entretenue, c'est possible (couin, couin, couin), mais j'ai de l'ambition (ratata), peut-être plus que vous, et une volonté de fer!

M. de La Dodine qui détachait d'une aile un lambeau de blanc, leva la tête :

— Pourquoi me dites-vous ça?

— Je ne sais pas. Parce qu'il y a, dans toute votre attitude, quelque chose d'équivoque et d'hébété.

— D'hébété?

— Voilà, monsieur Arthur! Bonsoir, monsieur Arthur!

Le nouvel arrivant portait un tablier, mais sa chevelure, soigneusement ondulée, s'étagait sur un visage rose tendre et ses mons-

taches, frisées au fer, retroussaient leurs crocs pommadés au-dessus d'une petite bouche très rouge et prétentieusement pincée. Nanou, qui passait, expliqua :

— C'est un fruitier qui a une voix que les grands ténors en seraient jaloux ! Il ne chante que quand il veut bien.

Arthur, cependant, sifflait une anisette et prenait, le coude appuyé sur le zinc, des poses de langueur artistique. Nanou, de loin, l'interpella :

— Monsieur Arthur, une romance, quoi ! Pour ces dames !

Arthur fit non, du petit doigt levé. Alexandre répondit :

— Il a trop bien dîné ; il a peur que l'*ut* ne passe pas.

— Y passera ! y passera ! exclama-t-on de toutes parts.

Des amis tâchaient d'attendrir le ténor qui demeurait inébranlable. M. Alexandre lui-même, nettement rabroué, cessa d'insister. Et personne n'osait plus rien dire quand Arthur, enlevant tout à coup sa cravate, ouvrit son col de chemise et, la bouche arrondie, commença :

*Si le ruisseau jaseur de la prairie
Pouvait parler,
Il te dirait, combien, ma Sidonie,
Je peux t'aimer !*

Il s'arrêta net en agitant le cou et se posa l'index sur la pomme d'Adam. Mais tout le restaurant protestait : « Vas-y, Arthur! Vas-y, ça vient! »... Le visage de M. de La Dodine s'éclaira :

— Eh bien, vous regrettez d'être venu? dit Fanny.

— Je confesse que je me divertis.

— Quelle heure est-il?

— Près de dix heures et demie.

— Demandez le café et l'addition : Lola doit déjà nous attendre.

— Vous tenez vraiment...?

— J'y tiens.

Comme ils se levaient, Nanou s'empressa vers le couple :

— Au revoir, ma colombe!... Sans adieu, mignonnet!... Reviens vendredi, pour la bouillabaisse!

Et elle plaqua un baiser gras sur la joue rase du diplomate.

II

DANS LE JURY

Devant le portail du bal Tarabin, strident de lumières, Lola causait avec un jeune homme pâle qui ténait sous son bras une boîte à violon. Dès qu'elle aperçut son amie, elle laissa sur le trottoir ce personnage inconsistant qui s'éloigna d'un pas mou dans la nuit :

— Mon répétiteur de chansons, dit-elle : la purée personnifiée. Il fait ce soir un remplacement dans un dancing. Eh ! adieu, mon chou ! Ça va bien ? Et vous, cher monsieur et ami ? Pas mal merci ! Hein ! quel beau temps ce soir !

Lola était une grande fille rousse, volubile et bien bâtie, Provençale comme Nanou, rigoleuse, exubérante, elle se proclamait toujours l'héroïne de « chopins providentiels » ou bien la victime « d'histoires impossibles ». Elle évoluait, suivant les occasions fournies par le hasard ou son impresario, du cabaret au music-hall et des coquettes de comédie aux fantaisistes d'opérette sans jamais pouvoir se fixer dans un emploi :

— C'est ma faiblesse, déclarait-elle, mais c'est aussi ma force.

Fanny lui dit :

— Tu n'es pas en retard pour venir de l'Empire!

— Mon chou, figure-toi : une histoire impossible. Ils ont cueilli le sketch au point qu'on a dû baisser le rideau ! Pas à cause des acteurs, tu penses : Chanturgue et moi on est solides ! Mais ils n'ont pas admis le point de départ de l'homme-chien. L'auteur avait une mine de fakir déterré. Moi, je m'en fiche, on me payera huit jours et ça tombe justement bien parce que Kleps, mon impresario, me propose de débiter demain dans mon tour de chant au « Stamboul ».

— Est-ce que nous entrons ? demanda Fanny.

— Tout de suite, mon chéri : Monsieur de La Dodine n'a qu'à prendre le coupon que j'ai fait retenir à son nom.

Lactance s'en fut vers le contrôle.

— Tu comprends, dit Lola, les directeurs du bal sont des copains, alors je leur amène du monde, d'autant que ces championnats de lutte sont de première bourre. C'est Pierre Varain qui les organise, tu connais, le journaliste : encore un copain.

Le trio pénétra dans la salle électriquement nimbée de violet, selon le rite prescrit par les tangos. Lola au rire percutant interpellait des

camarades et, selon le sexe, les embrassait sur la joue ou sur les lèvres :

— Quel genre! murmura M. de La Dodine.

— Une brave fille et c'est beaucoup! répondit Fanny à mi-voix.

Ils occupèrent la loge au moment où l'attaque d'une valse provoquait, à travers le bal, un jaillissement de feux argentés.

— On est bien ici, n'est-ce pas? fit Lola.

Places de choix, les loges, surélevées, longeaient les longs côtés de la salle rectangulaire, de style néo-ultramoderne. Au fond, deux orchestres, aux jeux alternatifs, flanquaient une scène dont la toile était close. Fanny s'assit, après un effet de buste. M. de La Dodine commanda du champagne et sursauta soudain, l'oreille percée par l'éclat de voix que lançait Lola en agitant les bras :

— Varain, eh! Varain!

Derrière eux passait, en effet, l'organisateur du tournoi :

— Arrive ici, que je te présente.

Un gros garçon glabre au très bon sourire, à la démarche d'artilleur « dans la lourde », s'approcha, salua, puis demanda, les présentations faites :

— Et alors, à l'Empire? Contente?

— Ravie! Entre donc boire le coup. A quelle heure commencent les luttes?

— A onze heures précises. Du nanan, ce soir : Jufita préside le jury.

— Jufita le sculpteur? demanda Fanny, précieuse et renseignée.

— Oui, madame. Comme assesseurs, ou plutôt assesseuses, Hélène Perdrix, l'artiste peintre, et la poétesse Mireille Alifax, entourées d'un aréopage étincelant dont j'ai la faiblesse de croire que vous consentirez à faire partie.

— On est du jury? exclama Lola. Quel honneur!

— Il sera pour nous.

— Trop aimable, monsieur, dit Fanny fort contente. C'est charmant, n'est-ce pas, cher ami?

M. de La Dodine plissa le front. Il se contraignit à un sourire poli :

— Monsieur m'excusera : quant à moi, je préfère rester au plan de simple spectateur.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda Fanny. Vous avez peur de vous asseoir à côté de personnes célèbres dans les beaux-arts et la littérature?

— Un peu trop de timidité semble être le péché mignon de la diplomatie française, dit Pierre Varain en se pinçant le nez avec enjouement.

Lola déjà s'était levée :

— C'est autour de cette table, n'est-ce pas, près de la scène?

— Mais oui. Vous voyez, le jury commence à s'installer.

— Allons-y! déclara Fanny qui se leva à son tour, en faisant jouer sa cape rouge.

M. de La Dodine suivit non sans marmonner quelque chose comme : « Enfin... pour la dernière fois... »

Fanny et Lola se placèrent au premier rang, devant la table longue où brillèrent les seaux à champagne. Leur compagnon s'assit contre le mur, derrière un double rang de jurés. Pierre Varain, au haut bout, déposa sur la table un timbre et une montre. En même temps, le personnel adaptait à la scène un tréteau qui, s'avancant vers le milieu de la salle, se terminait par quelques marches. Devant ces marches on étala un tapis matelassé. Sur le tréteau parut un speaker en smoking qui annonça l'ouverture du championnat international de lutte féminine. Puis l'orchestre attaqua une marche triomphale, le rideau se leva et les concurrentes, alignées sur la scène, s'offrirent aux applaudissements.

Elles étaient une dizaine, toutes les bras croisés, toutes en court maillot noir, au drapeau national brodé sur le sein gauche, toutes jeunes, bien faites et musclées. Amène et disert, le speaker les présenta à tour de rôle et chacune, s'avancant jusqu'au bout du tréteau, salua en élevant le bras droit, avec un sourire olympique.

Il y avait, ce soir-là, trois luttes au pro-

gramme : Italie contre Grande-Bretagne; France contre Amérique; Guadeloupe contre Belgique. Chaque lutteuse, proclama le speaker, était championne de son pays. L'était-elle vraiment, et vraiment indigène? En tout cas, l'ensemble formait un catalogue vivant des types nationaux popularisés par la carte postale illustrée.

— Teresina (Italie) contre Maud (Grande-Bretagne)! publia le speaker.

A cet appel, les deux rivales quittèrent la scène, longèrent le tréteau, descendirent le petit escalier, s'arrêtèrent au bord du tapis et tendirent à tour de rôle les mains à M. Eusébio. Chandail blanc sur chemise aux manches retroussées, pantalon blanc, blanches espadrilles, teint brique, cheveux drus, tatouage au poignet, M. Eusébio, ancien lutteur diplômé, occupait les délicates fonctions d'arbitre. Il s'assura que les adversaires ne portaient point de bagues et ne s'étaient point huilées, artifices prohibés en tout loyal combat. Il fit mimer par les deux femmes les coups défendus qui sont le bras retourné, la prise de doigts, le croc en jambes, le collier de force, le tirage des cheveux et le coup du lapin. Après quoi, au milieu du tapis, toutes deux se serrèrent la main et Pierre Varain, chronométrateur, donna l'appel de timbre attendu, signal de la première passe. Puis il regarda le combat avec un intérêt gourmand,

vantant l'émouvante beauté des attitudes. Et certes, il émanait de cette lutte qui cambrait des formes souples, faisait saillir des muscles et palpiter des seins, un charme à la fois sportif et charnel. Aplatissements, rebondissements, claques, étreintes, menus coups de sifflets d'Eusébio, dès que la moitié d'un corps couché débordait hors du tapis... Dans l'assistance régnait une émotion joyeuse... Tere-sina, au début de la seconde passe, fut proclamée victorieuse par une ceinture de côté.

Le speaker annonça :

— Aurora (Amérique) contre Titine (France)!

Il y eut, pour la première, une salve d'applaudissements issus de trois loges contiguës et des tables avoisinantes : conglomérat d'ou-tre-Atlantique, fortement champagnisé. Pour Titine, les bravos jaillirent d'un peu partout : éparpillement de compatriotes. L'Amérique était massive et blonde, la France châtain et charnue. Elles s'attaquèrent avec moins de fougue que de méthode; on assistait à de magistrales expositions de séants, larges et noirs soleils à la rotation lente qui se débordaient mutuellement : Pierre Varain célébrait ces belles éclipses de croupes. Il chantait aussi la moite opulence des gorges, leur gonflement rythmique et gémé, tout en tenant le marteau du timbre entre le médius et le pouce :

— Vas-y Titine! Fais-y la cravate! lança, du balcon, une voix du quartier.

Mais Aurora se dégagea et Titine dut se borner à lui claquer doctement le râble. Une femme invisible exclama : « Chiqué! » Le speaker perfora l'espace d'un regard aigu; puis, répondant à l'appel de Varain, il s'approcha vivement de la table, écouta, émit avec force :

— M. Anselme Tartarit, le célèbre comédien, offre une prime de cent francs à la triomphatrice!

— Dix dollars! s'écria, de l'autre côté de la salle, un spectateur rouge et rond.

Les femmes s'empoignèrent ardemment. Mais le timbre sonna. Chaque lutteuse s'assit sur une chaise et l'Allemagne, munie d'une serviette, vint battre l'air autour de l'Amérique, tandis que la France, isolée, s'éventait avec la main.

— La seconde passe sera terrible, opina Pierre Varain d'un air très effrayé.

Elle ne le fut pas, car il n'est rien dans les compétitions de cette sorte pour inspirer la terreur : c'était une source d'allégresse que les sauts de carpe et les culbutes de ces deux belles fortes jeunes femmes. L'Amérique, soudain cravatée, fit le pont; mais ses reins concurrent on ne sait quelle défaillance : soixante-quinze kilos de Française s'abattirent sur son abdomen en lui arrachant une main du tapis.

Miss Aurora se coucha sur l'épaule droite. Titine lui mit alors un genou sur l'épaule gauche, lui tirant le bras du même côté, afin de l'aplatir sur le dos... Han! Elle y parvint tandis que l'autre « faisait de la bicyclette » en gigotant dans le vide. On cria, on applaudit. Les femmes se relevèrent, se serrèrent les mains, la France s'en fut boire une coupe de champagne que lui tendait Pierre Varain et le troisième match fut annoncé, qui mettait en présence Léonore de Tubize et Agnès de Pointe-à-Pitre.

On accueillit le nom d'Agnès par un murmure qui lui fit hausser les épaules. Cette mulâtresse, à la bouche en coup de sabre et aux yeux en coup de canif, opposa aux pesées de la copieuse Brabançonne une agilité de panthère et une déloyauté de guenon : en mauvaise posture, elle lui mordit le pouce et l'arbitre siffla un avertissement.

Lola dit à Fanny :

— Et ton ami ne fait rien?

— Eh bien, Lactance? demanda celle-ci, par-dessus deux rangées de têtes.

— Ce que vous voudrez, répondit le diplomate.

Le speaker enregistra :

— Une prime de deux cents francs... offerte par qui?

Pierre Varain lui confia le nom. Le speaker scanda aux échos :

— Offerte par Monsieur de La Dodine!

En entendant résonner son patronyme par les espaces, le donateur devint pourpre et tapa du pied avec une sourde rage.

— Il te fait les gros yeux, dit Lola à Fanny. Sais-tu pourquoi?

— Pas du tout. Voilà près de huit jours qu'il grogne.

— Au total, trois cent quinze francs de prime pour la gagnante! haut-parla le speaker, à condition toutefois que la victoire soit loyale : avis à la Guadeloupe!

Agnès fit une moue de mépris. Ceinturée par Léonore, elle se tortilla si frénétiquement que l'autre dut la lâcher et elle retomba à quatre pattes en tirant une langue diabolique. Léonore, en la rattrapant, reçut une gifle, et, prise de colère, la gifla à son tour. La salle ondulait de trépignements hurlés. Pierre Varain se vit obligé de donner le coup de timbre avant le « time ».

Tandis que la fille du Brabant se croisait majestueusement les bras, celle des Antilles se pavanait en envoyant par-ci par-là des baisers provocateurs : certes, la Guadeloupe aurait pu extraire de son sein fécond une lutteuse de moralité supérieure. La deuxième passe tourna en bataille : sous la pression de muscles herculéens, Agnès perdit toute me-

sure, tira les cheveux de sa rivale, lui frappa la nuque du tranchant de la main... Soudain la Brabançonne glissa : Agnès bondit sur elle comme un fauve sur un buffle. Léonore s'écroula et toucha des épaules, tandis que l'arbitre sifflait des rappels avec une vaine énergie, que le public en délire exclamait : « A la porte ! » que le jury se consultait, pensif, et que Varain lançait des coups de timbre éperdus.

Le speaker jeta, dans le tumulte :

— Léonore de Tubize victorieuse, sur disqualification d'Agnès de Pointe-à-Pitre !

Il lui remit le montant des primes ; la gagnante leva athlétiquement le bras. Agnès fit une grimace effroyable au jury, puis lui envoya un baiser des deux mains et disparut en se tambourinant les cuisses.

Déjà les danses avaient repris. Un autre speaker annonça :

— A minuit juste, le french-cancan !

Lola dit à Fanny :

— Tu vas voir, c'est charmant : de véritables acrobates !

— Chère amie, fit M. de La Dodine qui s'était approché, le dos bombé, est-ce que je vous emmène ou est-ce que je m'en vais seul ?

— Comment ? Vous voulez partir ?

— Je ne reste pas pour le cancan, déclara-t-il d'un ton pincé.

— Très bien, dit Fanny, piquée, nous nous en allons. Où est Monsieur Varain?

— Dans les loges d'artistes avec les lutteuses, fit Lola.

— Remercie-le de notre part et excuse-nous, veux-tu?

— Entendu. Quand je te vois, mon chou?

— Eh bien, viens déjeuner demain.

Et Fanny se dirigea, pompeuse, vers la sortie, suivie de M. de La Dodine qui, monocle bas, jetait aux alentours des regards inquiets et furtifs.

III

NOMMÉ A WASHINGTON

Fanny monta dans son cabriolet. Lactance s'assit à côté d'elle :

— Est-ce que je vous dépose chez vous? demanda-t-elle d'une voix très calme.

Il répondit :

— Si vous permettez, je vous accompagne rue de Chazelles.

— Comme ça se trouve! exclama-t-elle. Moi aussi, j'ai à vous parler.

Ils ne dirent plus un mot jusqu'au garage. Toujours silencieux, ils s'en furent à pied jusqu'à la maison de Fanny qui habitait au troisième un petit appartement coquet. Ventre à ventre dans l'ascenseur, ils levèrent les yeux vers le haut de la cage, évitant par là de s'adresser la parole.

Une fois dans son boudoir, Fanny s'étendit sur le divan, tandis que M. de La Dodine s'asseyait sur un fauteuil bas et elle lui dit :

— Je vous écoute.

— Non : vous d'abord, fit-il.

— Si vous voulez ! Je vous laisse toutes les réticences et les sous-entendus diplomatiques. Je n'admets pas, Lactance, que, depuis huit jours, vous m'adressiez la parole en ayant l'air de me faire une grâce et que vous ne sortiez avec moi qu'avec la mine d'un chien qu'on fouette. Ce soir, vous avez fait déborder la coupe : chez Nanou, vous paraissiez si dégoûté que vous avez failli m'enlever l'appétit et, au bal Tarabin, au lieu de rester près de moi, vous vous êtes dissimulé comme si je vous avais entraîné dans un bouge.

— Et moi, je regrette que vous vous obsteniez à ne pas comprendre... Si l'un de ces maudits journalistes s'avise d'écrire qu'on m'a vu là, imaginez un peu l'effet au Quai d'Orsay.

— Le Quai d'Orsay se fiche bien de vous ! Voilà un an que vous êtes en disponibilité.

— J'attendais un poste conforme à mes goûts et digne de mes capacités.

— Et vous l'attendez toujours ?

— Non. Je l'ai.

Fanny le regarda, fit : « Ah ? ». Il précisa :

— Je suis nommé à Washington.

Et remuant légèrement le cou dans son faux-col, après une petite toux d'orgueil :

— Premier secrétaire d'ambassade.

— Depuis quand le savez-vous ?

— Officiellement, depuis ce matin.

— Et vous ne me l'annoncez qu'à présent ?

— Je ne vous ai vue que pour dîner. Et les deux établissements qui nous ont accueillis ce soir n'étaient pas propices à cette information.

— L'affaire était en train depuis longtemps ?

— Une quinzaine.

— Et vous n'avez pas daigné me mettre au courant des pourparlers ?

— Une superstition m'en a empêché, répondit Lactance. D'ailleurs, j'étais tenu au secret.

— Même avec moi ?

— Il n'y a plus de secret, quand il y a confiance.

Cette lapalissade, émise sentencieusement, produisit une grande impression sur la jeune femme. Elle prit la main de son ami et, d'une voix douce, murmura :

— Lactance, je te demande pardon... Si j'avais su!... Tu me pardonnes ?

— Volontiers. Tout cela n'a plus guère d'importance.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Vous allez le savoir, ma chère.

— Maintenant que nous sommes seuls, tu peux me tutoyer !

Et saisie d'une inquiétude sourde, elle devint très caressante :

— Oui, je comprends maintenant : tes préoccupations, ta situation nouvelle... Au milieu de ce bruit, de cette musique... tu ne pouvais pas m'expliquer...

— Voilà. Je suis heureux que tu te rendes compte, répondit Lactance affectueusement, en gardant la main de Fanny dans la sienne.

— Me crois-tu si futile? dit-elle en souriant. Il ne faut pas l'être quand on a de l'ambition... pour celui qu'on aime, ajouta-t-elle vivement.

— Je te remercie, ma chère Fanny. Moi aussi, j'éprouve pour toi beaucoup de tendresse et tu vas en avoir la preuve : j'entends bien faire les choses... Voici.

Sur ces mots, il tira de sa poche son portefeuille et de son portefeuille un chèque qu'il posa sur un guéridon :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Cinquante mille francs que tu pourras toucher demain à ma banque. Et, sois tranquille, je garderai toujours un excellent souvenir de toi.

Fanny s'était levée d'un élan :

— Tu me plaques?

— Je t'en prie, gardons, dans le propos, la modération observée jusqu'ici.

— Pourquoi me plaques-tu?

— Faut-il te le répéter? Je suis nommé à Washington. Il ne peut être question de t'emmener en Amérique.

— Pourquoi?

— Si tu ne le comprends pas, je ne peux que le regretter.

— Eh bien, mettons que je comprenne... Les Etats-Unis ne sont pas si loin de la France :

garde-moi à Paris, c'est excessivement simple. Et tu viendras me voir chaque fois que tu pourras. Tu sais que tu peux compter sur ma fidélité.

— Ah! oui?...

Interrogation-morsure, aiguisée d'un sourire coupant.

— Comment : « Ah! oui? » Tu en doutes? s'écria Fanny.

— Dame! je t'ai rencontrée avec maint gre-luchon...

— Qu'est-ce que ça prouve? Je nie sur la tête de mon père...!

— Pauvre Monsieur Jouin! Mais, d'ailleurs, à quoi bon?

— Et tu m'as gardée, croyant que je te trompais?

— Je n'avais pas la prétention, ne t'offrant qu'une partie de ma vie, d'absorber le plein de la tienne.

— Bref, je n'étais pour toi qu'une simple grue?

— Simple? Oh! non!

— Pas d'ironie, ce n'est pas le moment! Enfin, tu ne me considérais que comme une poule entretenue, faite pour dîner, sortir et s'étendre avec toi? Eh bien, réponds donc, tu ne dis rien! Oh! ne souris pas ainsi, ou tu vas te faire gifler!... Et moi, bonne bête, qui y allais franc jeu, qui comptais te consacrer ma

vie, qui disais : « Mon époux », en parlant de toi! Et tu as attendu la veille de ton départ pour me porter le coup fatal!

— J'ai pensé qu'une scène comme celle-ci devait suffire.

— Quel sang-froid imperturbable, pendant que je me consume de fièvre! Et tu t'imagines sérieusement que ça va se passer comme ça? Que tu vas te débarrasser de moi comme d'un chapeau démodé? Tu ne me connais pas, mon cher!

— Ah? Des menaces?

Il continuait de sourire flegmatiquement, mais un peu jaune.

— Parfaitement, des menaces! Parce que moi, je te suivrai partout, et je te ferai honte en public et il y aura du scandale!

— Ah?... Du chantage, maintenant! Faut-il grossir le chèque?

— Tu viens de dire la phrase insultante et tu vas la payer cher! Je ne veux pas un centime de toi, mais je t'atteindrai où le bât te blesse : dans ta carrière, oui, mon ami, comme tu m'as atteinte dans la mienne! Je te suivrai là-bas, entends-tu, j'irai voir ton ambassadeur! Je lui dirai que tu m'as fait sortir de ma famille, que tu m'as trois fois rendue mère, que tu veux lui chiper sa place, que tu as introduit de l'alcool en contrebande et que tu fréquentes les mauvais lieux!

A bout de souffle, elle but un verre d'eau.

M. de La Dodine se borna à répondre d'un ton de glaciale ironie :

— Me suivre à Washington ? N'y comptez pas.

— Demain je m'occupe de mon passeport.

— Resterait à le faire viser au consulat américain ; resterait à débarquer en territoire américain. Je tiens à dissiper d'avance vos illusions. La police des Etats-Unis vous arrêtera au port comme toutes les étrangères ; elle vous demandera pourquoi vous vous expatriez, quels sont vos répondants, vos moyens d'existence... Comptez sur moi, d'ailleurs, pour la mettre au courant et vous faire interdire l'accès de la République. Là-dessus, je crois que nous nous sommes tout dit et que, réflexion faite, vous garderez mon chèque.

Il prit son chapeau, ses gants et sortit, laissant Fanny comme pétrifiée. Mais, quand elle entendit se fermer la porte d'entrée, elle se ressaisit, courut, la rouvrit rageusement et, par-dessus la rampe de l'escalier, elle cria, d'une voix de défi :

— Au revoir, mon cher, à Washington !

IV

PAPA JOUIN

Un monsieur rebondi et barbu, en jaquette, portant une petite trousse sous le bras, demanda à la femme de chambre :

— Est-ce que madame est levée? Je suis un peu en avance.

— Je ne crois pas, répondit Suzanne, fille avertie. Madame a dû passer une mauvaise nuit, car elle m'a reçue ce matin avec mon déjeuner comme un chien dans un jeu de quilles.

— Une mauvaise nuit? fit le monsieur rebondi avec inquiétude. Pourquoi ça?

— Je n'en sais rien, déclara Suzanne d'un air parfaitement renseigné.

Elle alla frapper :

— Madame... c'est monsieur le père de madame.

La réponse se fit attendre.

— Es-tu souffrante, mon enfant?

— Entre! ordonna Fanny, d'une voix impatientée.

M. Jouin obéit, referma la porte sans bruit et, dans la pénombre, distingua le dos de sa fille, tournée vers la ruelle.

— Ouvre les rideaux.

Il obéit, puis s'approcha du lit et, amenant doucement vers lui le visage de son enfant :

— Mais tu as les yeux rouges, fillette! Tu as pleuré?

D'une voix sourde et sèche, elle dit :

— C'est fini.

— Ah! tant mieux! Alors, ce n'était pas grave? Tu vas tout de même me raconter, pendant que je t'accommoderai.

M. Jouin, excellent père et pédicure accompli, venait, un matin par semaine, donner aux orteils de sa fille les plus tendres soins de beauté.

Fanny, d'un saut, quitta le lit :

— Inutile d'ouvrir ta trousse; je n'ai pas une minute à perdre. Téléphone au garage de tenir ma voiture prête, tandis que je commence ma toilette.

— Mais enfin, qu'y a-t-il?

— Il y a que je suis plaquée.

— Comment? Monsieur de La Dodine?...

— Oui.

Elle passa dans la salle de bains.

Seul, M. Jouin se lissa la barbe et fit, méditatif :

— Ça, c'est une tuile!

Ancien coiffeur pour dames au temps où elles portaient chignons et chichis, M. Jouin avait réprouvé la mode insolente des cheveux courts, autant par principe que par impuissance de renouveler, vers la cinquantaine, sa façon de travailler les têtes. Toutes ses jeunes clientes le quittèrent et les plus âgées peu après. Il pensa d'abord s'établir manucure, mais la route lui était barrée par l'autre sexe. Alors, il visa moins haut, passa quelques mois d'apprentissage ardu et devint, grâce à une main légère, pour grosse qu'elle fût, un podothérapeute en renom dans son quartier. Correct et facond, méticuleusement propre, il dédiait aux pieds qu'il traitait un intérêt respectueux, très flatteur pour leur titulaire. Fanny était sa fille unique; veuf prématuré, il l'éleva le mieux possible, la confiant, durant ses tournées, à une cousine qui tenait, dans un passage du centre, un magasin de maroquinerie et recevait, dans l'arrière-boutique, certains clients chuchoteurs. M. Jouin, cœur pur, ne soupçonna jamais quels spectacles clandestins la maroquinière ajoutait à son étalage officiel. Mais Fanny, dès quinze ans, le comprit et mesura combien les entretiens galants ajoutent aux profits d'une commerçante aimable, avec l'avantage singulier de ne pas figurer en comptabilité. Cependant, le papa Jouin vouait une grosse partie de ses petites économies à

l'instruction de son enfant. Il la fit entrer au lycée où, constamment occupée à se regarder au miroir, elle ne connut aucun succès scolaire. Il rêvait de la voir exercer la médecine, mais Fanny, à dix-sept ans, se sentait chaque jour moins de goût pour l'étude et un peu plus pour le plaisir. En même temps, d'esprit réaliste, elle voulait acquérir aussi vite que possible une situation brillante et enviée. Les compromis d'arrière-boutique lui semblaient mesquins et, par là, méprisables. Elle fit un jour la connaissance d'un Mexicain resplendissant, qui était entré acheter un portefeuille : éblouie, elle s'abandonna.

Ce riche et bel étranger n'était pas du tout un aventurier : il l'habilla, lui donna des bijoux et elle quitta la maison paternelle en écrivant à M. Jouin qu'il n'avait pas à s'inquiéter, qu'elle était heureuse et viendrait le voir bientôt. Le bon pédicure, malgré ces assurances, était extrêmement malheureux et songeait, dans son désarroi, à informer le commissaire quand Fanny, luxueuse, se présenta chez lui : alors, il réalisa en esprit la véritable vocation de sa fille. Il comprit que toute remontrance ne ferait que l'éloigner définitivement et quand il eut reçu d'elle une trousse en peau de lézard, au sein de laquelle jouaient le cristal, l'acier fin et l'ivoire chiffré, les larmes qui lui vinrent aux yeux furent des larmes de tendresse :

— Commences-tu à saisir un peu le sens de la vie? lui dit Fanny.

— Tu es bonne pour moi; mais, quand même, j'ai quelque amertume au cœur.

— Ne fais pas l'enfant, papa, et rappelle-toi que maintenant je m'appelle Fanny Jouinville.

Trois mois plus tard, le Mexicain quittait la France et, du même coup, Fanny, en lui laissant une lettre affectueuse : il comptait bien renouer leurs si bonnes relations quand il reviendrait à Paris; mais il n'indiquait pas la date.

Fanny, qui avait de l'orgueil, ne lui répondit point et s'installa dans une pension de famille. Elle se présenta chez un grand couturier qui l'engagea tout de suite comme mannequin. Caractère féodal, le patron exerçait scrupuleusement le droit du seigneur et Fanny dut en passer, comme toutes les petites camarades, par les volontés du maître, d'ailleurs fort joli garçon. Elle crut le tenir mieux que ne l'avaient fait les autres, car il la mena pendant six semaines dans les grands établissements de nuit, parée des nouveaux modèles de la saison. Après quoi, il élut une autre favorite.

Fanny commençait à connaître les hommes. Dans le milieu d'intrigue et de luxe qu'elle

fréquentait, elle essaya de trouver « l'ami sérieux », mais ne rencontrait que le gigolo léger ou le capitaliste fugace. Elle atteignait vingt-trois ans, estimait le moment venu de fixer sa destinée, autant que possible avec un homme du monde et qui fût riche : c'était là sa double ambition. Amenée dans un bal officiel par un jeune avocat fantaisiste qui l'avait fait passer pour sa parente, elle y rencontra M. de La Dodine. Lactance vivait seul à Paris, sa famille habitant Poitiers. Un besoin de sécurité sentimentale et hygiénique lui faisait chercher une compagne attitrée, en attendant le beau mariage que lui vaudrait, plus tard, une situation diplomatique en vue. Dans les salons de la République, Fanny, néophyte, gardait une réserve exagérée. L'âme protocolaire de Lactance admira tant de distinction unie à tant de beauté.

Il se présenta, obtint la promesse d'un rendez-vous dans un « tea-room » bien réputé. Quand la jeune femme, après aveu de sa vraie situation sociale, lui eut confié qu'elle ne visait qu'aux fréquentations de bon aloi, Hubert-Lactance de La Dodine se trouva ému et charmé. Il la revit, lui offrit d' « assurer très gentiment son existence ». Elle annonça aux mannequins de la maison qu'elle « se mettait avec un noble » et dit à son patron : « Ne comptez pas sur moi demain. »

Ainsi se noua une liaison que M. Jouin lui-

même jugea éminemment honorifique. Aussi, en apprenant tout à coup sa rupture, était-il resté atterré, et Fanny sortait déjà de la salle de bains qu'il finissait à peine, plaintif, de téléphoner au garage :

— Donne-moi au moins quelques détails, fillette!

— Sonne Suzanne, qu'elle m'apporte mes affaires.

Il n'osa pas la questionner devant la bonne :

— Tu pourrais bien me dire au moins où tu vas! reprit-il en descendant l'escalier à sa suite.

— Au consulat américain.

— Pourquoi faire?

— Viens, tu le sauras. Et, je t'en prie, ne m'interroge pas, tu vois que je suis exaspérée!

AMERICAN CONSULATE GENERAL

Fanny stoppa devant un des grands immeubles qui forment la toute petite rue des Italiens. Elle lut l'indication brillant en lettres d'or sur une plaque de marbre blanc fixée au mur du vestibule :

— « Third Floor » : au troisième étage. Allons, papa, avance donc !

Comme s'imaginant desservir un gratte-ciel, l'ascenseur, d'un bond, les haussa au niveau du palier. Fanny, tournant le bouton d'une large porte centrale, se trouva dans une galerie claire donnant accès à des locaux d'une lumineuse propreté, où, derrière des bureaux vernis, se tenaient des messieurs circonspects. Un huissier de couleur vint à elle et lui demanda ce qu'elle désirait :

— Le bureau des passeports, monsieur ?

Le noir montra de l'index une porte à laquelle était accrochée une pancarte où se lisait le mot : « Visas. » Fanny et son père pénétrèrent dans la pièce et, s'adressant à l'une des dames dactylographes rangées le long des fenêtres, demanda :

— Pour aller en Amérique, s'il vous plaît?

— Passez à côté, madame. Les secrétaires vous renseigneront.

Au premier tiers de l'autre pièce, il y avait deux tables carrées : derrière l'une siégeait un jeune homme et derrière l'autre une jeune femme. Contre le mur, un large banc où attendaient les visiteurs.

Fanny eût aimé, en principe, avoir affaire au jeune homme, mais, dans l'ordre établi, elle se trouva appelée par la jeune femme, une longue blonde anglo-saxonne :

— Vous désirez, madame?

— Savoir les conditions à remplir pour entrer aux Etats-Unis?

— Il s'agit de vous?

— Non, madame, répondit Fanny, prudente, c'est pour une amie.

— Française?

— Oui, madame.

— Mariée?

— Non, madame.

— Profession?

— Rentière.

— Le motif du voyage?

— Touristique.

— Sa durée?

— Ça, j'ignore.

— La personne en question a-t-elle des répondants, ici et aux Etats-Unis?

— Est-ce nécessaire?

— Oui, madame. Il faut d'abord faire établir un passeport français par la préfecture. Après quoi, munie de son passeport, la personne viendra voir ici le vice-consul qui l'interrogera de façon plus détaillée, notamment sur les raisons de son déplacement.

— Ah? dit Fanny, décontenancée... Le vice-consul?...

— Oui, madame. Notamment aussi sur ses moyens d'existence. En cas de données imprécises, il y aura lieu, pour la personne, de fournir valable caution.

— Une caution de combien?

— Cinq cents dollars en moyenne. C'est tout ce que vous désirez savoir?

— Alors, reprit Fanny, très agacée, il faut tant d'histoires pour entrer chez vous?

— Les règlements interdisent le débarquement sans motif des étrangers sans profession. Nous ne sommes pas ici pour critiquer la loi, mais pour en donner connaissance. La personne suivante...

Poliment froide, la secrétaire abandonna Fanny qui rejoignit son père assis sur le banc.

— Tu comprends, lui dit-elle, tout comme si elle l'avait saturé d'explications, pénétrer là-bas, pour moi, rien à faire, vu que Lactance m'aura signalée. Il l'a dit, le chameau, il le fera!

— Il le fera! répéta en écho M. Jouin, totalement incompréhensif.

— Sans compter cette caution!... Tu vois les frais!... Attends! Le petit jeune homme est libre : je préfère m'adresser à lui...

Elle s'en fut vers l'autre table où le secrétaire lui répondit, toujours avec l'accent local mais avec un galant sourire :

— Débarquer aux Etats-Unis? Rien de plus simple.

— Ah! s'écria Fanny, rassérénée, c'est bien ce que je pensais!

— Est-ce pour plus ou moins de trois mois?

— Mettons que ce soit pour plus de trois mois.

— Alors, madame, voici un mémorandum des pièces à fournir à l'appui d'une demande de visa d'immigration. Il y a neuf pièces, voyez.

— Merci beaucoup, monsieur, dit Fanny en recevant l'imprimé des mains du secrétaire qui ajouta :

— Je vous signale au dos les catégories de personnes non admissibles.

— Merci, monsieur.

Munie du précieux papier, Fanny retourna vers son père :

— Pourvu que je ne sois pas dans une catégorie d'inadmissibles! Ah! par exemple! Il y en a trente.

— Trente, ma fille?

— Ecoute un peu!

Et elle lut :

— *Catégories de personnes non admissibles aux Etats-Unis sauf dispositions spéciales (d'après la loi sur l'immigration du 5 février 1917).*

1. — *Etrangers inéligibles à la nationalité américaine.*

2. — *Illettrés.*

3. — *Indigènes de la zone barrée d'Asie.*

Elle s'arrêta un instant et soupira : « C'est affolant! »

Elle poursuivit :

— ... « *Personnes susceptibles de tomber à la charge de l'Etat... Personnes dont le voyage est payé par un tiers... Fous... Faibles d'esprit... Imbéciles... Idiots... Personnes dont le père ou la mère a été soigné ou traité pour aliénation mentale...* » et cætera... et cætera! Mais où vont-ils chercher tout ça?

— L'énumération me paraît judicieuse, opina M. Jouin. Quoique je ne voie pas comment on peut deviner que le voyage d'une personne est payé par un tiers et que je ne saisisse pas très bien la distinction entre les faibles d'esprit, les imbéciles et les idiots.

— Et moi, tu crois que je la saisis?... Ah! quelle ineptie que les gouvernements et quelle bêtise que les frontières!

— A chacun son pays, fillette, dit sentencieusement M. Jouin. Sois sûre que les Américains n'entrent pas en France comme dans un moulin. Si tu étais Américaine, pour rentrer chez eux, c'est-à-dire chez toi, en revanche, ça irait tout seul.

— Si j'étais Américaine?... répéta Fanny, l'œil agrandi...

Et, d'une voix changée :

— Papa, ce que tu viens de dire... mais c'est... c'est une trouvaille!

— En quoi?

— Tu ne te doutes pas des horizons que tu viens de m'ouvrir! Je vais me faire naturaliser immédiatement Américaine!

— Américaine?

— Tout simplement. Et, puisqu'on est dans la place, renseignons-nous tout de suite sur les formalités. Le nègre en jaquette va me dire à quel comptoir.

Ainsi fit clairement l'obscur indicateur. Mais un monsieur aux cheveux de cendre et au teint de braise apprit à Fanny, fort contrite, qu'en tous pays la naturalisation nécessite, au préalable, une longue durée de résidence, à tout le moins une ascendance indigène.

— Alors, moi, à Paris, je ne peux pas devenir Américaine, si ça me chante?

— Impossible, madame.

— Il n'y a aucun moyen?

— Si, madame, il y a un moyen : ce serait

d'épouser un Américain et, moyennant quelques petites conditions, d'opter pour la nationalité du conjoint.

— Quelles conditions, monsieur?

— Un séjour d'un an aux Etats-Unis.

Fanny fut sur le point de pleurer :

— Mais c'est pour y aller justement que je voudrais... Elle se reprit : « qu'une amie à moi voudrait épouser un Américain! »

— Eh bien, madame, le mari de cette dame pourra toujours la faire partir avec une « pétition » qu'il déposera ici et un répondant aux Etats-Unis.

— Et, une fois là-bas, elle pourrait y rester sans aucune complication?

— Toute la vie, madame, et même toute la mort, ajouta le monsieur, content de son humour.

— Un dernier renseignement : est-ce difficile pour une Française d'épouser un Américain?

— Nullement, répondit le fonctionnaire, à condition qu'elle trouve l'Américain.

— Et si elle le trouve?

— Alors, voici, madame.

Il remit à Fanny une brochure imprimée dont le titre était : *Memorandum : Marriage formalities for Americans in France*. Il la salua et conclut :

— Avec tous nos souhaits de bonheur en ménage.

VI

CONSEIL DE GUERRE

Tout en sirotant une chartreuse, Lola dédiait à son hôtesse cet apitoiement à base d'al légresse dont les femmes accueillent le récit des ennuis éprouvés par leurs bonnes amies :

— Evidemment, soupirait Fanny, j'ai mal manœuvré : en somme, chez lui, le monocle est le miroir de l'âme; j'aurais dû l'accompagner aux concerts, aux conférences, m'introduire dans ses relations au lieu de le jeter dans les miennes, m'intéresser à sa carrière, rire quand il faisait de l'esprit, noter ses opinions et lui resservir les mêmes comme si elles étaient de mon cru : il m'aurait trouvée épatante et je l'avais jusqu'au trognon... Un jour ou l'autre on se fiançait et j'entrais dans la noblesse, par la grande porte!

— Ce qui est le rêve de ta vie, dit Lola en émettant un rond de fumée.

— Nous ne sommes pas de la même pâte, toi et moi, repartit Fanny avec quelque hauteur. Pourvu que tu biberonnes et que tu lèves

la jambe, tu es contente. Moi, maintenant, il faut que je rattrape le terrain perdu et je le rattraperai!

Lola regarda Fanny avec une surprise qui n'exclut pas le soin, censément machinal, de se verser un verre de chartreuse :

— Tu crois?

— Et, cette fois, je jouerai le grand jeu, le désespoir d'amour et toute la tragédie. Ça durera le temps qu'il faudra, mais je reprendrai mon Lactance!

— Où ça, mon chou? En Amérique?

— En Amérique. J'ai le moyen d'y entrer, ni vue ni connue de lui : il suffit que j'épouse un Américain.

Lola eut un accès de gaieté.

— Qu'est-ce que tu as à rire? dit Fanny, sévèrement. Je te jure que j'ai beaucoup réfléchi depuis ce matin : je suis persuadée que dans une ville comme Paris, il ne doit pas être sorcier de dénicher un Américain bien purée qui, moyennant une petite somme, ne demanderait pas mieux que de me donner son nom et de ne plus jamais entendre parler de moi.

— Evidemment, comme tu présentes les choses, un Américain de ce genre-là doit exister... Seulement, voilà, comment le trouver?

— Par une annonce dans le journal.

— Qu'est-ce qu'elle dirait, ton annonce?

— Par exemple : « On demande citoyen des Etats-Unis, pauvre et célibataire, pour affaire

intéressante. Se présenter... », et je donnerais ton adresse : au cas où l'annonce tomberait sous les yeux de Lactance, tu comprends...

— Merci, mon chou, tu es gentille : pour que tous les Yankees sans un rond viennent carillonner à ma porte!

— Tu ne ferais pas ça pour moi? Tu n'es pas une amie.

— Mais si, justement, une excellente amie, dont le rôle est de te crier : « Casse-cou! » Tu ne vas pas épouser je ne sais quel type taré!.. Sans compter qu'après, tu t'exposes à un tas d'embêtements!...

— Lesquels?

— Je ne sais pas. Mais je présume qu'avec ton idée fixe, tu es prête à faire des bêtises. Ah! nom d'un chien!...

Lola se tapa soudain la cuisse et s'immobilisa, l'œil rond :

— Qu'est-ce que tu as?

— Ça, par exemple! Eh bien, dans ce cas, tu pourrais dire que tu es vernie! Ah! ça oui!

— Tu as mon Américain?

— Oh! Ne va pas te monter le bourrichon! Enfin, on ne sait jamais... Je viens de penser tout à coup : tu sais, ce garçon flou, qui me parlait devant l'entrée du bal, avec une boîte à violon...

— Oui! Eh bien? Il est de là-bas?

— J'en suis à peu près sûre.

— Célibataire?

— Il me semble. En tout cas, fauché comme les blés. Mais rien d'un voyou et tout d'un artiste : c'est mon répétiteur de chansons.

— Ah! Lola, ma petite Lola! Filons chez lui!

— Attends. Je crois me rappeler qu'il a une amie.

— Zut! C'était bien la peine de me donner une fausse joie!

— Non mais, tu es extraordinaire! Alors tu t'imagines qu'il va te tomber du ciel un Américain tout rôti?

— Enfin, nous allons bien savoir...

— Ecoute, moi, je te conseille de ne pas te montrer tout de suite. Je vais d'abord le tâter et si je vois qu'il y a moyen de faire quelque chose, je te l'amène... Pendant ce temps-là, repose-toi un peu : tu en as besoin, mon chou!

— Je n'ai pas dormi de la nuit! Va vite!... Je te jure que tu ne regretteras pas tout ce que tu auras fait pour moi!

VII

FREDDY ET ROSINE

— Bientôt dix heures, Harrison ! constata sèchement l'éditeur de musique. Vos retards deviennent une habitude.

— J'ai fait hier un remplacement dans un dancing, monsieur... Jusqu'à cinq heures du matin, monsieur...

— Ces détails ne me regardent pas. Vous devez être ici à neuf heures précises. Il y a des artistes qui attendent pour répéter leurs chansons. A la prochaine incartade, je serai obligé de me séparer de vous.

La barbiche noire de l'éditeur s'agitait, autoritaire. Cet homme maigre et jaune régnait dyspeptiquement sur une pâle tribu de subalternes, dans un sombre entresol du faubourg Saint-Martin. Le salon beige était le magasin de vente : la salle à manger marron, le « studio » ; deux chambres formaient les bureaux et une cuisine désaffectée contenait les archives. Le personnel ne se rappelait pas avoir travaillé, même au cœur éclatant de juillet, autrement qu'à la lumière des lampes.

La maison Bombex n'était pas une grosse firme, mais elle avait un fonds assez achalandé et fournissait les music-halls de chansons que leurs auteurs, souvent pressés d'argent, cédaient pour un prix correspondant tout juste à celui de cinq kilos de beurre frais vendus par un crémier conscient.

Chez tout éditeur, il faut un pianiste qui donne aux clients connaissance des « timbres » : M. Bombex, moyennant six cents francs par mois, acquit la propriété pleine et entière, sans restriction ni réserve, de toutes les matinées d'Edward-Freddy Harrison, violoniste, qui jouait aussi du piano.

C'était, ce Harrison, un long garçon à la peau blanche, aux cheveux châtain-roux, longs et lisses, au long nez, à la longue bouche. Il n'était pas beau — on le conçoit — mais il y avait, dans son regard bleuâtre, du rêve, des reflets de tendresse narquoise, et, fugitivement, des lueurs de gaieté. Il faisait de grands pas élastiques; il portait des bagues d'or faux; il ne mangeait presque rien et fumait jusqu'à se brûler la lèvre les meilleures cigarettes d'Orient. Il était sordidement vêtu, mais cette pauvre mise gagnait, à son contact, une qualité d'élégance grâce à l'étrange caprice du sort qui, par un effet parallèle et contraire, défend aux costumes les mieux faits d'avoir du chic sur certains hommes.

Il s'était levé, ce matin-là, très fatigué. Il pénétra en vacillant dans le « studio » et, s'asseyant au piano, serina des « nouveautés » à un comique, une fantaisiste et deux chanteuses réalistes. Au premier coup de midi, il ferma l'instrument et passa silencieux devant M. Bombex en se polissant les ongles de la main droite contre la paume de sa main gauche :

— Régulièrement, s'agita la barbiche, vous me devez une heure; ou, si vous préférez, j'ai le droit de vous déduire une heure.

— Je ne préfère pas, monsieur, dit froidement Harrison, qui laissa la barbiche décontenancée par cette réponse imprévue.

Sous un feutre gris, devenu bleu, et dans un pardessus bleu, devenu gris, le musicien, singulièrement morose, remonta le faubourg Saint-Martin jusqu'à la rue de la Fidélité, où il occupait, au cinquième d'une maison oblique, un petit logement composé d'une pièce mansardée attenante à un cabinet noir, pompeusement baptisé cuisine, de par la vertu d'un fourneau à gaz. Ayant pénétré dans sa chambre où un lit-cage et un piano droit ne laissaient qu'une place réduite à un phonographe, une table et deux chaises, Freddy ouvrit un placard et, s'abîmant dans la rêverie :

— Lait condensé... Une boîte de sardines entamée. Du pain rassis et des olives... Ah ! Un restant de veau!... Entrez!

On avait frappé. Une jeune fille blonde passa la tête en souriant, par la porte entrebâillée :

— Bonjour, monsieur Freddy, je ne vous dérange pas ?

— Vous ne me dérangez jamais, mademoiselle Rosine.

— Je vous ai entendu rentrer : aucun de vos pas ne nous échappe avec ces plafonds en papier. Alors je vous apporte un petit dessert : des griottes au kirsch, spécialité de ma maison.

— Les griottes du « Marquis de Carabas » sont le plus beau jour de ma vie ! Toujours jeune et jolie vendeuse dans le faubourg Saint-Honoré ?

— Toujours ! Toujours jeune et joli pianiste dans le faubourg Saint-Martin ?

— Toujours. Ah ! Vous êtes mon rayon de soleil, parmi les brumes de l'existence ! Comment se porte Madame Brédart ?

— Ma tante va bien, je vous remercie.

— Et son petit commerce ?

— Vous pourriez dire son art !

— Oui ! Je vous demande pardon : son art ! Elle peint l'abat-jour et la boîte à bonbons... Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule !

— Moquez-vous bien de ma tante, vilain garçon ! Toujours est-il que, sans elle, j'aurais été une orpheline abandonnée, et que vous-même, voilà un an, vous n'auriez eu personne

pour vous soigner de cette mauvaise grippe.

— J'aurais eu : vous.

— Vous m'avez eue, moi, parce que j'habite chez elle... Ici, Kiki! Eh bien, madame Chachat, en voilà des façons!

Mme Chachat — on l'a deviné — était une chatte noire qui venait de se glisser dans la chambre. Elle émit, grave, un miaulement bref :

— C'est ça : elle m'attrape parce que j'ai quitté la table; elle m'a trouvée impolie. Vous voyez, elle n'est pas contente, elle a le chignon ébouriffé. Je vous demande pardon, madame Chachat!

Elle se baissa pour caresser l'échine de l'animal qui ondula :

— Le petit flic noir est venu me chercher, je rentre... Est-ce qu'il y a de jolis airs nouveaux chez Bombex?

— Ne me parlez pas de cet être-là, de cet exploiteur! s'écria le musicien. Ah! si je pouvais me libérer!...

— Ecoutez, dit la jeune fille, le « Marquis de Carabas » ouvre un bar prochainement : vous pourriez demander la place de gérant... J'essaierais de vous appuyer, dans la mesure de mes faibles forces.

— Vous êtes très gentille, mais voilà : c'est du marchand de musique que je voudrais me libérer... pas de la musique...

Il prononça ces derniers mots d'un ton tou-

jours affable mais légèrement coupant. Rosine crut sentir qu'elle l'avait vexé :

— Ce que j'en faisais, dit-elle en rougissant, c'était pour vous rendre service... Je sais très bien que vous valez beaucoup mieux...

— Moi aussi, je le sais, fit-il en souriant... Vous êtes une charmante enfant.

— Vrai, je vous plais? demanda-t-elle avec un élan heureux et en ouvrant tout grands ses yeux d'un bleu clair mêlé de mauve.

— Beaucoup! répondit Freddy et je voudrais vous plaire aussi.

— Oh moi!... murmura-t-elle.

Et la phrase suspendue révélait ses sentiments mieux qu'elle n'eût fait, exprimée. Une rougeur nouvelle, due cette fois au plaisir, avait coloré ses joues fraîches et son joli visage rond était celui des figurines que sa tante peignait sur les boîtes à bonbons...

— Oui, madame Chachat, je vous suis!

La chatte noire sortit de la chambre à pas comptés la tête haute, la queue en boucle. Rosine, avant de disparaître, fit une gentille révérence. Freddy l'imita, en se pinçant le pantalon entre le pouce et l'index. Puis, une fois seul :

— Brave petite!... Et jolie!... Artiste avec ça... comme une assiette à soupe...

Et il se mit à déguster les griottes.

VIII

CONTACT

Lola pénétra dans la chambre où Fanny, étendue sur son lit, se rongeaient d'impatience :

— Il est là, dans le salon.

Fanny, d'un élan, fut sur pieds.

— Non? Alors, ça y est, il accepte?

— Ah! Je n'en sais rien! Je l'ai rencontré sous sa porte comme il allait acheter des talons de caoutchouc. Je lui ai dit qu'il s'agissait d'une proposition très intéressante, mais je t'ai laissé le soin d'entrer dans les détails.

— Tu as bien fait. J'aime mieux le voir d'abord.

Elle prit son bâton de rouge et s'en fut au miroir.

E. F. Harrison — on le conçoit — avait éprouvé de la surprise à se voir enlevé par Lola et mené en taxi dans un quartier chic... Probablement s'agissait-il de faire répéter des chansons, en vue d'une soirée d'amateurs... Et il essayait de se former, d'après la valeur

apparente du mobilier, une idée du cachet qu'on allait lui offrir...

— Voilà M. Harrison.

— Ah! Parfait!

Fanny dévisagea le jeune homme qui lui adressait un salut silencieux. Puis, à mi-voix, inquiète :

— Dis donc, est-ce qu'il parle français?

— Comme toi et moi.

— Tant mieux... Il n'est pas déplaisant... Dis donc, j'ai peur que devant nous deux il soit intimidé... Regarde l'œil qu'il fait.

— Tu préfères que je m'en aille? Comme tu voudras, mon chou. Tiens-moi au courant, hein?

Lola embrassa son amie et s'en fut, non sans un léger regret de ne pas assister à la scène.

— Je vous en prie, monsieur, asseyez-vous, dit Fanny, en revenant au visiteur. Il s'agit maintenant de vous expliquer pourquoi... — et, devant le regard attentif, elle ajouta, en souriant : seulement, je m'aperçois que c'est plus difficile à expliquer que je ne croyais...

— Vous désirez peut-être travailler en secret? demanda le musicien, perplexe.

— Oh! il ne s'agit pas de leçons! D'ailleurs, avant d'aller plus loin, il faut que je me renseigne un peu mieux sur vous.

— Excellentes références artistiques, madame... Conservatoire...

— Non, ce n'est pas ça ! D'abord, condition essentielle : vous n'êtes ni marié, ni... fiancé ?

— Ni, ni. Juste un petit flirt. Mais quel rapport ?

— Autre question : si je ne me trompe, vous êtes momentanément... un peu gêné ?

— Non, madame.

— Ah !

— Très gêné.

— Ah ! tant mieux, j'ai eu peur ! s'écria Fanny gaiement.

— Enchanté, madame, que mon dénuement vous procure quelque allégresse.

— Bien entendu, vous êtes Américain ?

— Américain pur sang.

— Je m'excuse d'insister, ce n'est pas par méfiance... mais à part quelque chose d'exotique dans le costume...

— Pure illusion, madame : confection, grands magasins...

— ...En tous cas, dans l'allure...

— Ça oui ; congénital.

— ...Vous avez si peu l'air...

— Qu'il vous faut la chanson. Soit !

Il tira de sa poche un portefeuille écorné, puis du portefeuille quelques papiers grisâtres :

— Certificat de naissance délivré à Philadelphie... Certificat de coutume délivré par mon consulat à Paris, rue des Italiens...

— Je sais où c'est.

— Comme Américain, on ne fait pas mieux que moi.

— Oui, mais... voilà... ce qui surprend, c'est que vous parliez si bien le français et sans accent!

— Oh! J'en ai tout de même un petit peu, dit Harrisson, goguenard: l'accent du Château-d'Eau...

— Qu'est-ce que ça doit donner quand vous parlez anglais?

— Je ne peux pas vous dire... je ne sais pas l'anglais.

— Vous ne savez pas?...

— Non, madame. J'ai quitté l'Amérique tout enfant : à l'âge de sept jours.

Fanny se récria :

— On vous a fait faire la traversée si jeune?

— Encore bien plus jeune que ça : je suis né en bateau, madame, au cours d'un voyage de New-York au Havre... Ma mère, miss Arabella Harrison, mit au monde, sur un paquebot de la Standard Line, un mignon « Sammy » : c'était moi. En débarquant, elle me laissa en nourrice à Sainte-Adresse...

— Alors, comme ça, Américain de naissance, vous n'avez jamais été en Amérique?

— Mais si! Sept jours, sur le bateau : navire américain, territoire américain.

— Et depuis votre mise en nourrice?

— Je n'ai pas souvent revu ma mère. Elle était l'étoile d'un cirque, c'est dire qu'elle cir-

culait beaucoup : « l'Olympicum Circus »... Une des gloires de la haute école ! J'ai ses portraits en amazone, en écuyère, en cow-boy : une beauté ! Naturellement, tous les hommes à ses trousses.

— Dont l'un fut votre père ?

— Dont l'un. Oh ! ça, je suis sûr, pas plus d'un ! ajouta-t-il avec un air de profonde piété filiale. Mais lequel ? Toute la question est là.

— Votre mère n'a pas pu vous renseigner ?

— Si fait ! Approximativement. D'ailleurs, il ne me déplaît pas de rester dans le vague à cet égard : ça me permet de m'offrir le père qui correspond à mon humeur momentanée. Quand je suis pris d'un accès de travail, je vois papa téléphonant, dictant, lunettes d'écaille, régiment de secrétaires : c'est un gros businessman. Quand, après une sombre orgie, je suis la proie d'une crise morale, alors papa est pasteur et je le supplie de me bénir... Ou encore, c'est le cas le plus fréquent, lorsque je me laisse bercer par une paresse rêveuse, je me vois fils de prince oriental, au milieu des brûle-parfums, des bayadères et des chasse-mouches...

— Votre mère est encore au cirque ?

— Oh, non ! Plus maintenant, la chère femme ! Elle habite aux environs de Paris, une grande maison de campagne, au milieu d'un beau parc.

— Félicitations ! Toute l'année ?

— Toute l'année.

— Et toute seule?

— Non, pas toute seule. Il y a avec elle environ... trois cents vieillards des deux sexes.

Fanny hocha la tête, avec une gravité feinte :

— J'ai compris.

— Oui, n'est-ce pas? c'est plus gentil, ça lui fait de la compagnie. Seulement elle a encore l'ancien métier dans le sang : elle aimerait beaucoup se promener à âne dans le parc... Mais, comme m'a écrit le directeur, c'est impossible, vu que si tous les vieillards réclamaient une monture, ce ne serait plus un asile, ce serait une caserne de cavalerie.

— Ça, je comprends un peu le directeur... Mais revenons à vous : votre profession, quelle est-elle exactement? Oh! ce n'est pas par curiosité : mais il est nécessaire que je vous connaisse à fond.

— A fond?

Il la regarda : quel doux sourire! Il répondit, après un court silence :

— Eh bien, pour le pain quotidien, je joue, le soir, du violon dans des endroits où on vend des boissons et, le matin, je tape du piano dans un endroit où on vend des chansons. Mais l'après-midi, entre les leçons que je donne — et je n'en donne aucune — je compose...

— La vocation, alors?

— C'est le mot. Ma mère bien-aimée ayant cessé de régler ma pension à ma nourrice,

celle-ci me confia à l'Assistance Publique, qui me consigna à un paysan qui m'apprit à cultiver le blé. Mais la musique chantait en moi... Il y avait dans le village un très vieil organiste... Il m'enseigna les notes, l'harmonie, le contre-point... J'entre au Conservatoire de Lille...

— Epatant!

— Fin prêt, je m'écrie : « A moi Paris! »... Fol enthousiasme! Acre désillusion! Personne ne voulait de ma musique, ni même de moi dans les orchestres... J'étais maudit! Ah! Si... Tout de même un jour on m'a pris dans une fanfare militaire... Un certain jour du mois d'août...

— Du mois d'août?

— 2 août 1914.

— Vous avez la mémoire des dates, dit Fanny.

— Celle-là, vous savez, y en a qui s'en souviennent.

Confuse, la jeune femme s'excusa :

— Mon Dieu! Que je suis étourdie! 1914!

Oh! Je vous demande pardon! Vous vous êtes engagé?

— A dix-huit ans, madame. Blessé, prisonnier, deux ans de camp, évasion... Après ces menus événements, existence pleine d'oscillations. Je trouve enfin six cents francs de fixe chez un éditeur qui lance tous les musiciens sauf bibi.

— Mais c'est odieux! Pourquoi?

— Pourquoi? On m'a dit partout la même chose : on ne me trouve pas à la page. En musique, il n'y a pas moins Américain que moi.

— C'est bien la peine de s'appeler Harrison!

— Et quant à composer des airs que je ne sens pas... autant fabriquer des paniers d'osier!... Encore... faire des paniers sans goût, ça doit être insupportable.

— Vous êtes un indépendant?

— Voilà. Et pour un indépendant, la seule chose embêtante, c'est de dépendre des autres.

Il se tut. Fanny qui le contemplait lui dit avec air de grande bonté :

— Eh bien, mais... tout va s'arranger à merveille! Vous n'avez qu'un geste à faire.

— Un geste? Lequel?

— M'épouser.

Il la regarda d'une façon qui marquait la crainte d'être en face d'une piquée. Elle reprit :

— Je parle très sérieusement.

Alors il crut soudain comprendre, et, gonflé de fatuité ingénue, il demanda le nez palpitant, la bouche bée :

— Vous m'aimez?

Elle se mit à rire :

— Oh! pas une seconde! Mais voilà : il faut que j'épouse un Américain.

— Et vous avez songé à moi?

— L'affaire est extrêmement simple : tout de suite après le mariage, bonsoir, ni vu ni connu, chacun de son côté... non sans que je laisse à mon époux... voyons... quinze... vingt billets? Ça va?... Eh bien, vous ne me répondez pas?

— Il prononça flegmatiquement :

— N'est-ce pas, vous, depuis que je suis là, vous ne pensez qu'à votre idée... Tandis que moi, je suis pris de court... Je vous demande une seconde : le temps de réaliser.

Il se couvrit les yeux de la main.

— Eh bien, dit Fanny, la seconde est passée.

— Adieu, mademoiselle, fit-il.

— Vous ne voulez pas? Pourquoi?

— Parce que cet hymen à la va-te-faire fiche est trop mystérieux pour moi. Vous avez des raisons cachées.

— Mais je ne demande pas mieux que de vous les révéler!

— Et vous croyez que ça me décidera?

— Mais naturellement! Vous allez tout savoir : je veux me venger d'un sale chameau...

Harrison se mit à rire :

— Ah! bon! C'est une histoire d'amour! Allez-y, mon petit, je vous écoute...

IX

SEUL, IL SONGE...

Il n'avait pas dit non; il n'avait pas dit oui. Il était maintenant assis sur un banc parmi les voitures d'enfants, les pigeons, les marbres, les nurses, les braillements, les senteurs d'herbe et devant un petit arc-en-ciel, fils d'une lance d'arrosage et d'un rayon de soleil. Le Parc Monceau encadrait sa rêverie...

Ce qui l'agaçait, au premier chef : ne pas être un instant dans cet étrange marché, considéré pour lui-même... Mais, à bien réfléchir, c'était cette position qui lui permettait d'accepter sans scrupule l'argent d'une femme : elle lui payait un service comme une marchandise à un fournisseur; il lui livrait son nom contre vingt-cinq mille francs : l'opération était d'une netteté absolue — et ne fût devenue trouble qu'en se compliquant d'un manège sentimental. Vendre son nom n'est vendre ni son cœur ni son corps. Bien mieux, l'affaire exhalait, au total, un parfum d'hon-

neur : ne devait-il pas s'engager à se « laisser divorcer » sans aucune résistance? Quelques précautions que pût prendre Fanny, elle devrait, en dernier état de cause, se fier à sa loyauté et il ne pouvait s'empêcher, à cette pensée, de cambrer chevaleresquement le torse...

Prendrait-il conseil d'un ami... d'une amie? De Rosine peut-être?... Non! surtout pas de Rosine... Ni de personne!... Et ce besoin de mystère lui faisait sentir de nouveau qu'en souscrivant à la combinaison, il n'avait pas pour lui toute sa conscience... Pourtant, le simple bon sens n'ordonnait-il pas d'accepter une telle aubaine?... Vingt-cinq billets! C'était pour lui une année de liberté, une année qu'il pourrait consacrer à la création d'un chef-d'œuvre...

Il avait parfois imaginé, surtout aux fins de mois, qu'une grande dame généreuse devenait son Egérie et le gratifiait des fonds nécessaires à une studieuse tranquillité, en échange d'un peu d'amour : ces affinités lucratives sont assez fréquentes dans l'histoire de l'art... Et Freddy Harrison avait le pressentiment qu'une Muse aux gros capitaux ne le trouverait pas insensible... Alors, quoi? Fanny lui proposait une somme intéressante et, au lieu d'exiger une besogne positive, ne réclamait que l'abstention. Allons, la morale, l'intérêt, tout marchait d'accord — et jetant déjà au-

tour de lui les regards béats d'un homme à qui la vie est belle, il décida de s'offrir un bon après-midi de congé. Le soleil, la tiédeur de l'air invitaient à la promenade : il entra dans un cinéma.

La musique accompagnant le film citait plusieurs chansons à succès, Harrison écoutait soigneusement et — croyait-il, — impartialement. Et il se répétait : « Je peux mieux faire que ça ! » Après la séance, il s'en fut dans un bar fréquenté par des gens de théâtre, où s'abreuvait chaque soir, excessivement, un compositeur en vogue. Quand celui-ci fit son entrée avec un sourire supérieur et une démarche balancée, accompagné d'une femme de luxe, environné d'amis admiratifs, E.-F. Harrison, assis dans un coin, se dit qu'un soir devait venir où ce serait lui qu'entourerait une cour mouvante et que saluerait un beau barman en lui demandant : « Comme d'habitude ? »

Quand Harrison remonta dans son petit logement, à huit heures passées, il fit griller, d'un cœur épanoui, deux cervelas et s'appretait à les manger sur une tranche de pain, quand on frappa : c'était Rosine. Elle venait de recevoir un billet de cinéma :

— Voulez-vous m'accompagner ? demanda-t-elle.

— Je sors d'une salle de projections, dit-il avec une certaine suffisance.

— Tiens, vous y allez dans l'après-midi, comme les vieillards et les enfants?

— Vous offrirai-je un cervelas maison?

— Non, merci, j'ai dîné. Alors vous ne voulez pas de moi?

— Mais si, folle que vous êtes! répondit-il gaîment. Nous allons fêter ensemble mon départ de chez Bombex.

— Non! Vous quittez votre patron?

— Et je vais lui dire salement son fait.

— Mais de quoi vivrez-vous?

— De ça! fit-il en se touchant le front, majestueux et laconique.

HYMÉNÉE

— « Moitié tout de suite, moitié le soir du mariage », avait déclaré Fanny. En sorte que l'Américain, lorsqu'il apporta, le lendemain, son consentement, pensait toucher séance tenante. Mais la jeune femme était prudente. Munie du petit mémorandum du consulat, elle exigea en premier lieu l'accomplissement de toutes les formalités prescrites : Harrison dut fournir au bureau de l'état civil de sa mairie d'abord l'« *affidavit* » légalisé au ministère des Affaires étrangères; puis le certificat de coutume témoignant que l'*affidavit* concorde avec les lois de l'Etat d'Amérique dont l'impétrant est citoyen; puis le certificat de domicile signé par le « *janitor* » ou concierge de sa maison. Après quoi, Fanny ayant produit de son côté les pièces indispensables, dont l'autorisation de M. Jouin, son père, — il ne resta plus qu'à publier les bans.

On pouvait célébrer le mariage dix jours après cette publication et Fanny n'entendait pas prolonger les délais d'une heure. L'après-midi même des noces elle irait à la préfecture solliciter un passeport qu'elle ferait viser en-

suite, accompagné de l'autorisation maritale, au consulat américain. Entre temps, elle retiendrait une cabine à bord du premier transatlantique en partance.

Le coup porté par l'abandon du diplomate l'avait rendue réfléchie, calculatrice à l'extrême. Elle ne s'était ouverte de ses projets qu'à Lola, bien qu'elle ne fût pas sans regretter un peu d'avoir pris cette grande folle pour confidente. Il est vrai que sans Lola elle n'eût pas trouvé Harrison : la vie est un perpétuel compromis entre les vues de la raison et les élans de la sensibilité.

Fallait-il informer M. Jouin? Fanny recula devant les reproches probables d'un père émotif, pour qui le mariage était un lien sacré. Elle avait réclamé de son futur mari une discrétion absolue : il s'y engagea d'autant plus volontiers que la situation n'avait rien de singulièrement glorieux pour lui. Il apparut donc aux yeux de M. Jouin comme un fiancé ordinaire, que sa fille avait élu afin de se consoler le plus rapidement possible. Le père demanda toutefois quelques timides éclaircissements sur la fortune du futur :

— Très suffisante, lui dit sa fille.

Harrison, aimable et correct, ne fut d'ailleurs pas sans plaire au brave homme. Celui-ci s'étonnait seulement quand, sa journée faite, il venait dîner ou prendre le café chez Fanny, de n'y jamais rencontrer le fiancé :

— Il est toujours pris le soir par des concerts, expliqua-t-elle.

Le mariage devait avoir lieu dans la plus stricte intimité : aucun faire-part aux amis, pas même aux membres de la famille. Le pédicure, enclin aux effusions, n'était pas sans déplorer cette discrétion. Mais quand il apprit que la cérémonie se bornerait au mariage civil, le papa qui rêvait déjà d'orgues, de défilé, de suisse et de sacristie, finit par s'écrier :

— Vrai, mon enfant, tu épouses ce garçon, comme si tu commettais un crime !

Elle ne prit même pas la peine de répondre et le mariage se déroula par une belle matinée de mai devant les quatre témoins exigés par la loi : c'étaient, pour Fanny, son père et Lola; pour Harrison, un ébéniste et un boucher du coin de la rue. L'adjoint qui unit le couple ne fut pas peu surpris de voir la noce réduite à son squelette légal, mais il ne demanda aucune explication, n'en ayant aucune à recevoir. Après l'échange des « oui » sacramentels, la mariée ne put faire autrement que d'inviter ses témoins à déjeuner; ceux de l'époux, dûment gratifiés, disparurent pour l'éternité. Les quatre « gens de la noce » revinrent chez Fanny en landau attelé, — la location de ce véhicule étant la seule concession consentie à un père imbu des usages surannés.

Le repas, très simple, s'acheva par un toast

de M. Jouin, qui avait apporté discrètement du champagne :

— Mon ami, mon fils...

Il s'arrêta, ému :

— Beau-papa?

— ...Je vous confie Fanny, tout ce que j'ai de plus cher au monde! Usez-en... n'en abusez pas...

— Soyez tranquille! déclara le gendre.

— ...Toi, mon enfant, poursuivit le père, tu as toutes mes bénédictions. Ton mari est un brave cœur qui, j'en suis certain, saura te rendre heureuse. Que vous dirai-je encore?...

— Plus rien, répondit-elle, tu ne peux rien dire de mieux.

Après le café et les liqueurs, Lola, sur un signe de Fanny, s'écria :

— Ah! mon chou, moi je vais te quitter! N'est-ce pas? dit-elle à M. Jouin : on comprend que de jeunes mariés désirent rester un peu seuls.

Fanny avait annoncé à son père qu'elle partait le lendemain en voyage de nocés. Comme il se levait à demi, sur l'invite de Lola, sa fille vint lui donner un de ces baisers sonores qui, dans le langage du cœur, veulent clairement dire : « Va-t'en. » Et M. Jouin prit congé, tout en faisant à « ses enfants », en vue de leurs futures « randonnées », des recommandations qu'ils écoutèrent avec une même indifférence et un égal recueillement.

XI

« ADIEU, MA FEMME!... »

Durant les quelque trois semaines qui s'étaient écoulées entre l'accord et le mariage, E. F. Harrison avait accompli scrupuleusement toutes les démarches correspondant à son état de fiancé. Par là, il entra, malgré lui, un peu trop dans la peau du rôle. Et, tandis que les conciliabules nécessités par leur entente laissaient la jeune femme insensible à tout ce qui n'était pas son but, ils plongeaient le musicien dans une émotion trouble, un composé de gêne, d'attirance et de rancœur.

Il avait employé une partie du premier versement à l'achat de linge fin et d'un complet de bonne coupe : Fanny ne sembla même pas remarquer la transformation. Il possédait une certaine verve et des amis lui reconnaissaient une façon humoristique de voir et d'exprimer les choses : il essaya de faire valoir ses dons et parvint quelquefois à forcer un sourire. Et c'était précisément cette politesse de commande qui le rendait nerveux jusqu'à la douleur : il découvrait la vanité de ses efforts

vers l'esprit en face d'une femme habituée aux conversations mondaines; il éprouvait envers ce monsieur de La Dodine, qu'il n'avait pourtant jamais vu, un ressentiment d'essence sociale et de caractère personnel : car il n'avait pas pu, en face d'une jolie femme, se soustraire à un vif appel du désir. Il n'ignorait pas qu'il était aimable : il avait « tombé », en un soir, mainte figurante, mainte midinette : il possédait le cœur de Rosine, mais rêvait de provoquer en Fanny un élan des sens, si passager fût-il, — juste de quoi flatter un amour-propre d'homme. Mais toutes les grâces qu'il prodiguait la laissaient de marbre. Et c'est ainsi qu'il s'éprit d'elle, tant par attrait que par dépit d'être devant ses yeux comme s'il n'était pas.

Il eut assez d'empire sur lui-même pour prononcer ironiquement, après le départ du père et de l'amie :

— Enfin seuls ! c'est la phrase classique.

— Il est vrai, répondit Fanny, que nous avons encore quelques détails à régler avant de nous quitter définitivement.

— De nous quitter... fit-il, en écho rêveur : en effet, c'est pour ça que nous venons de nous conjoindre et qu'un monsieur en redingote nous a fait, voilà quelques heures, prêter serment de fidélité... Alors, vous partez toujours cette semaine ?

— Avec votre autorisation, — et votre vieil oncle Donald comme répondant de l'autre côté de l'eau... Ah! la tête d'un certain Lactance de La Dodine quand il s'apercevra que la Mrs. Harrison qui lui a demandé audience, c'est moi tout simplement! Oui, ça vaudra le voyage!

— C'est bien mon avis, dit-il : emmenez-moi.

— Je regrette, lui répondit-elle avec un sourire distant, mais vous me gêneriez beaucoup.

— Oh! je sais bien!... Je vous demande pardon : c'est depuis que cet imbécile d'adjoint... Drôle tout de même que moi, qui me fiche toujours de tout, pour avoir prononcé ce « oui » municipal, j'aie, à présent, l'impression qu'il y a quelque chose entre nous!

— A propos, dit Fanny, il faut me recopier cette lettre qu'a préparée mon homme de loi, où vous déclarez avoir pris une maîtresse et abandonné le domicile conjugal. Elle m'est nécessaire pour avoir le divorce quand je le jugerai à propos. Vous allez l'écrire tout de suite. Je la daterai moi-même quand le moment sera venu.

— Entendu, tout de suite.

Il ouvrit son stylo, s'attabla devant une feuille de papier qu'elle venait de placer à sa portée :

— Je ne serais pas fâché, fit-il, la plume

levée, de vous demander également quelque chose.

— Quoi donc? dit-elle, déjà sur ses gardes.

— Ne vous effrayez pas! Je voudrais simplement savoir... Supposez qu'on se soit mariés non par raison... diplomatique, mais par convenance personnelle.

— Bon. Et alors?

— Alors... dites-moi : est-ce que ça vous aurait chanté de... enfin, de devenir complètement ma femme?

— En voilà une drôle de question!

— Qu'est-ce que vous voulez? On a son petit quant-à-soi.

— Vous serez bien avancé si je vous réponds!

— Si vous me répondez « oui », très avancé... en imagination. Je suis un imaginaire. Qu'est-ce que vous répondez?

— Eh bien, je vous réponds « oui », puisque ça vous fait tant de plaisir.

— Jurez-le-moi.

— Je vous le jure... là!

— Merci, madame, je suis ravi. Vous voyez, je me contente de peu.

— J'aime à croire, fit-elle assez dédaigneusement, que vous n'avez jamais espéré davantage.

— Non, non, jamais! Ah! votre lettre...

Il recopia le texte accusateur et tout en le remettant galamment à Fanny :

— Voilà. A présent j'aimerais bien emporter la vision d'un tout petit coin d'intimité : souvenir ! souvenir !

— A mettre en musique ?

— Pourquoi pas ? Un air nostalgique.

Et désignant la chambre de Fanny :

— Est-ce qu'on peut regarder ? demanda-t-il.

— Je ne vous en empêche pas.

— Venez avec moi.

— Vous êtes exigeant.

— Oh ! si peu !

Tous deux se dirigèrent vers la chambre :

— Que c'est joli ! s'écria-t-il sur le seuil : ce divan, madame ! Supertentateur ! Ça y est : j'ai trouvé ma chanson :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,

J'ai du bon tabac tu n'en auras pas !

— Charmant ! dit Fanny. C'est nouveau ?

— Il suffit, répondit-il d'un air de dignité froissée. Vous ne savez pas ce que vous perdez.

— Mais je ne tiens pas à le savoir ! répliqua-t-elle en riant ; puis soudain sérieuse : « Maintenant, vous m'excusez ? J'ai des courses à faire. »

— Une idée ! exclama-t-il ; je vous invite à dîner : sensation de qualité, vraiment, ce premier et dernier dîner entre époux... Tenez,

au buffet de la gare, ce serait symbolique... Non? Vous n'aimez pas les symboles?... Eh bien, je dînerai seul, — fit-il soudain amer.

— C'est la sagesse, reprit-elle d'une voix douce. Ne dramatisons pas les choses : nous nous sommes rencontrés au moment où chacun, sans le savoir, avait besoin de l'autre... Vous allez pouvoir travailler quelque temps sans souci matériel, réaliser peut-être une belle œuvre : ainsi je vous aurai aidé à faire votre situation.

— Tiens, j'allais vous dire la même chose!

— Savez-vous que ce serait très bien? S'élever, comme ça, l'un par l'autre...

— La courte échelle...

— Voilà : on s'aide à passer le mur...

— Social.

— Après quoi chacun se débrouille dans l'existence.

— Tout de même, murmura-t-il, vous me donnerez de vos nouvelles? De temps en temps une carte postale : « Mon mari adoré, je suis heureuse : il m'aime. »

— Oui, peut-être... une carte postale.

— Non signée, ça m'est égal; je vous reconnâtrai. Et je vous répondrai, sans vous compromettre. Il n'y a aucune raison de ne pas rester bons amis, puisqu'on ne se reverra plus jamais.

— Aucune raison. Allons, cette fois, je vous mets à la porte.

— Je m'en vais. Vous permettez? Donnez-m'en une...

— Une quoi?

— Une rose du gracieux bouquet que je me suis permis de vous offrir.

— Mais très volontiers. Voici.

— Non, non : fleurissez-moi vous-même... Là, merci... Une fois dans la rue, avec ma rose rouge à ma jaquette noire, je serai moitié gai, moitié triste... Je ne me rendrai pas très bien compte si je suis encore marié ou déjà veuf... A présent, je disparaïs... Bonne chance!

Il lui tendait la main, elle lui donna la sienne. Et, non sans quelque émotion :

— Bonne chance, vous aussi. Adieu, mon ami.

Il fit, timidement :

— Sur les joues?... En amis?

Elle accepta :

— Soit... en amis.

Il posa, sur chaque pommette, délicatement, un menu baiser. Il soupira, prit son chapeau et murmura :

— Adieu... ma femme...

DEUXIEME PARTIE

1

LÉMAN 1929

Même sur les bords du lac de Genève, le mois d'août 1929 fut également brûlant. Il semblait, sous un ciel d'or blanc, qu'une buée montât des eaux bleues. La terre, molle de chaleur, gardait l'empreinte des semelles comme la cire celle des cachets. Point de crique, le long de la rive, qui ne projetât dans l'onde des baigneurs torréfiés. Les personnes en traitement dans les stations thermales trouvaient aux douches mille attrait et il n'était, aux heures de sieste, que corps horizontaux derrière les persiennes closes.

La côte helvétique, exposée au midi, envoyait vers le rivage sud, un peu plus frais, d'innombrables touristes, par les bateaux du lac. Sur tous les âges et tous les sexes, vête-

ments de la plus intense clarté, de la surface la plus réduite.

La chaussette était morte, l'espadrille triomphait.

Dans l'élégante ville d'eaux, dite « La Perle du Lac », où nous mène ce récit, les portiers du Casino, séjour distingué s'il en est, se voyaient, à l'heure du « concert symphonique dans le jardin », déchirés entre l'obligation de refuser l'entrée aux « tenues négligées » et l'ardeur à contenter de profitables abonnés. Mais, inéluctablement, la consigne s'amollissait dans la touffeur des fins de journées et, autour des boissons glacées, s'étalait, sous les ombrages, fraîche couleur sur les corps las, du blanc, du blanc, du blanc, du blanc...

En face, du noir, du noir, du noir... Qui? Les musiciens de l'orchestre. Une tradition de bon ton commande que leur tenue soit d'une sombre uniformité. Seules, les femmes se voient tolérer un soupçon de fantaisie vestimentaire. Mais, à part la pianiste en blouse rose, tous les musiciens portaient, sur l'estrade, col de chemise dur et complet noir. Au sein de leur assemblée, l'archet sûr et l'œil morne, un second violon exécutait le brillant finale d'une « sélection » de Meyerbeer. Soudain son regard s'éclaira, tandis que son archet devenait incertain : une grande jeune fille au large rire, accompagnée de deux beaux

garçons, tous trois bariolés de flanelle claire, passaient devant l'estrade orchestrale. Ils parlaient à voix très haute, sans respect pour les auditeurs, au mépris des exécutants. Raquette sous le bras, ils montèrent joyeusement un des deux escaliers menant à la terrasse tandis que le violoniste démanchait son long cou en tâchant de les suivre des yeux. Des applaudissements alanguis suivirent la coda frémissante. Le chef salua discrètement puis, se retournant vers l'orchestre :

— Harrison, fit-il, mon ami, ne vous laissez pas distraire comme ça!

L'interpellé opina vaguement de la tête et, d'un geste machinal, coucha son violon dans sa boîte. La plupart des musiciens avaient déjà quitté l'estrade sans se dire au revoir, sachant trop bien qu'ils se retrouveraient deux heures plus tard, au théâtre, où une troupe en tournée devait jouer *La Vie de Bohème*. Harrison demeura le dernier. Mais, au lieu de quitter le Casino, il monta l'escalier de la terrasse et pénétra dans le grand hall vitré où un jazz collait quelques couples qui paraissaient moins soudés par la danse que par la chaleur. Autour de trois pippemints, six jambes croisées, deux par deux : celles de la grande jeune fille et de ses beaux compagnons. Harrison se posta dans l'embrasement d'une porte et happa du regard Estrella Hernandez.

Il s'était renseigné, savait qu'elle était la fille d'un importateur de tabacs, plusieurs fois millionnaire, en pesetas. Il goûtait, à frémir, son rire aigu, vibrant, ses allures dégingandées, libres jusqu'à la licence. Elle était toujours flanquée de jeunes idiots — ainsi pensait-il — pour la plupart étrangers, et leurs entretiens composaient un caquetage insupportable que, par un martyre volontaire, il se forçait à écouter... Elle habitait un des palais qui s'étagent à flanc de montagne... Avant dîner, et pendant la soirée, la riche clientèle des hauts lieux aime descendre au Casino où l'attendent des jeux, des danses et des spectacles : que de fois, dans la fosse d'orchestre, Harrison avait-il aperçu, dans une loge, la jeune fille en robe du soir, aussi nue qu'une femme mariée, parmi des garçons bruns aux plastrons emperlés, aux smokings surnaturels!... Ah! le parfum, la magie, la cruauté du luxe pour quelqu'un qui le frôle sans pouvoir s'y mêler!

L'Espagnole, suivie de sa petite cour, s'en fut jouer à la boule, dans la salle voisine du hall. Elle misait debout, négligemment, avec des jetons de baccara, laissa « porter » sur un numéro gagnant et toucha cinq cents francs qu'elle glissa dans son sac dont elle ne manqua pas d'extraire un bâton de rouge. Et tout en se caressant les lèvres devant la glace du sac à main, elle lançait de côté des œilla-

des dont l'une rencontra le regard fasciné du violoniste et s'en détourna sans trouble ni hâte, avec une molle indifférence.

— Oh! j'en ai assez! murmura douloureusement Harrison.

Il descendit l'escalier de la terrasse et traversa le jardin. Le vaste portier galonné qui causait avec la caissière barrait la sortie, ne laissant que le plus étroit passage.

— Vous pourriez vous pousser, fit sèchement le musicien.

— Je ne reçois pas de leçons du personnel, dit l'autre.

Harrison s'éloigna, tête haute. Et une fois dans la rue :

— Entendre ça!... Misère!

Il montait lentement la pente raide du pavé. Il habitait, en pleine ville, une petite chambre au cinquième d'une modeste maison meublée, au coin de la place du Marché. Pénétrant dans une ruelle, puis chez un humble fruitier, il acheta des pêches et du gruyère qui devaient, avec un peu de jambon, composer son repas du soir. Puis il reprit la rue centrale où de puissantes autos roulaient à faible allure, stoppaient devant des étalages qui se miraient à leurs panneaux qui se miraient auxdits étalages. En arrivant sur la place, il vit des marchands forains en train d'installer déjà leurs comptoirs. Il maugréa :

— Et dire qu'après m'être couché passé une heure du matin, je serai réveillé dès cinq heures par le bruit des carrioles et des moteurs, les cris des marchands, des gamins, des volailles! Toujours aux mêmes la fatigue et les têtes inhabitables! Toujours aux mêmes le repos et les bonnes chambres sur le lac!

Ainsi bougonnant, il avait franchi le seuil de sa maison et suivait l'obscur fraîcheur d'un couloir menant à un escalier de pierre quand il s'entendit appelé du dehors par une voix de femme. Il retourna sur ses pas et aperçut Rosine qui se hâtait vers lui, un sac de voyage à la main.

II

UNE BONNE SURPRISE

Il sursauta :

— Toi! Toi, ici!

— Oui, mon chéri! Je te sentais en proie au cafard; alors je me suis tout à coup décidée à te consacrer mon mois de congé. Et j'ai voulu te faire la surprise. Tu n'es pas content?

— Très content. Mais, tu sais, je me demande comment nous allons tenir dans ma chambre!

— Elle est plus petite que celle de Paris?

— Dans le même genre.

— Ce sera suffisant pour la nuit! répliqua-t-elle, très tendrement. J'imagine que, dans le jour, nous n'y moisirons pas. Quel beau pays! Quelles grandes montagnes! Tiens, voilà mon bulletin de bagages; j'ai laissé ma malle à la gare. Je me suis un peu perdue, mais, tu vois, je t'ai retrouvé!

Elle lui prit le bras en le serrant et ils montèrent l'escalier.

Puis ils pénétrèrent dans une pièce féconde en photographies d'inconnus endimanchés,

mais rare en meubles confortables. Il y régnait une chaleur massive :

— Cette vache de propriétaire n'a pas encore fait réparer mon store! Alors le soleil donne à plein toute la journée : il y a de quoi écoëurer une autruche!

— Allons, Freddy, ne t'énerve pas! Toujours le même! Qu'est-ce que tu dirais à ma place, moi qui ai voyagé par des cinquante degrés! J'ai même offert de l'eau de mélisse à un Sénégalais qui allait se trouver mal. Viens t'asseoir sur le lit et causons tous les deux... Alors, ça ne va pas, les affaires?

— Les affaires sont ce qu'elles ont toujours été : nauséabondes. Ma vie est ce qu'elle fut toujours : épouvantable.

Rosine ne put se tenir de répliquer, avec un sourire à la fois un peu moqueur et piqué :

— Tu n'as pas eu, depuis deux ans, un seul moment agréable?

— Fichtre non!

— Même pas celui... où je me suis donnée à toi?

— Ah! Si, parfaitement, dit-il, mais je ne parlais pas de celui-là. Je parlais en général. Enfin quoi, avoue que je végète, que je piétine...

Très fatiguée par le voyage, Rosine eût vivement souhaité soutenir un peu plus tard cet amer entretien. Mais c'était une amoureuse douce et tendre. Elle répondit :

— Ton talent mérite mieux, mon chéri, ça c'est vrai! Mais, enfin, souviens-toi, il y a deux ans, tu avais reçu une subvention d'un riche amateur étranger...

— Qu'est-ce que ça prouve?

— Ça prouve que s'il n'avait pas eu confiance en ton avenir, ton généreux compatriote ne t'aurait jamais aidé... Et moi-même, du premier jour, n'ai-je pas eu la foi? Et quand tu m'as proposé la vie commune, n'ai-je pas vu mon rêve exaucé?

— Tu changes le point de vue: ta confiance, c'est de l'amour. Tu n'entends rien à la musique.

— Je fais tout de même partie de la foule que tu voudrais conquérir. La gloire, c'est d'être connu par ceux qui n'y connaissent rien.

Il la regarda.

— J'ai dit une bêtise? demanda Rosine ingénument.

— Non, au contraire! Mais pour que les ignorants suivent, il faut que les connaisseurs se décident à marcher. Et depuis... mon Américain, je n'ai pu intéresser personne; mes meilleurs airs, personne ne veut les éditer, ni sur papier ni sur disque... Et je passe ma vie à jouer de la musique qui ne vaut pas la mienne: c'est atroce.

Elle l'entoura de ses bras, caressante et maternelle:

— Oh! là là!... J'ai bien fait de venir pour te remonter un peu! On n'a pas le droit de se biler quand on est jeune, qu'on se porte bien, qu'on est aimé! Ah! mais, je vais te faire de la morale! En attendant, est-ce que tu peux me céder un des tiroirs de ta toilette?

Elle s'installait, diligente et discrète. Puis elle se rafraîchit le visage et les mains. Cependant, Freddy, allongé, une cigarette pendant aux lèvres, la suivait du regard et songeait...

Il songeait à ce soir de mai, où, marié de l'après-midi, il avait regagné, penaud et payé, sa chambre de célibataire... Il revoyait cette Fanny froide et têtue dont il s'était si violemment épris... Il revivait la trouble scène de leurs adieux, — et celle, immédiatement suivante où, par le contre-coup de son amoureux dépit, il avait proposé à Rosine la communauté d'existence. La jeune fille, cœur simple et bon, avait accepté avec joie tandis qu'il se gardait bien de lui révéler l'aventure dont il était le piteux héros... Il comptait avoir des nouvelles de Fanny, mais, après deux ans passés, n'avait même pas reçu d'elle une ligne. Et pourtant, elle n'avait rien fait — car il en eût été fatalement informé — en vue d'obtenir le divorce. Elle avait abandonné son mari et demeurait inexplicablement liée à lui... Pourquoi? Qu'était-elle devenue?... Ainsi divaguaient ses pensées. Il revint brusquement à la réalité en entendant la voix de Rosine :

— Tu viens chercher ma malle à la gare avec moi?

— Naturellement, répondit-il. Mais il faudra nous dépêcher. A huit heures et demie précises, j'ai rendez-vous.

— Avec qui? Où ça? demanda Rosine déjà inquiète.

— Avec mes collègues dans la fosse d'orchestre.

...Rosine se coucha de bonne heure et dormait profondément quand il revint du casino. Il prit soin de se dévêtir sans bruit. C'est pourquoi la malice des choses lui fit renverser une chaise. Rosine se réveilla et dit :

— Je t'attendais, chéri, viens vite à côté de moi.

Il avait quitté Paris depuis six semaines. Un homme de trente-trois ans, de complexion normale, s'il n'est passionnément épris, peut difficilement contenir l'élan de nature pendant un mois et demi : Freddy n'était pas sans avoir séduit quelques jolies filles de condition modeste, flattées d'entendre jouer du violon pour elles toutes seules.

— As-tu été sage au moins pendant tout ce temps? demanda tendrement Rosine.

— Comme une image.

— Tu ne m'as pas trompée, tu me le jures?

— Sur l'honneur.

Beaucoup d'hommes loyaux estiment qu'en amour il n'y a point de parole d'honneur.

Sa compagne, rassurée, se blottit contre lui. Il fit à son tour, sévèrement, fortifiant sa propre vertu des doutes que lui inspirait, en apparence, celle de Rosine :

— Et toi, m'as-tu été fidèle?

Elle eut un cri, jailli de l'âme :

— Oh! mon chéri, peux-tu me demander ça, à moi?

Elle l'entourait de ses bras ronds, — car c'était une blonde potelée, — puis elle l'attira, en éteignant la lampe.



III

LA PERCHE MORD

A l'aube, les apprêts du marché commencent. Aucun des incidents concomitants, pas même le braiment d'un âne fou, n'éveilla Rosine au sommeil de bébé. Mais Freddy, qui reposait d'autant moins à son aise qu'il faisait part à deux d'un lit pour un, Freddy qui, malgré lui, guettait, dans la demi-conscience d'une demi-torpeur, les prémices du tapage bihebdomadaire, marmonna :

— Ça y est ! Je ne vais plus pouvoir fermer l'œil.

Il s'était retourné brusquement : Rosine exhala une petite plainte ronflée :

— Autant la laisser dormir, elle, et m'en aller respirer la fraîcheur du jour levant.

Ayant décidé, il sortit du lit :

— Qu'est-ce que tu fais, chéri, tu te lèves ?

— Continue de dormir tranquille. Je vais prendre l'air au bord du lac.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non, non ! Surtout, ne bouge pas.

— Tu reviendras bientôt? On sortira ensemble?

— J'ai répétition à dix heures. Allez, dors. Il s'était vêtu sommairement, après des ablutions hâtives : espadrilles, pantalon, chandail à même la peau :

— Tu ne m'embrasses pas?

— Mais si, voyons!

Il posa un baiser sur le visage poupin et quitta la chambre. Sitôt dehors, il évita la place, tout encombrée d'éventaires, prit une petite rue à l'entrée de laquelle il rencontra l'âne au grand cri : Achille, sous les murs d'Ilion, ne toisa pas d'un air plus courroucé Hector meurtrier de Patrocle. Freddy suivit la venelle jusqu'à la rive du lac qui miroitait sous le soleil comme un bouclier d'acier. Une brise émanait du large. Des mouettes mu-saient, immobiles sur les flots, pareilles à de petits paniers blancs. Le long de la prome-nade aux platanes trapus, personne encore sauf l'arroseur municipal. Sur l'autre trottoir, quelques baigneurs, déjà, se dirigeant vers l'« établissement ». Poursuivant sa marche, Freddy arriva devant l'embarcadère, où demeure planté, jour et nuit, emblème vert et bleu des frontières, un douanier. Passé l'em-barcadère, c'était, dans le petit port, alignée contre le quai, la flottille des barques de plai-sance dont les patrons faisaient la toilette en famille :

— Promenade, monsieur? demandèrent-ils, traditionnels, à tour de rôle.

— Beau temps pour la pêche, ajouta l'un d'eux.

— Vous ne voulez pas que je vous étrenne avant d'avoir déjeuné! fit le promeneur.

— Le temps que je prépare vos lignes, allez prendre un café-croissant... Vous ne serez pas le premier sur l'eau : tenez, regardez là-bas...

Et le patron Moutier, brave Savoyard bronzé, qui n'avait qu'un œil et qu'une dent, lui montra une barque immobile où se tenait assis un pêcheur.

Freddy pensa que rien ne vaudrait une petite promenade nautique pour chasser le mal de tête né du mauvais sommeil. Il s'en fut tremper, en un débit voisin, une brioche dans du chocolat — pour ne pas obéir complètement à Moutier — puis monta sur un canot où le patron avait déposé une ligne de fond à côté d'une boîte de métal palpitante d'asticots et une autre ligne au quadruple hameçon pour la pêche à la cuiller.

Passé la digue, où les mouettes, posées, sont une frange vivante de la pierre, le lac, ondulant sous la brise, balança mollement le canot. Freddy se dénuda le torse, joua des avirons. Et l'idée le prit de rapporter une friture, en voyant, à quelque cent mètres, le pêcheur tirer de l'eau sa ligne, au bout de laquelle

étincela, courbe et large, un éclair d'argent.

— Diable! se dit le musicien, il vient d'amener une belle pièce!

Curieux de savoir quel appât employait l'heureux personnage, il se mit à ramer vers lui. L'homme, en bras de chemise, dont le chapeau de paille pointu masquait le visage jusqu'au nez, prit encore un gros poisson qu'il décrocha d'un geste habitué, sans daigner tourner la tête vers l'intrus :

— Content, monsieur? demanda Freddy.

— La perche mord, fit l'autre, laconique.

Mais comme il venait d'enlever son chapeau, Freddy exclama :

— Monsieur Jouin!

Alors celui-ci le regarda et l'air pur vibra d'un cri :

— Tiens, mon gendre!

Cette apparition réciproque, après deux ans, sur deux barques, d'un beau-père inopiné et d'un beau-fils imprévu, à la fois ahuris et cordiaux, n'étaient pas dénuée de bouffonnerie. Ils auraient aimé se serrer la main, mais ce n'était guère commode d'une embarcation à l'autre. Freddy manœuvra de façon à les paralléliser et, se glissant vers le bord, tendit la droite à M. Jouin qui lui tendit la sienne — assez ému pour oublier qu'elle emprisonnait un poisson: si bien qu'une perche endommagée du bec dut au fait que, deux ans plus tôt,

un Américain avait épousé une Française, la chance miraculeuse de retomber dans le lac, au lieu de s'en aller subir, sur le gril, des zébrures supplémentaires : ainsi va le hasard ou — suivant les cerveaux — la destinée.

— Vous êtes parmi nous depuis longtemps? demanda M. Jouin.

— Six semaines. Et vous?

— Huit jours seulement. Mais nous ferions mieux de regagner la rive. On n'est pas très bien comme ceci, pour causer.

En effet, les barques se choquaient et les avirons se croisaient dangereusement. Gendre et beau-père rentrèrent au port. M. Jouin divisa sa canne, enveloppa sa pêche dans un linge garni d'herbages et tous deux se dirigèrent vers le jardin public, où ils s'assirent sur un banc, face aux flots et à leurs pensées :

— Eh ben, dit papa Jouin, si jamais je me doutais!... Qu'est-ce que vous faites ici?

— De la musique. Et vous?

— Des pieds. Je suis attaché à l'hôtel de l'Ermitage, pour le plus gros mois de la saison. Rien ne me retenait à Paris, ma clientèle est dispersée, ma fille au loin...

— Vous avez de ses nouvelles? demanda Freddy si vite qu'il fut surpris lui-même de cette rapidité.

— Voilà trois mois que je n'en ai plus. Et d'ailleurs, même auparavant, elle m'écrivait bien irrégulièrement.

— Toujours aux États-Unis?... Car je présume qu'elle a fini par vous mettre au courant...

— Oui et non... fit M. Jouin, répondant à la fois aux deux questions.

Et, tout en palpant par contenance la serviette aux poissons, il poursuivit d'un air embarrassé :

— Je ne peux pas vous donner d'explications bien nettes, vu que j'en ai reçu, moi-même, de fort vagues... Vous savez que ma fille fut toujours une forte tête, ne me demandant jamais conseil, malgré mon expérience et ma bonne volonté. Mais vous-même, qu'est-ce que vous êtes devenu ?

— Rien, ou du moins pas grand'chose. Vraiment, vous êtes sans nouvelles de Fanny ?

— Je vous ai tout dit, mon bon ami. Ne vous a-t-elle pas envoyé, en deux ans, au moins une petite carte postale ?

— Le néant.

M. Jouin hocha la tête :

— Je sais bien qu'elle ne vous a pas pris pour cohabiter avec vous. Mais de là à... pas même une carte postale... Bah ! que voulez-vous, moi, son père, j'ai lieu aussi de me plaindre d'elle : et pourtant, dès que je la vois, je lui pardonne tout !... Il est vrai que je ne la vois jamais, conclut-il non sans mélancolie.

Le soleil montait. Tout s'animait sur le lac, dans le port et le long de la promenade.

— Enfin, reprit M. Jouin, puisqu'on est dans la même station, on se verra quelquefois, j'espère. Où travaillez-vous ?

— Casino. Violoniste.

— Où habitez-vous ?

— Où j'habite?...

Le vieux, si peu sagace qu'il fût, perçut l'hésitation et en devina le motif : ses yeux, qu'il avait malicieux — comme beaucoup de gens sans malice — se plissèrent gaiement, et, avec un coup de coude :

— Compris ! Vous n'êtes pas seul... Une petite, hé, coquin ? Mon Dieu, c'est assez naturel : votre femme n'est pour vous qu'un rêve!... J'aurai même le plus grand plaisir à connaître votre amie.

— Cher monsieur, c'est impossible : mon amie ignore ce mariage et je compte à cet égard sur votre discrétion d'honneur. Vous m'entendez bien, monsieur ?

Freddy avait pris un air menaçant. Intimidé, son beau-père répondit :

— Vous pouvez compter sur ma parole, mon cher. Puisque vous avez jugé bon de ne pas informer cette personne, ce n'est certes pas moi qui...

— Entendu, ce n'est pas vous qui... Mais vous pouvez commettre un impair. Je préfère éviter tout contact.

— Si vous me prenez pour un gaffeur, vous avec raison de vous méfier, répondit le papa Jouin, vexé.

— Cela ne nous empêchera pas de rester bons amis, déclara Freddy en lui tendant la main. Il ajouta :

— Vous m'excusez? Il faut que je rentre. Je comptais ramener une friture, mais notre rencontre m'en a empêché.

— Qu'à cela ne tienne, mon fils, prenez donc mes poissons! Si, si, je vous en prie. J'en attrape tous les jours. Cadeau d'un anonyme à votre petite amie. Et tâchez de venir au café de la Poste : on m'y trouve chaque soir à l'apéritif.

— Entendu. Merci pour les perches!

Il serra la main de son beau-père et s'en fut. Celui-ci le regardait s'éloigner à grands pas :

— Drôle de corps! murmura-t-il.

Puis, consultant sa montre :

— Il est temps de remonter là-haut : j'ai la grosse Danoise à huit heures... Ah! Et puis le coiffeur de l'hôtel : échange de bons procédés... Dommage que je ne puisse pas l'accommoder pendant qu'il m'en fait autant... La perfection n'est pas de ce monde...

IV

LE PRINCE NOUR-ED-DIN

En regagnant la place du Marché, Freddy croisa, devant le casino, Estrella Hernandez, qui, au volant d'un auto grand-sport, à côté d'elle un sac de « clubs », derrière elle trois jeunes hommes vernis, plus un gros bull, se rendait au golf situé face au lac, à flanc de montagne. Freddy masqua du dos son humide butin, passa devant elle en bombant le torse. Mais, occupée à prendre un virage court, elle ne jeta même pas un regard sur l'ambitieux qui, dépité, entra chez le premier parfumeur et acheta pour Rosine un flacon de cyclamen, parure odoriférante de la Savoie.

Dire qu'on peut n'être rien pour tant de monde et être en même temps tout au monde pour quelqu'un ! Rosine au frais sourire accueillit l'homme aimé :

— Mon chéri, je m'inquiétais déjà... Tiens, en attendant, j'ai repassé tes habits, consolidé les boutons et mis de l'ordre dans la commode : c'était utile, je t'en répons !

Elle reçut avec la même joie le flacon de parfum et les perches :

- Nous les ferons frire au restaurant, dit-il.
 — J'ignorais que tu étais si bon pêcheur!
 — L'eau était très poissonneuse. A présent, je m'habille, on va sortir ensemble et tu t'assiéras devant le lac pendant ma répétition.
 — Tout ce que tu voudras, dit Rosine. Je suis si heureuse d'être avec toi!

Cependant, M. Jouin, par le funiculaire, était remonté jusqu'à l'hôtel qui, chef-d'œuvre incontesté de l'élégant dans le colossal, domine, par la grâce de son jardin-terrasse, un des plus beaux panoramas du monde. Le pédicure entra dans sa petite officine, attenante au salon de coiffure et, sur le guéridon nappé, où luisaient des outils nickelés entre des fioles d'alcool et de teinture d'iode, il aperçut une fiche émanant du portier :

« Urgence, pédicure chez le prince Nour-ed-Din. Appartement 37. »

— Appartement 37! Fichtre! exclama soudainement M. Jouin. Un des plus luxueux... Expédions la Danoise!

Il endossa un sarrau, coiffa une calotte de drap noir, appareil qui le faisait tenir un peu du pharmacien et beaucoup de l'épicier. Puis il aviva, contre une lanière de cuir, le tranchant de quelques petites lames qu'il essuya dévotement d'une peau de daim, — car c'était un artiste et qui aimait son art. Il mit sa trousse sous le bras, ganta ses mains de fil

gris et se rendit au quatrième étage, où une Scandinave débordante l'attendait dans un fauteuil. Il lui extirpa un œil de perdrix avec brio et, sa conscience libérée, passa chez le portier avant de se faire annoncer au 37. Le géant polyglotte armorié de clés d'or lui confia :

— Brince echypzien audhendigue... Arrivé d'hier... Bresque milliartaire, mais il a mal aux bieds... Allez fite!

Il y avait, au premier étage, un maître d'hôtel spécialement affecté au service de l'appartement 37 :

— Dépêchez-vous donc! Son Altesse vous attend depuis une demi-heure!

Le maître d'hôtel gratta à l'une des portes. Elle fut entr'ouverte par un personnage qui portait un pantalon noir, une cravate rouge et une jaquette de coutil blanc. D'une voix sombre, comme son visage, il demanda :

— Quoi?

— Le pédicure pour Son Altesse, fit le maître d'hôtel, confit en déférence, tandis que M. Jouin s'inclinait.

— Entrez! ordonna le personnage avec une autorité gutturale.

Il introduisit M. Jouin dans un somptueux salon qui donnait vue sur la terrasse, le lac, et toutes les montagnes de la Suisse, pour le moins. Puis, il disparut pour faire place à un

boy en veste écarlate et pantalon crème bouffant qui fit signe à M. Jouin de le suivre : celui-ci traversa un bureau tendu de soie, une chambre en acajou et pénétra dans une immense salle de toilette, cloisonnée de porcelaine et dallée de mosaïque, où les cristaux luttaient de reflets irisés. Sur un divan bas reposait Son Altesse, en pyjama de brocart saumon, un gros diamant rose à l'auriculaire. C'était un homme jaunâtre et plutôt maigre, d'environ quarante ans, aux cheveux très noirs et très fournis, à la moustache fine et lustrée sur une bouche rouge, bien dessinée, où manquaient les incisives et les canines supérieures. Il tourna vers l'arrivant un regard d'antilope en couches et lui dit d'un ton nasillard et plaintif :

— Il faut voir ce que c'est... La chaleur m'a incommodé.

— Bien, Son Altesse ! fit M. Jouin, dont le cœur battait.

Il approcha un petit pouf du divan, s'assit et déplaça sa trousse :

— Si Son Altesse veut bien me confier un pied de Son Altesse...

L'Égyptien fit, d'une babouche bleue, jaillir un pied nu qu'il posa sur la cuisse accueillante du praticien. Celui-ci examina l'extrémité princière en la tenant respectueusement par l'orteil, entre deux doigts :

— Un petit cor ici... un autre petit cor là

ce n'est pas étonnant, vu la température... Surtout que Son Altesse a les pieds d'un tendre!...

Se sentant sympathique, il saisit un grattoir.

— Vous n'allez pas me faire mal? demanda le prince, rétractile.

— Son Altesse se croira tout juste chatouillée...

Et il se mit à officier, pourpre d'attention émue.

Une porte s'ouvrit. Une jeune femme entra, en peignoir de soie blanche constellé de lunes d'azur. Elle dit, d'un air content :

— Ah! l'homme est là, parfait!

« L'homme » leva la tête et son grattoir dévia : cette jeune femme était sa fille!

— Aïe! Arrêtez, maladroit! exclama le prince, qui vit, sur sa chair pâle, pointer une goutte de sang.

— Ce n'est rien, Son Altesse! balbutiait Jouin, éperdu : un peu de teinture d'iode, il n'y paraîtra plus...

Il imbiba un morceau d'ouate qu'il appliqua sur l'éraflure :

— Oïe! A présent vous me brûlez! Allez-vous-en, charcutier! Je vous ferai chasser de l'hôtel!

Il y eut, entre le père et l'enfant, un échange de regards qui valut son pesant de silence. Fanny, dans le dessein de faire comprendre à

M. Jouin qu'elle ne tenait pas une seconde à ce que l'on soupçonnât leur parenté, se hâta d'ordonner au secrétaire en jaquette, qu'avaient fait accourir les crialleries du prince :

— Ahmed, menez donc monsieur ranger ses affaires à côté.

En effet, le papa Jouin, affolé tout ensemble par la peur d'être renvoyé, la surprise de retrouver Fanny et le chagrin d'en être renié, n'arrivait pas, mains tremblantes, à placer ses outils aux creux de leurs cases de cuir. Il les emporta en vrac dans sa trousse et sortit sous la surveillance acérée du secrétaire.

— Chère créature, fit le prince, comme s'il allait mourir, je compte sur vous pour punir ce malfaisant vieillard.

— Ne vous inquiétez de rien, grand ami, j'y veillerai. Reposez-vous paisiblement.

— Vous avez raison : cette blessure m'a brisé... Faites-moi porter le courrier du Caire. Vous ai-je dit que j'ai consolidé ma position sur les cotons?...

— On ne sait plus, grand ami, jusqu'où va votre fortune!

— On ne sait plus, en effet, acquiesça-t-il négligemment.

Et il alluma une cigarette chiffrée au briquet de jade qui voisinait, sur un plateau de vermeil, avec une carafe d'eau frappée et un pot de confitures de roses.

V

CHOCS

On peut s'étonner de la coïncidence qui amenait dans la même ville d'eaux un père et une fille, un mari et une femme circulant, chacun de son côté, depuis deux ans, par le vaste monde. Mais justement, pendant deux ans, leurs routes ne s'étaient point croisées. Qu'elles se rencontrassent un jour n'a donc rien de surnaturel : un musicien qui veut assurer son été; un pédicure qui veut travailler en saison; une intrigante qui veut s'unir à un prince fatigué des reins, — il n'en fallait pas davantage pour motiver quatre séjours simultanés en une station thermale aimable et réputée.

Toutefois, ces réflexions, loïsibles au penseur, n'étaient pas le fait des héros de l'aventure et l'on concevra que la stupeur de Fanny, à la vue de son père accroupi devant le prince, eût égalé celle du bonhomme à l'apparition subite de son enfant. Mais c'était — ne l'avait-il pas dit le matin même? — une forte tête : elle quitta donc Nour-ed-Din avec une aisance

de grand style. Et, passant dans le bureau où, sous l'œil du secrétaire, M. Jouin achevait d'empaqueter ses outils, elle prononça ces mots à double sens :

— Vous aurez de mes nouvelles, monsieur!
Au revoir, monsieur!

En effet, un quart d'heure plus tard, dans le sous-sol de l'hôtel, Fanny entra délibérément chez le pédicure comme une cliente et, le trouvant seul, fit à mi-voix :

— Midi précis sur la route de Thonon. Je te prendrai en automobile. Surtout pas un mot à personne, ou tout est fini entre nous.

— Bien! répondit-il, les mains jointes, peu-reusement assis sur un petit escabeau.

Elle était déjà sortie quand, rassemblant ses esprits, ce tendre père — dont le cœur était dans le genre de celui qu'a chanté le beau poète de *La Glu* — songea tout à coup : « Mais il faut la prévenir! » et, courant à la suite de sa fille :

— Eh! pstt! Eh! dites donc, madame!

Elle se retourna, hautaine :

— Qu'est-ce que c'est?

Il l'avait rejointe et murmura :

— Il est ici.

— Qui?

— Ton mari.

— Quoi?

Au même instant, Ahmed, ocre et glabre, apparut :

— Son Altesse attend mistress Harrison pour aller à l'établissement, annonça-t-il en s'inclinant.

Devant cet émissaire aux onctuosités d'espion, impossible de poursuivre un dialogue confidentiel. Fanny dit sévèrement à son père :

— Que ceci vous serve de leçon, et répondit : « Je vous suis » à l'oblique secrétaire.

Tandis que dans une cabine de haut luxe, Nour-ed-Din s'abandonnait aux mains péremptoires des masseurs médicaux, Fanny, qui l'avait amené jusqu'à l'établissement, se hâta vers le bureau de poste afin de téléphoner à M. Jouin dont elle brûlait d'obtenir des renseignements plus détaillés : la révélation qu'il venait de lui faire était grosse, pour elle, d'un intérêt vital.

Mais l'on sait que trop souvent l'allure d'un homme au pas gagne en vitesse le courant d'électricité administrative. Fanny revint à l'établissement sans avoir obtenu la communication. Elle y trouva, dans le hall, le prince douché, massé, lustré, qui l'accueillit avec un regard cruel :

— Où étiez-vous donc ? fit-il, despotique. Avez-vous oublié que le docteur m'a prescrit de boire, après traitement, trois cinquièmes de verre d'eau et de marcher douze cent vingt-cinq mètres ?

— Vous n'avez pas bu, grand ami ? Pour-

tant voici l'eau qui coule, répondit Fanny, caressante, en désignant les naïades de pierre, qui, aux quatre coins du hall, dominant la chute perpétuelle du flot sourcier, quadruplement canalisé.

Il répliqua, d'un ton dur :

— Si vous ne vous intéressez pas à mon traitement, avouez-le.

— Moi? Je ne m'intéresse pas? Oh! comme vous êtes méchant! Tenez, je vais vous servir moi-même.

Le prince claqua des doigts : Ahmed, qui guettait dans le salon de lecture, apparut, un verre gradué à la main. Fanny emplit le récipient, vida l'excès de liquide et, tendant le verre au prince adouci :

— Buvez, cher amour... Et surtout pas trop vite : cette eau est si fraîche!

Obéissant comme un bébé, il avalait par minces gorgées, en faisant rouler ses yeux pareils à des billes d'onyx. Cet Africain, sans égards pour les autres, était plein d'attentions pour lui-même, — partageant d'ailleurs cette complexion morale avec beaucoup d'Européens, à la différence près que, dissimulée chez eux, elle était, chez lui, presque ostentatoire. Ayant bu, il entama, le bras appuyé sur celui de sa compagne, la promenade hygiénique prescrite par un médecin pénétrant, qui compliquait ou simplifiait ses ordonnances selon le plus ou moins de minutie qu'il décou-

vrait dans l'esprit de ses clients : le prince avait reçu un papier réglant par demi-heure l'emploi de ses matinées et ce papier était sacré. Il avait fait préciser la cadence à observer pendant la marche ainsi que l'amplitude des pas. Si l'homme de l'art lui avait dit : « Surtout partez du pied droit ! » il aurait cru mourir en partant du pied gauche.

On tient les hommes encore mieux par leurs manies qui sont constantes, que par leurs vices qui sont intermittents : Fanny, attentive à flatter celles du prince, sortit avec lui d'un pas égal et souple, — et lorsqu'elle ouvrit son sac, d'où elle tira un disque de nickel en disant : « J'ai pris le podomètre », il laissa couler sur elle un regard humecté de tendresse.

Comme ils quittaient tous deux l'établissement, Freddy quittait le Casino, que cent mètres en séparent à peine. Comme tous deux tournaient à gauche, il tournait à droite. Et voilà que, sur la promenade, ils se trouvèrent soudain tous les trois face à face. Fanny, prévenue par son père, se domina. Mais son mari, par l'effet de la surprise, poussa un cri en étendant les bras, oubliant qu'il tenait, sous le gauche, sa boîte à violon qui tomba. Cette boîte chut sur un pékinois que tenait en laisse une dame d'âge. Le pékinois s'aplatit en hurlant. La dame d'âge battit Freddy à coups d'ombrelle tandis qu'un bambin, filant à pa-

tinette, s'étalait sur la boîte à violon. Cependant le prince passait dignement, tout en demandant à Fanny :

— Qu'est-ce que c'est que cet énerguène ? C'est en nous regardant, je crois, qu'il a crié ?

— Je n'ai pas remarqué, répondit-elle, sans prêter la moindre attention d'apparence au tumulte qui se prolongeait derrière eux.

Cependant, elle songeait : « Puisqu'il a sa boîte à violon, c'est qu'il est dans un orchestre... Donc, à demeure... Donc, je le retrouverai. »

Freddy, aux prises avec la dame d'âge, le chien, l'ombrelle et l'enfant, se trouvait fort empêché de suivre Fanny qui dit au prince :

— Si vous marchez davantage, vous enflammez votre bobo.

— Vous croyez ?

Elle répéta : « Vous l'enflammez ! » avec beaucoup d'autorité.

Nour-ed-Din le Tyrannique, dès que sa santé était en jeu, devenait d'une soumission d'esclave. Fanny fit signe au chauffeur de leur scintillante limousine : et ils regagnèrent leur appartement.

A midi, sur la route de Thonon, M. Jouin, profondément ému, guettait sa fille à l'horizon. Il avait, malgré la chaleur, endossé son plus beau costume, un complet-jaquette gris souris, et coiffé un chapeau melon.

A midi, le prince exigeant exprima le désir de faire une partie de dames. Refuser, c'était le voir bouder toute la journée : Fanny ne put qu'accepter avec joie. Mais, dans l'impatience de rejoindre son père qui savait sans doute l'adresse de Freddy, elle poussait machinalement les pions, son esprit voltigeant bien au delà des cases...

Nour-ed-Din, qui détestait perdre, n'était pas content non plus de gagner trop vite. Soudain, il agita le damier :

— Vous n'êtes pas au jeu, ma chère. Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien, presque rien : un peu de migraine.

— Que ne le disiez-vous d'abord ? Je vais jouer avec Ahmed.

Freddy, sur bien des cris et des explications, avait pu enfin se libérer et regarder autour de lui : plus de Fanny ! Il ouvrit alors sa boîte à violon et eut, à tout le moins, la consolation de trouver l'instrument intact, sauf une clé cassée... Assis sur un banc, le menton dans les mains, il ne cessait de se répéter : « Elle est ici... elle est ici... avec un type à moustaches noires... » Et ce bon apôtre de papa Jouin était certainement au courant : quel faux bonhomme!...

— Eh bien, mon chéri, qu'est-ce que tu fais là ?

Rosine se tenait devant lui, dans une jolie

robe blanche. Il leva la tête, l'air absent : elle s'inquiéta :

— Tu me regardes comme si tu ne me voyais pas!

— Mais si, mais si, fit-il en se levant.

— Tu ne revenais pas, je me suis promenée... J'allais entrer au Casino quand j'ai reconnu de loin ton pull-over... Allons déposer ta boîte à la maison : tu sais ce que tu m'as promis?...

— Qu'est-ce que je t'ai promis?

— Comme tu oublies vite! De m'emmener déjeuner sur la hauteur, à la Verniaz.

— Impossible. Il faut qu'à une heure je retourne au Casino pour un raccord.

— Alors, ce sera pour demain?

— Oui. Du reste, il faut que je te quitte. Je vais à l'hôtel de l'Ermitage : une réponse à donner pour une soirée mondaine. (Il voulait revoir M. Jouin et savoir de lui l'adresse de Fanny.)

— Tu ne me dis rien de ma robe?

— Elle est charmante! fit-il avec un élan feint.

— Je suis heureuse qu'elle te plaise, dit-elle avec une joie sincère.

— Ecoute, mon coco, je file : le temps d'aller et de revenir. Va tranquillement prendre un porto sur la terrasse du Casino et rejoins-moi, dans trois petits quarts d'heure, au restaurant que je t'ai montré.

Cependant Fanny avait fait demander, au garage de l'hôtel, sa voiture personnelle : le prétendu besoin d'avaler un bol d'air, pour chasser sa migraine. Le prince, qui n'avait pas encore faim, acquiesça. Fanny se mit en hâte au volant, descendit la pente en lacets jusqu'au lac et roula vers l'ouest, sur la route de Thonon.

A peu près au même moment, M. Jouin, las d'avoir attendu près d'une heure au bord de la route et d'avoir aspiré les vapeurs du goudron dont elle venait d'être enduite, rentrait en ville par un sentier de montagne.

Pendant ce temps, Freddy, dans l'hôtel, réclamait à tous les échos le pédicure qui, naturellement, demeurait introuvable. Le mari de Fanny arpentait le hall avec impatience quand le prince et son secrétaire y pénétrèrent tous deux. La mine renfrognée, Nour-ed-Din s'en fut vers un piano à queue qu'il ouvrit autoritairement et, s'asseyant, tapa quelques notes tandis qu'Ahmed prêtait l'oreille avec ferveur. Freddy avait reconnu tout de suite l'homme que Fanny accompagnait le matin. Il s'approcha et, dans le balbutiement sonore, discerna un « blue » en vogue. Au détour d'une modulation, le prince erra, puis demeura court. Freddy, officieux, intervint :

— Vous permettez, monsieur, ce n'est pas tout à fait ça.

Il pianota, debout, le refrain de la chanson. Nour-ed-Din, d'abord surpris, roula des yeux ravis et s'écria :

— Voilà! Quel est le nom déjà?

— « *My sweetheart.* »

— Oh! merci, monsieur!... Note, Ahmed, et procure-toi le disque aujourd'hui même.

— Bien, Altesse.

Ce titre ne fut pas sans émouvoir Freddy.

— « Prince Nour-ed-Din », lui souffla cérémonieusement le secrétaire.

L'Égyptien poursuivait :

— Vous êtes musicien?

— Au Casino, oui, Altesse. Compositeur également.

— Compositeur? Oh! moi aussi! J'ai composé des mélodies et un ballet.

— La mélodie et le ballet sont deux genres délicieux.

— Comment vous appelez-vous?

— Freddy...

Il allait poursuivre : « Harrison », mais se rappelant dans un éclair que c'était aussi le nom de Fanny, il entrevit des conséquences imprécises et redoutables : il n'acheva pas ou plutôt acheva autrement : « Freddy Fred ».

— Montez avec moi, Freddy Fred, je veux votre avis sincère sur ma musique.

« Fred » entra dans le salon du prince

comme Aladin dans le palais du sultan, père de la belle Badoulboudour.

— Ahmed, mes œuvres ! ordonna Nour-ed-Din.

Puis il sourit à son « confrère », car c'est leur vanité même qui soumet les grands de ce monde aux petites gens, quand, exerçant un art en amateurs, ils souhaitent recueillir le suffrage des habiles.

Le secrétaire apporta un large portefeuille de maroquin mordoré et le posa sur un crapaud qu'il ouvrit. Il tendit à Nour-ed-Din une clé d'or et celui-ci tira du portefeuille des brochures enluminées : c'étaient, calligraphiées sur japon, les mélodies annoncées et le prince plaça l'une d'elles, tendrement, sur le pupitre.

— « *La plainte de Caramalcazan* », lut Fred sur la page de garde.

— C'est une « impression persane », commenta Nour-ed-Din avec une modestie qui teintait de rose orgueil le lobe de ses oreilles.

— J'écoute, Altesse, déclara Freddy, plein d'onction.

— Non, non, fit vivement le prince, jouez vous-même : aujourd'hui, j'ai les doigts un peu raides.

— Vous ne composez pas au piano ?

— Si, parfois... Mais, d'habitude, je chante les motifs que je trouve à un pianiste. Et c'est lui, ensuite, qui les met noir sur blanc.

— La besogne matérielle, acquiesça Freddy.

— Voilà. Voulez-vous attaquer?... Pour vous aider, je battraï la mesure.

Le musicien déchiffra, en simulant le plus intense émoi, la plus sirupeuse élucubration. Le prince, l'œil dardé sur les notes, agitait, oppressé, l'index à contretemps. Chose curieuse : aucune atmosphère, nul parfum d'Orient dans cette musique morne que succrait, jusqu'à la nausée, une sentimentalité de bobonne amoureuse en 1900. Et Freddy songeait : « Pauvre homme qui s'est adressé à des fournisseurs périmés ! Mais peut-être aime-t-il les conserves?... »

Il termina par un accord d'une écœurante suavité :

— Exquis ! s'écria-t-il, après le silence qui suit les dégustations de choix.

— Vous trouvez ? dit le prince en le perçant du regard, car il craignait la flatterie.

Fred estima qu'une menue restriction relève la qualité de l'éloge :

— Je ne fais qu'une simple petite remarque : j'aurais aimé, ici, la note pointée, pour prolonger la vibration du sentiment... Au lieu de *do mi mi...* écoutez : *do mi...*

— *Do mi*, répéta le prince méditatif. Vous avez raison, c'est bien plus joli. Répétez un peu la phrase.

Ainsi fit le pianiste. Imbibé d'extase, l'« auteur » murmura :

— Une heure et demie passée!... Je vous avoue que je meurs de faim.

— Aussi allons-nous déjeuner, conclut le prince.

Et s'adressant à Freddy :

— Bon ami, venez donc cet après-midi. J'ai dans la tête une idée de mélodie : j'aimerais la composer près de vous.

Fanny se mordait les lèvres d'agacement. Freddy, l'ayant observée de coin, déclara :

— Ce serait avec joie, Altesse, mais il y a cet après-midi grand concert classique... et j'en suis.

— Alors, demain. Un peu de porto? Servez, Fanny.

Et tandis qu'elle s'exécutait :

— Mistress Harrison est ma fiancée.

Fanny, sur les nerfs, pensa casser le flacon en le reposant sur la table :

— Ah! vraiment? Votre fiancée?... reprit Freddy, sur un ton de respectueux intérêt.

Le prince, en veine de confidences, poursuivait :

— Je la prendrai pour épouse dès qu'elle aura divorcé.

— Ah! demanda le mari, madame est en instance?

— Nous venons en France pour deux choses : mes reins et son divorce... Elle a pour mari un individu particulièrement ignoble...

- Vous jouez divinement!
- Dame, Altesse! Quand on interprète une œuvre inspirée...!
- Bon ami, je veux vous montrer *les Phalènes* : c'est mon ballet.
- Altesse, vous me comblez!

...On se borne à décrire par préterition le visage de Fanny quand elle ouvrit la porte : Nour-ed-Din, appuyé contre l'épaule de « Fred », chantonnait, tout en oscillant du buste, cependant que le musicien déchiffrait avec éclat la première entrée des papillons de nuit :

— Qu'est... qu'est-ce que c'est ? balbutia-t-elle.

— Un confrère charmant que je viens de découvrir...

Et présentant le mari à la femme :

— Monsieur Freddy Fred, virtuose.

Le virtuose s'était levé, s'inclina protocolairement et baisa la main de Fanny.

Au prononcé du faux nom, celle-ci avait lancé à son mari un regard non exempt de gratitude :

— Mistress Harrison, continua le prince, en désignant Fanny. Mais vous permettez, chère amie? Monsieur va nous jouer le pas de deux.

Force fut à la jeune femme de s'asseoir, d'écouter et même d'applaudir. Après quoi :

Elle m'a dit qu'avec de l'argent il se laissera faire tout de suite... N'est-ce pas, Fanny?

Celle-ci, atrocement gênée, sourit en buvant de travers. Freddy demanda, fort doux :

— En êtes-vous sûre, au moins, madame?

— J'ai depuis longtemps sa promesse, dit-elle crânement. Et j'aime à croire qu'il la tiendra.

— Il faut toujours se méfier des ignobles individus.

— Cet ami a raison, ma chère. Mais si le personnage fait des difficultés, soyez tranquille, bon Freddy Fred; je lancerai sur lui des hommes à moi qui sauront le rendre raisonnable... Du reste, ajouta-t-il avec un petit rire sanguinaire, un suicide est si vite arrivé!

Freddy avala sa salive : il se voyait déjà tué, cousu dans un sac, jeté aux poissons...

Il prit congé :

— Demain quatre heures ici, bon ami?

— Demain quatre heures, Altesse.

— De deux à quatre, dit Fanny en regardant fixement son mari, le prince fait toujours sa sieste, par ordonnance du docteur. Moi, le repos m'alourdirait et, généralement, de deux à quatre, je fais une promenade en auto.

Freddy comprit et répondit avec intention :

— Comme vous avez raison, madame! Le pays est admirable. Moi-même, si j'avais été

libre, je serais allé aujourd'hui avec des amis, dans la direction de Saint-Gingolph. Ils m'avaient donné rendez-vous à trois heures précises, au bout du jardin public.

Fanny comprit à son tour et, derrière le prince, abaissa les paupières avec lenteur.

VI

L'ENTREVUE

— Eh bien, non, tu sais!... Non, alors!

C'est ainsi que Rosine, geignante, accueillit, au restaurant, Freddy qui s'asseyait allègrement près d'elle :

— Enfin, m'expliqueras-tu? J'en suis au pousse-café, après avoir fait traîner mon déjeuner au point que j'avais l'air dans la lune! Tu es resté près de deux heures! J'étais plongée dans l'inquiétude. Je ne savais pas à qui donner les poissons pour les faire frire!...

— Comment, tu n'as pas mangé cette bonne friture? Un vrai régal!

— Oui, ça va bien... Parlons de toi.

Freddy avait réfléchi en route : raconter sa prise de contact avec le prince, c'était s'aventurer sur un sentier dangereux qui conduisait à Fanny... Et bien que celle-ci eût intérêt au silence, Rosine, pour naïve qu'elle fût, était femme : elle sentirait, même sans savoir, qu'il y avait quelque chose entre eux... Aussi poursuivit-il, vaguement :

— On ne fait pas ce qu'on veut! Il m'a fallu attendre une réponse, discuter un cachet... Alors, épargne-moi tes sermons. Voyons, qu'est-ce que tu me recommandes? J'ai l'estomac dans les talons.

— Oh! c'est vrai, pauvre chéri? s'écria-t-elle, — car l'amour passe, sans transition, du courroux à l'apitoiement. Tiens, fais-toi servir tes poissons!

— Merci! La friture du lac, je commence à la connaître! Alice!

— Monsieur Freddy? répondit une large servante.

— Omelette champignons, navarin et une pomme. En vitesse, je suis pressé.

— Chéri, dit la tendre Rosine, ne t'étrangle pas pour moi.

— Ce n'est pas pour toi, fit-il trop vite, — mais se reprenant : Je veux dire que... dans une demi-heure, il faut que j'aie donné une leçon.

— Une leçon? Tu ne m'avais pas parlé de cette leçon-là!

— Parce que je ne la donne pas tous les jours... Et dans mon idée elle était pour demain. Mais j'ai regardé mon agenda...

— A qui donnes-tu des leçons?

— A un jeune Péruvien. Tu vas remonter chez nous, faire une bonne petite sieste et je viendrai te chercher dès ma leçon terminée.

Rosine eut une moue :

— Oh! écoute, depuis que je suis arrivée, je passe tout mon temps dans la chambre ou sans toi!

— Pur hasard... En tout cas, laisse-toi un peu guider; n'oublie pas que tu es légèrement lymphatique, et que si tu ne te ménages pas au début, tu ne supporteras pas le climat, tu tomberas net. Crois-en mon expérience.

— Bien, dit-elle, soumise. Je ferai comme tu voudras. Et tu ne me demandes pas des nouvelles de Kiki?

— Je te demande des nouvelles de Kiki.

— Tu sais que j'ai failli ne pas venir à cause d'elle : ma tante devait passer quinze jours chez de vieux amis dans la Vienne et si elle était partie je n'aurais jamais laissé Mme Chachat toute seule. Elle mourrait sans toucher à son plat de rate si je n'étais pas là, ou ma tante, pour le flairer et pour dire : « Bon rara! » Heureusement, il y a eu un décès chez les vieux amis de ma tante, elle est restée à Paris, et j'ai pu lui confier Kiki.

— L'addition! demanda Freddy, fort loin de l'histoire.

Il remonta chez lui avec Rosine et changea de linge :

— Mais quel soin tu prends de ta toilette!

— Il le faut, répliqua-t-il, en s'inondant du cyclamen qu'il venait de lui offrir... Il faut en imposer aux gens.

— A quelle heure ta leçon finit-elle?

— Je ne sais pas au juste.

— En voilà une réponse! Sois donc un peu à ce que je te dis!

— J'y suis. Je te répète : je ne sais pas au juste, parce que... parce que quelquefois... la mère aussi prend une leçon... la mère de la petite fille.

— La petite fille? Est-ce une petite fille ou un petit garçon?

— C'est les deux, là, tu es contente? Il y a toute une famille... extrêmement musicale. Oh! mais, ajouta-t-il d'un ton moitié rieur moitié sévère, est-ce que nous allons subir vos petites inquisitions, ici comme à Paris?

— Vilain! fit-elle en se caressant à lui : si je n'étais pas jalouse, c'est que je ne t'aimerais plus... Le jour où je te laisserai tranquille, tu pourras te dire...

— Tatata, boniments! Moi, je t'aime bien et je te laisse tranquille... La confiance, voilà l'amour!

— Parce que tu sais qu'en moi tu peux avoir confiance.

— Tandis que toi en moi?

— C'est beaucoup plus douteux... Allons, ne te fâche pas, chéri! Ce n'est pas ta faute : tu n'es qu'un homme... Et il n'y a pas d'homme absolument fidèle.

— Au revoir, coco. Je suis en retard.

— Je descends avec toi?

— Non, non, je marcherais trop vite et tu

attraperais chaud. Mets plutôt de l'ordre dans la chambre : ça te distraira.

Il ouvrait déjà la porte. Elle s'écria :

— Espèce d'étourdi ! Où me donnes-tu rendez-vous ?

— Casino, jardin, concert.

Il dévala l'escalier frais. Dehors, un soleil blanc grillait la place. Il tourna la rue et monta dans la première auto libre.

M. Jouin, qui avait manqué sa fille sur la route de Thonon-les-Bains, n'osa pas, revenu à l'hôtel, la faire aviser de son retour : ce brave homme de père aimait mieux être ignoré qu'importun. De son côté, Fanny, qui n'avait plus besoin d'intermédiaire entre elle et son mari, ne pensa même pas à s'excuser de son retard et M. Jouin, à trois heures moins le quart, la vit de loin traverser le hall sans qu'elle se fût donné la peine de passer par son petit salon.

A l'extrémité du jardin public, Freddy descendit de voiture. Il se plaça judicieusement au coin d'une venelle qui gravit la montagne.

Peu après Fanny au volant s'approchait. Elle vira de la route nationale dans le sentier, stoppa, fit signe à Freddy de monter et démarra en direction des bois qui verdissent la pente alpestre. Elle fit, très calme :

— Nous causerons plus loin, dans un coin tranquille.

Il répondit, puissamment troublé :

— Oui... plus loin...

Il regardait Fanny : la même jolie figure que par delà deux ans, mais plus altière encore, plus affinée : l'air d'une femme du monde que chacun considère pour sa fortune et sa situation. Un seul rang de grosses perles au cou, une simple robe de jersey bleu mais révélant le grand couturier et, sur la cravate, une émeraude cabochon de la taille d'une petite noisette... Des gants de cuir brodé, un parfum subtil, à cent francs la goutte, pour le moins... Sous le jersey, les seins, ronds et fermes, pointaient... Revenant au visage, Freddy, dont le cœur battait, retrouvait le nez mince et droit, et cette bouche aux longues dents blanches, toujours légèrement entr'ouverte comme par un appel au baiser... Le feuillage des chênes et des pins laissait fuser des rais de soleil qui trouaient l'ombre verte comme des javelots de lumière. Alerte et puissante, la voiture gravissait la côte sinueuse avec une aisance de biche...

— Nous sommes sur la route de Bernex, dit Fanny. Un peu plus loin, nous obliquerons sous bois.

— Vous tenez beaucoup, demanda-t-il, à ce qu'on ne nous voie pas ensemble?

— Je préfère. Vous aussi, je suppose?

Freddy se persuada que le vieux avait dû lui rapporter leur conversation matinale : elle savait donc qu'il avait une compagne...

Mais il plastronna :

— Oh! moi, ça m'est égal!

— Votre amie n'est pas jalouse?

— Très jalouse. Mais je fais ce que je veux.

Fanny sourit :

— Bravo! dit-elle. J'ignorais d'ailleurs complètement que vous n'étiez plus seul dans la vie. Je m'excuse si, par mon silence, j'ai entravé de chers projets. Heureusement, nous voici à même de tout mettre en ordre...

Elle venait de s'arrêter dans une clairière :

— Voulez-vous abaisser la glace? Il fera bon dans le courant d'air. Oui, tout va se passer simplement, rapidement. Vous avez besoin de votre liberté, je vous l'apporte. Vous allez m'écrire une lettre spécifiant que vous m'avez quittée pour une autre, que vous avez fait votre vie sans moi...

— Mais, objecta-t-il tout de suite, cette lettre, je vous l'ai écrite!

— En effet, répondit-elle, je l'ai mise soigneusement de côté. Et même si soigneusement qu'au cours de mes voyages, je n'ai jamais pu la retrouver. Il faut donc m'en faire une autre. Je la porterai à mon avocat. Je me charge de tous les frais de justice, et, dans trois mois, vous serez libre.

— Nous serons libres... rectifia Freddy.

— Bien sûr ! dit Fanny avec cordialité. J'aurais mauvaise grâce à vous dissimuler que j'ai un intérêt correspondant au vôtre.

— Oh ! moi, dit-il très simplement, je n'ai aucun intérêt.

— Ah ?

Elle garda un moment le silence, tâchant de lire dans les yeux de l'homme son arrière-pensée. Puis, d'un ton à la fois très aimable et très ferme :

— Vous n'avez pas oublié qu'il a toujours été convenu que nous devons divorcer... Quand je vous ai versé cette somme...

Il interrompit avec amertume :

— Je n'ai rien oublié : mariage et divorce, tout était compris dans le même versement.

— Pardonnez-moi, reprit-elle, d'avoir fait allusion à cette question d'argent. Je voulais mettre les choses au point.

— Elles y sont. Vous aurez votre lettre.

— Vous êtes un galant homme. D'ailleurs, je le savais.

Mais il se mit à rire :

— Un galant homme ? Vous vous trompez : un ignoble individu.

— Je vous en prie ! murmura-t-elle, confuse.

— Même « particulièrement ignoble ». Je cite votre fiancé... Alors, l'« ignoble » Harrison vous a tellement fait souffrir, pauvre madame ? Ça m'étonne, je l'aurais su, il n'a

rien de caché pour moi. Coups, sévices, injures graves? Racontez-moi un peu!

Elle prit le parti de rire à son tour :

— Sérieusement, vous devez comprendre que vis-à-vis du prince j'avais à justifier ma demande en divorce.

— « Vis-à-vis du prince » : c'est curieux ! Et ce fameux Monsieur de La Dodine ? Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là... pour qui vous étiez prête à faire toutes les folies... pour qui vous aviez pris le bateau ?

— Je l'ai pris, le bateau... mes papiers très en règle... Seulement, en route, un petit dauphin du pétrole... Il était charmant : rose et blond... Bref, à New-York, je ne pensais plus du tout à relancer cet idiot de Lactance... Deux mois de vie brillante, mouvementée... A propos, j'ai visité votre oncle de Philadelphie, mon répondant : il m'a joué de l'ocarina et m'a demandé si vous portiez la barbiche... Après les deux mois en question, mon petit dauphin fut expédié par son père dans une usine de Chicago. Il était extrêmement prodigue et en me quittant, fit bien les choses. Seule dans la vie de Broadway, je croise un metteur en scène russe qui m'emmène à Frisco où je fais du cinéma.

— Vous devez être photogénique ?

— Ne me parlez pas de ce métier-là : une poulie dans une usine ! Mais j'avais lié connaissance avec un Japonais, gros fabricant de

soieries : Pacifique... Tokio. Ma foi, trop de visages jaunes. Je file...

— Et votre Japonais?

— Je crois qu'il m'attend toujours.

— « Monsieur Butterfly! »

— Messageries : Hanoï, Saïgon, Colombo. Je m'arrête aux Indes...

— Jolie localité.

— On me présente à un maharadjah. Palanquins, palais, chasse au tigre... A Bengale, grand match de polo sur poneys; l'arbitre, sir Edward Austin, colonel Thornbury, s'éprend de moi. Un an de résidence. Il était lieutenant-gouverneur, il part en congé régulier pour l'Europe, on se quitte à Alexandrie. Je visite le Caire, je m'y plais et laisse filer plusieurs bateaux. Rencontre du prince Nour-ed-Din. Il m'adore. Proposition de mariage et départ pour l'Europe. Londres : réceptions officielles. L'Allemagne, l'Italie, la Suisse en voiture. Et depuis une semaine, bords du lac Léman. Vous voyez, somme toute, mon histoire est bien simple.

— Bien simple, en effet : le tour du monde!

— Et vous?

— Oh! moi, tout juste le tour de mon quartier : après nos adieux, j'ai travaillé beaucoup... J'avais devant moi quelques sous qui me permettaient de voir venir... Mais rien n'est venu : j'ai repris le collier de servitude. A ce propos, expliquez-moi donc : puisque je

n'étais pour vous qu'un mari de passage... de passage en Amérique, pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de songer à me répudier? Pourquoi?

— Je viens de vous le dire, je parcourais le monde... dans le grand monde. Ma situation de femme mariée était bien plus honorable que celle de femme divorcée... et plus commode, également : personne ne cherche d'où vient l'argent.

— Hein, si c'est utile, un mari, tout de même!

— Mais quand le prince s'est déclaré, quand j'ai été sûre d'éprouver moi-même un sentiment sincère, j'ai décidé de tout régulariser... C'est alors que j'ai voulu me servir de votre lettre et que je n'ai pas pu la retrouver... Je vous ai fait rechercher par mon père, mais vous aviez déménagé sans laisser d'adresse...

— J'avais mes raisons. Maintenant, j'habite rue des Marais. Excusez-moi : si j'avais pu prévoir...

— Enfin, je vous ai, c'est l'essentiel. Ça va aller tout seul.

— Tout seul. Alors... vous êtes bien décidée à épouser cet exotique? Esthétiquement, ce n'est pas le rêve.

— Le prince me plaît tel qu'il est. D'ailleurs, je vous tiens quitte de votre appréciation.

— Oh! c'est vrai! Je vous demande pardon:

moi qui parlais d'un fiancé!... C'est sans doute déjà beaucoup mieux...

— Détrompez-vous. Depuis trois mois que je vis à ses côtés, jamais le moindre geste osé, la moindre parole incorrecte. Il a été élevé en Angleterre. Les Anglais ont le respect de la femme.

— Faut du respect, pas trop n'en faut. A votre place, je me méfierais.

— Dites, si nous restions chacun à la nôtre?

— Justement, je ne fais que ça : en bon mari qui s'intéresse à sa moitié... Voyons, entre moi qui ne vous fus jamais rien et le prince qui ne vous est rien encore, vous avez rencontré bien des hommes... des blancs, des jaunes, des noirs, des rouges... ..

— Dame, quand on a fait le tour du monde!

— Parlons seulement de ceux dont vous avez parlé : le petit dauphin blond... vous l'avez bien aimé?

— Pas mal.

— Hourrah! Et le metteur en scène russe? Et le colonel anglais?

— Je ne vois pas quel plaisir vous pouvez éprouver...

— Si, si : un plaisir singulier... Et le Japonais? Vous avez aimé le Japonais?

— Trop fluet. Mais à Saïgon, un midship! Et à Singapour, un Hindou! Il était un peu prophète, c'est une sensation! Vous êtes satisfait? A présent, résumons.

— Oui, c'est ça, résumons, fit-il.

Et tout à coup, avec éclat :

— Voilà deux ans que je suis cocu!... C'est formidable!

Fanny, inerdite, répliqua :

— Qu'est-ce que vous allez chercher là?

— Parfaitement, reprit-il, je le suis! Dans toutes les langues et dans toutes les couleurs! Et le plus beau, j'assume les torts! Mes compliments, madame, vous êtes une artiste!

Fanny, agacée, mais encore souriante, répondit :

— Chacun son genre.

L'autre, cependant, s'exaltait : parfum de l'été, parfum de la femme, dépit, désir... Il posa la main sur le bras de sa voisine :

— Et dire que j'ai tous les droits sur elle! Qu'elle me doit obéissance... et fidélité! Oh! je n'invente rien : je récite le Code civil.

Un peu effrayée, elle fit :

— Qu'est-ce qui vous prend?

— Ce qui me prend? Et si j'étais jaloux?

Elle eut un rire sec :

— Jaloux? Et depuis quand?

— Depuis tout à l'heure. Hein, qu'est-ce que vous diriez?

— Que c'est peut-être un peu tard.

— Il n'est jamais trop tard...

Elle l'interrompit, cassante :

— Je vous en prie, cessons cette plaisanterie : j'ai votre parole.

— Ma parole, c'est des mots!

Elle pensa suffoquer :

— Comment, c'est vous... un homme loyal, qui osez parler ainsi?

Il ricana :

— Mettez que ce soit l'autre : l'ignoble...

Et, satisfait de voir la crainte se peindre sur le beau visage :

— Allez, rassurez-vous, je tiendrai mon serment : vous aurez votre divorce.

— Mais... je ne doutais pas de vous, fit-elle en respirant.

— Seulement, ajouta-t-il, rappelez-vous, vous aussi, vous m'avez juré quelque chose.

— Quoi donc?

— Au retour de la mairie, je vous ai demandé : « A supposer qu'on ne se soit pas mariés par raison... diplomatique, est-ce que ça vous aurait chanté de devenir complètement ma femme? » Vous avez juré que oui, madame... Alors, voilà : Harrison aujourd'hui est devant vous avec les mêmes sentiments, la même ardeur qu'il y a deux ans et que vous n'avez pas exaucée... Rappelez-vous : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière... »

Fanny, qui souriait encore, déclara :

— Vraiment, tout cela est très drôle! Cette évocation, cette petite chanson...

— ... « J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas »...

Et soudain, il fit violemment :

— Eh bien, moi, je vous réponds que j'en aurai, du tabac!

— Qu'est-ce que vous dites? Je ne comprends pas.

Il poursuivit, regard contre regard :

— Et la rose du bouquet!... Et le baiser sur la joue!... Et mon départ, mon pauvre départ!... Je revois tout!

— Parce que vous me revoyez.

— C'est évident. Aussi, pourquoi êtes-vous revenue?... Mais puisqu'elle est revenue, ma femme, ce que je n'ai pas eu il y a deux ans, je le veux maintenant : je veux ma nuit de noces!

Fanny, qui ne souriait plus, poussa un cri :

— Oh! par exemple!

Il gouailla :

— Oui. Vous avez raison : c'est peut-être un peu tard pour la jalousie... Mais pour l'amour, hein? il est encore temps!

Il l'enlaça et la retint tandis que, gênée par le volant, elle essayait en vain de se dégager :

— Ecoute-moi bien, dit-il, d'une voix sourde, oppressée : ton divorce, tu l'auras, mais moi, j'aurai ma nuit!

Elle suffoqua :

— Mais c'est du chantage! Mais vous êtes révoltant!

— Révoltant, moi? Révoltant, un mari qui tient à remplir ses devoirs envers sa femme?

Mais c'est de la morale en action! Mais c'est de la Bibliothèque Rose!

— Je veux mon divorce!

— Tu l'auras! Mais pas pour « non-con-sommation »! Quand je te dis que j'ai mon petit orgueil!... ..

D'un brusque mouvement elle se libéra, tendit le bras par-dessus Freddy, ouvrit la portière :

— Descendez!

— Fanny!

— Descendez, je vous dis!

Brutale, elle le poussa.

— Fanny! répétait-il comme dégrisé, moitié dans l'automobile et moitié sur le marchepied.

Elle démarra. Il faillit glisser sous les roues, il eut tout juste le temps de sauter sur l'herbe sèche...

...Il était seul avec les arbres. Le souffle du moteur expirait au lointain. Pas un bruissement de feuille, pas un appel d'oiseau dans l'air étouffé du sous-bois, où vibrait le vol murmuré des bourdons. Une senteur résineuse enveloppait celle des gaz échappés de la voiture en fuite : la nature immobile digérait la mouvante civilisation. Freddy, gorge serrée, jambes molles, s'assit sur une roche plate : qu'était-il arrivé?

Il était arrivé, parbleu, que tous les appétits de l'homme avaient surgi en lui : une eni-

vrante mixture de sensualité, de rancune et de jalousie... Il détestait celle qui avait réussi tandis qu'il végétait toujours et la désirait en même temps, brûlant à la fois de la punir et de l'êtreindre. Triomphant, il eût tiré gloire de son audace; vaincu, il sentit sourdre en lui un flux de remords :

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle doit penser de moi?... Un goujat! Elle m'avait payé et j'avais promis... Et je m'amène tout à coup avec des exigences! Si au moins j'avais été tendre et suppliant : on ne peut jamais savoir!... Mais j'ai voulu crâner... Comme ça, c'est raté!... Ah! misère!

Et tout à coup, le cœur fou, il se demanda :

— Est-ce que je l'aime?

Il n'avait pas fini de se poser cette question qu'une autre, en son esprit, surgit :

— Quelle heure est-il?

Il tira sa montre :

— N... de D...! Quatre heures!... Ça y est : je vais louper le concert!

VII

LA NUIT DE GENÈVE

Dans le jardin du casino, la douce Rosine, assise les deux mains sur le ventre, regardait fondre un chocolat glacé dont la liquéfaction mesurait, bergsonienne, son impatience... Plus de deux heures depuis le départ de Freddy : décidément, il avait dû donner la leçon à toute la famille péruvienne... Elle commença de s'inquiéter quand elle vit les employés du casino aménager l'estrade en vue du concert en plein air, et son inquiétude participa de l'angoisse quand les musiciens s'installèrent; un siège restait libre parmi les violonistes, évidemment celui de Freddy... Le chef d'orchestre, après avoir, une dernière fois, parcouru des yeux le jardin, tapa sur son pupitre, leva sa baguette et l'ouverture de *Poète et Paysan* offrit aux mélomanes ses charmes rétrospectifs.

— Enfin, c'est lui!

Freddy se glissa à croupetons entre ses collègues, comme la coda venait de provoquer des applaudissements espacés. Il y eut entre

le chef et lui un colloque vif. Rosine suivait de loin leurs gestes, frémissante d'émotion et de curiosité.

Ahmed avait appris à Fanny, revenue de promenade, que Son Altesse, après une sieste heureuse, faisait dans le parc une partie d'échecs avec un garçonnet bulgare, d'une force étonnante à ce jeu. Elle se montra à Nour-ed-Din qui lui baisa la main d'un air affectueux absorbé. Alors elle se dirigea vers le salon du pédicure après s'être assurée que personne ne rôdait aux environs...

Le concert achevé, Rosine, qui s'était fait remarquer de Freddy par de menus gestes répétés, se hâta de le rejoindre :

— Et alors?... Mais qu'est-ce qui s'est donc passé?

— Il s'est passé que j'ai eu un malaise, voilà tout... Sans doute causé par la chaleur... Ça peut arriver à tout le monde.

— Pauvre chéri, et moi qui ne me doutais de rien! Est-ce qu'ils t'ont bien soigné, au moins?

— Qui ça?

— Tes Péruviens.

— Ah!... Mes Péruviens! Très bien : ils m'ont étendu, éventé...

— Veux-tu rentrer te reposer? Tiens, appuie-toi sur mon bras.

— Ce n'est pas la peine; maintenant je vais merveilleusement. Ecoute, j'ai une lettre à écrire...

— Veux-tu me la dicter? Ça te fatiguera moins?

— Non, je l'écrirai seul.

Il avait parlé sèchement, presque durement. Elle le regarda, tout interdite. Il avait envie de lui crier : « Ce qui me fatigue, c'est ta douce, ton encombrante tendresse! » Il eut honte de lui-même et reprit, plus amène :

— Je te demande pardon... je suis nerveux.

— Je m'en aperçois, répondit-elle avec une mine de reproche plaintif.

— Retourne à la maison, t'habiller pour dîner. Je vais au salon de lecture. Il faut que ma lettre parte ce soir. Un engagement, je te raconterai.

— Toute la journée aura passé sans que je t'aie eu un peu à moi...

— C'est la vie. Et ce soir, théâtre. Je te ferai placer. Allez, va : prépare-moi mon smoking et un cruchon d'eau chaude.

En quittant la clairière, il avait couru près d'un kilomètre avant de rencontrer sur la route un conducteur de voiture auquel il osât faire appel. Enfin, le chauffeur d'une camionnette avait, moyennant vingt francs, consenti à le « mettre en ville ». Pendant ce pénible retour à côté d'un garçon boucher — où était

l'aller suave, près de Fanny? — il avait pris une décision : envoyer, sans condition, la lettre libératrice accompagnée d'un mot d'excuses destiné à effacer la détestable impression qu'il avait dû produire.

Il commença :

« Un galant homme, Fanny... Quoi que vous en pensiez, je le suis et je vous en donne inclus la preuve... »

Il s'arrêta : quelqu'un venait de lui toucher l'épaule. Il se retourna et vit M. Jouin. Celui-ci lui dit à l'oreille :

— Chut! Je viens de la part de ma fille. Prenez vos dispositions pour passer la nuit prochaine à Genève. Demain matin, à neuf heures, je vous dirai, sur le port, le nom de l'hôtel où un appartement sera retenu à votre nom. Chut! Au revoir! A demain matin.

Le mystérieux messenger s'éloigna en sifflant d'un air dégagé. Freddy, d'abord ahuri, sentit une abondance de joie lui gonfler le sein : « Au moment même où j'allais... » murmura-t-il, et il déchira la lettre commencée, dans une fureur d'allégresse.

Les gens qui se connaissent bien se comprennent déjà mal : on ne s'étonnera donc pas que Freddy et Fanny se fussent complètement trompés chacun sur le compte de l'autre. Tous deux s'étaient attribué des sentiments respec-

tifs beaucoup plus noirs qu'en vérité : il la croyait d'une intransigeance outrancière; elle le croyait d'une infernale duplicité. Aussi, sur la route du retour, avait-elle longuement réfléchi, et comme c'était une femme pour qui l'acte d'amour ne constituait pas rigoureusement une fin en soi, elle se dit que gagner par une nuit des années de luxe honorifique constituait en somme une bonne opération. La seule difficulté : comment échapper une nuit à Nour-ed-Din?

Son indésirable papa lui apparut, en l'espace, d'une lumineuse utilité. Il traverserait le lac et, de Lausanne, lui enverrait un télégramme : « *Suis très souffrant. Te prie venir d'urgence. Ton père affectionné, Anselme* ». Elle montrerait le pli au prince : rien de plus plausible qu'un père alité dans Lausanne.

M. Jouin s'inclina comme toujours devant la volonté de sa fille. Il ne sollicita même pas d'explications. Après avoir, comme on l'a vu plus haut, accompli sa mission auprès du musicien, il prit le premier bateau de nuit pour Ouchy, expédia la dépêche et revint par le dernier.

Cependant Freddy, dans le ravissement, avait quitté le salon de lecture. Mais il se demanda tout à coup :

— Qu'est-ce que je vais pouvoir raconter à Rosine?

En ouvrant la porte de sa chambre, il n'avait encore rien trouvé, sinon que de montrer une grande mauvaise humeur : ça pouvait toujours servir.

— Mon smoking! fit-il d'une voix rogue, je n'ai que cinq minutes pour me changer.

— Attends, chéri, je finis de lui donner un coup de fer. Il en avait rudement besoin!

— C'est bien le moment!

Mais Rosine, en pleurs, s'écria :

— Ah! Je m'en souviendrai de ma première journée! Les rares instants que j'ai passés avec toi, tu as été méchant ou bien indifférent! Tiens, j'ai envie de reprendre le train tout de suite!

Au fond, il n'avait pas l'âme noire. Il eut honte et l'attirant à lui d'un geste qui tenait de la bourrade :

— Grosse bête! Alors, s'il faut maintenant que je me surveille avec toi!

— Vilain, qui m'as fait de la peine!

Elle refoula ses larmes d'un reniflement et ajouta :

— J'ai mis les boutons à ta chemise.

Comme elle pardonnait vite!... Enfin!...

Ils dinèrent d'œufs durs, de chocolat et de fruits. Dehors, ils avalèrent un café-crème. Au théâtre, Freddy fit placer Rosine et se hâta de gagner le foyer des musiciens : il tenait à montrer du zèle après l'incartade de tantôt.

La Vie de Bohème était interprétée par une troupe de passage. Mimi, plantureuse, avait une jolie voix mais ne semblait guère appelée à mourir de consommation avant minuit; Rodolphe avait de belles notes hautes sur lesquelles il appuyait trop; mais il n'appuyait pas assez sur celles du médium, et pour cause : il n'en avait pas; Colline était quelque peu bègue. Dans l'ensemble, au surplus, bonne représentation et le public, difficile, se montrait fort content. Au cours du deuxième acte, Freddy manqua de laisser choir son archet : Fanny, accompagnée du prince suivi de son secrétaire, venait d'apparaître au bord d'une avant-scène, nue ou tout comme dans un manteau d'hermine. Un instant croisa les regards du mari dans la fosse et de la femme dans la salle. Freddy cria des yeux : « A demain ! » Comme si elle avait entendu, Fanny baissa les siens et détourna la tête.

A l'entr'acte, au lieu de rejoindre Rosine, il guetta Fanny dans le hall. Le couple se dirigea vers la salle de baccara, interdite au personnel. Peu après, Estrella Hernandez et quelques hidalgos servants pénétrèrent dans le cercle; Freddy ne fit même pas attention à la jeune fille et demeurait immobile, perdu dans son désir, quand Rosine surgit devant lui :

— Qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Rien. Je te cherchais.

— On ne le dirait pas. Est-ce que tu as vu ce monsieur qui est entré dans une avant-scène pendant l'acte? C'est un pacha, à ce qu'il paraît.

— Je sais.

— La femme qui est avec lui a beaucoup de chic. On dit que c'est une Américaine.

— Ah, oui?

Il ajouta, sournois :

— Comment la trouves-tu?

Elle répondit, candide :

— Jolie. Mais elle n'a pas l'air bon. Qu'est-ce que tu as à rire?

Vers huit heures, le lendemain, un groom apporta une dépêche destinée à Mrs Harrison. Fanny se décomposa soigneusement la figure, entra chez le prince, et dit :

— Lisez.

— Diable! fit-il, mal réveillé. Mais vous avez donc votre père en Suisse?

— Oui. Il loge chez de vieux amis. Je vous demande de partir cet après-midi et je reviendrai par le dernier bateau.

Le prince ne put que s'incliner.

A neuf heures, sur le port, M. Jouin informa Freddy :

— Votre appartement est à l'hôtel des Echevins. Montrez-vous le moins possible, dînez dans votre chambre et ordonnez qu'on fasse

monter madame aussitôt qu'elle arrivera. Chut!... Au revoir, bonne chance, mon ami!

Et il s'éloigna sur la pointe des pieds, précaution bien inutile en public et en plein air.

...« Il n'y a pas que Rosine, songeait Freddy : il y a aussi le chef d'orchestre. Qu'est-ce que je vais raconter au chef?... D'ailleurs, avec lui, je m'arrangerai : entre hommes, on se soutient... Mais Rosine! Elle ne pouvait donc pas s'amener trois jours plus tard, cette femme aimante! »

...En sortant de la répétition, il dit à sa compagne qui était venue l'attendre :

— Le chef m'envoie à Genève choisir un piano à queue. Je pars cet après-midi et je reviendrai dans la soirée.

— A Genève? Oh! Je suis très contente : ça va nous faire une bien jolie promenade!

— Mon vœu le plus cher serait de t'emmener. Seulement, voilà : il faut que tu me rendes un grand service.

— Quel service, mon chéri?

— Un copain que j'ai à la Bourse m'a donné un tuyau sûr : la « *Nagasaka Preference* ». J'en ai pris pour trois mille francs... Il doit me téléphoner de Paris le cours des titres, à cinq heures. Si on fait sept cent cinquante, mon prix d'achat est doublé, je vends demain, à l'ouverture... Alors, comme je vais à Genève, tu seras bien gentille d'attendre au

casino le coup de téléphone de Schmattez — c'est le nom de mon copain — et de donner l'ordre de vente au-dessus de sept cent cinquante.

C'est ainsi que Freddy partit seul pour Genève.

...Le bateau

*...Sur le lac strié de blanches lignes
Par la procession sinueuse des cygnes*

venait d'aborder à quai. Le passager prit pied sur la vaste esplanade...

Il fallait maintenant conquérir la nuit : alors Freddy, d'un café, exécuta la seconde partie de son plan, appela Rosine au téléphone. Elle ne fut pas longue à répondre car, assise non loin de l'appareil, au casino, elle attendait consciencieusement l'imaginaire M. Schmattez :

— Allo, coco, c'est toi? On a téléphoné?

— Pas encore.

— C'est surprenant!... Ah! écoute, figure-toi que je viens d'avoir encore un malaise comme celui d'hier... Alors le marchand de pianos, qui est un monsieur fort gentil, m'a fait monter chez lui et c'est de là que je t'appelle... Un docteur habite la maison, c'est une veine : il m'a formellement ordonné de rester étendu jusqu'à demain... Non, non, pas la

moindre inquiétude! Je reviendrai demain dans la matinée... Ah! mais non, par exemple! Jamais de la vie! Ne bouge pas et continue d'attendre mon ami Schmattez... Allons, bonsoir, mon petit cocø, à demain!

Rosine raccrocha le récepteur en songeant : « Du ton dont il m'a parlé, il ne semble pas bien malade... Il a toujours été un peu douillet... Après tout, mieux vøut qu'il passe la nuit là-bas, ça ne peut pas lui faire de mal... »

Et elle reprit sa faction qu'elle n'abandonna, d'attente lasse, qu'à la nuit close : M. Schmattez, manquant à sa parole, n'avait pas téléphoné.

Avant de se rendre à l'hôtel, Freddy entra dans un grand magasin où il acheta un sac de voyage ainsi que le pyjama et les choses nécessaires au gentleman qui va passer une nuit galante. Puis il monta en taxi et se fit conduire à l'hôtel des Echevins, situé dans une rue discrète, derrière le rond-point de Plainpalais. Selon les instructions données, il demanda son appartement. Le portier lui tendit une fiche à remplir, il l'établit — oh! douceur de la vérité! — au nom de M. et de Mme Harrison et recommanda de faire monter sa femme, dès qu'elle serait arrivée.

L'appartement comprenait un petit salon d'entrée, une grande chambre et une salle de bains. Soigneux de se montrer le moins pos-

sible, il commanda : « Le dîner ici pour huit heures et tout de suite une bouteille de porto. » Puis il attendit.

Il avait d'abord espéré Fanny sur le bateau qu'il explora sans résultat. Mais il songea qu'elle avait dû se rendre à Genève en voiture : route excellente, aucun incident à prévoir. Il s'installa, cacha discrètement pyjama et babouches dans un tiroir, puis, pour passer le temps, se mit à lire la *Tribune*.

A huit heures et demie, madame n'était pas là, Freddy, de gorgée en gorgée, avait bu la moitié de la bouteille de porto, ce qui n'était pas pour atténuer la tension de son système nerveux. Vers neuf heures, commençant à redouter le « lapin », mais, d'autre part, sentant la faim, il se fit servir le dîner qu'il avala d'un appétit creusé par le désespoir. Tout en suçant rageusement des muscats, il vouait la misérable à divers supplices infernaux quand il perçut trois coups légers contre la porte :

— Vous ! Enfin ! Voyez, je ne vous attendais plus !

— Pardon, répondit-elle froidement. Il était entendu que vous dîneriez ici, mais non que j'y dînerais avec vous. Aux termes de votre marché (elle accentua le mot), je vous dois la nuit, mais non le repas.

Ce disant, elle déposait un sac à main sur la cheminée.

— « Marché » est dur, répliqua-t-il. Comment appelez-vous la combinaison que vous m'avez proposée vous-même il y a deux ans ?

Blessé, il se prit à la désirer avec une violence accrue. Se dominant encore, il cita du classique :

*Mais tout sied bien aux belles,
On souffre tout des belles...*

— Je vous rappelle, dit Fanny, glaciale, qu'en cette saison les nuits sont courtes. Le soleil se lève à quatre heures : je partirai au jour levant.

— Alors, fit-il soudain en se jetant sur elle, ne tardons point!...

VIII

SAINT-ALBERT PASSAIT PAR LA

— Ah! mon chéri, dans quelle inquiétude tu m'as mise! Le troisième bateau de Genève que je vois s'arrêter sans toi! Comment vas-tu?

— Normalement.

Ils quittèrent le débarcadère.

— Tu t'es bien reposé cette nuit?

— J'ai commencé par quelques heures fort agitées... Et puis, un profond sommeil... Encore un peu d'agitation ce matin... Nous nous sommes levés vers dix heures, ajouta-t-il avec une suffisance heureuse.

— « Nous »? Rien que ça! fit Rosine en riant. Tu parles comme le Roi Soleil.

— Le Roi Soleil?... (Il haussa les épaules.) Le Roi Soleil n'est plus roi! J'ai triomphé du Soleil!

— Tu en as plutôt reçu un coup, répliqua gentiment Rosine tout en le tenant par le bras. Pauvre mignon, je crois que ce climat te porte à la tête... Il faudra faire de l'hydrothérapie. Dis donc, il est rudement gentil, ce monsieur qui t'a reçu chez lui!

— Les Suisses sont très hospitaliers.

— Tu as trouvé un bon piano?

— De premier ordre.

— Tu sais, aucune nouvelle de Schmattez.

— Schmattez?

— Ton ami de la Bourse!

— Ah! oui... Je vais lui télégraphier.

— Si j'avais su qu'il ne téléphone pas, je t'aurais bien accompagné!

— Sois tranquille, ça se retrouvera. Je suis encore un peu fatigué, je vais m'étendre.

— Tu en as acheté, un beau sac de voyage!

— Tout garni. Une occasion.

Sur le lit, tandis que Rosine se brodait sagement une chemise, Freddy, allongé, revivait sa nuit : la brutalité de son attaque, la lutte, sa victoire... ses victoires!... Il souriait aux anges de volupté :

— A quoi penses-tu? demanda Rosine.

— Je suis content... Ce soir, léger boulot : il y a grand dîner de gala, le concert symphonique dans le hall se trouve retardé et raccourci d'autant.

— Tant mieux! Ce soir, je te veux à moi... tout à moi, le plus tôt possible, dit-elle amoureusement, en caressant la main qui pendait hors du lit.

Freddy se garda de faire une réponse directe et, avec un rien de compassion, murmura :

— Tu es gentille.

...Le haut personnel du casino traversait une crise d'affolement : un quart d'heure avant le commencement du dîner, dans la véranda fleurie, ornée de libellules lumineuses, le jazz, en désaccord avec la direction sur une question d'honoraires, plia bagages et disparut :

— Ah! les sales négros! gémissait le gérant, parmi ses maîtres d'hôtel qui laissaient pendre vers le sol leurs blocs-notes désespérés — oubliant d'ailleurs que le jazz ne comptait pas un seul noir authentique.

Cependant, les dîneurs commençaient de s'attabler, — une élite de luxe que dévorait des yeux le commun du public à travers une haie de plantes vertes. L'administrateur de service avait mandé d'urgence le chef de l'orchestre symphonique en le suppliant de former, parmi ses artistes, un jazz de fortune. Il avait reçu cette réponse, d'ailleurs parfaitement sensée :

— Monsieur, en matière artistique, on n'improvise rien.

Freddy entendit la phrase comme il se disposait à mener Rosine boire une fine champagne au bar du sous-sol.

— Vous avez raison, chef, appuya-t-il.

— De quoi vous mêlez-vous? demanda l'administrateur agressif.

— Je suis artiste et rien de ce qui touche l'art ne m'est étranger. Viens, Rosine.

— Je t'en prie, dit-elle, laisse-moi jeter un coup d'œil sur le gala.

Et elle l'entraîna vers la véranda au moment où Fanny, toute en blanc, étincelante, collier de saphirs au cou et solitaire au doigt, y faisait son entrée, suivi du prince, lequel portait, au plastron, une parure de grosses perles roses :

— Regarde, regarde! chuchota Rosine, admirative.

Le cœur de Freddy se gonfla d'une vanité surhumaine : « J'ai eu cette femme-là toute la nuit dans mes bras! Il faut que ce soir, de loin, elle soit encore à moi! »... Et, d'une voix vibrante, s'adressant au chef qui passait près de lui :

— Monsieur! Eh, monsieur!...

— ...Mon Dieu, si ça vous amuse, fit l'autre, après l'avoir écouté.

— Attends-moi, dit-il à Rosine.

Il se rendit dans le bureau de l'administrateur :

— Monsieur, je me fais fort de remplacer le jazz.

— A vous tout seul?

— Oui, monsieur! Et ma petite gratification, vous ne me la donnerez qu'après!

— S'il en est ainsi, fit l'administrateur, allons-y!... Allons-y vivement!

Freddy entra dans le restaurant, s'installa

au piano solitaire, sur l'estrade, après avoir salué l'assemblée et, singulièrement, Mrs. Harrison. Il se mit alors à jouer, avec ferveur, avec langueur, avec ivresse, avec extase... Porté sur les ailes du rythme et de la victoire, il joua d'abord les succès du jour; puis, stimulé par les applaudissements, il joua — et tous les dîneurs et Fanny, qui seule importait, gardaient le silence pour l'écouter — il joua les chansons qu'il avait composées : il les joua en grand artiste, les brodant de variations scintillantes, inouïes, comme sous la dictée d'un dieu...

Ce soir-là, deux messieurs de passage étaient attablés non loin du pianiste : l'un chauve et pâle, le nez fin sur un filet de moustache noire : c'était François Saint-Albert, le grand éditeur de musique parisien; l'autre, charnu, haut en couleur, Jean Fitiky, comptait parmi les intéressés de sa maison : tous deux se regardèrent en hochant la tête...

— Qu'est-ce qu'il joue là? demanda Saint-Albert.

— Connais pas, mais c'est épatant.

— Allez! fit l'éditeur, psychologue, il y met assez d'âme pour que le timbre soit de lui. Voulez-vous dire à ce garçon que j'aimerais beaucoup lui parler tout à l'heure?

Ainsi procéda le fidèle intéressé. Freddy balbutia, stupéfait :

— Saint-Albert!... Mais je suis bien venu

vingt fois chez lui! Jamais je n'ai réussi à le voir.

— Eh bien, répondit Fitiky avec un sourire philosophe, c'est lui qui veut vous voir ce soir: on se croit souvent très loin de ce qu'on tient dans la main!

Freddy, les yeux fixés sur Fanny, murmura:

— Oui... Y a des exemples...

TROISIEME PARTIE

I

PARIS 1931

Le chanteur comique, vedette du théâtre, descendit vers la rampe, devant ses camarades, et annonça :

— Mesdames, messieurs, l'opérette que nous venons d'avoir l'honneur de répéter « généralement » devant vous est, pour le livret, de M. Anthème Lorieux (on applaudit cordialement) et, pour la musique, de M. Fred-Harry.

Alors, ce fut l'ovation. On n'écouta pas les noms du metteur en scène, des décorateurs et des couturiers. On criait : « Fred-Harry! Fred-Harry! Les auteurs! », le triomphe du musicien emportant celui de son confrère. Librettiste et compositeur, dans un angle des cou-

lisses, se dirent l'un à l'autre : « On ne bouge pas », et, dans le même moment, happés par leurs interprètes, coururent en scène aussi vite qu'eux. L'émotion, l'absence de maquillage les rendaient blafards, spectraux, sous les pleins feux. Ils saluèrent, avec des rires nerveux, tandis que crépitaient les bravos en rafales. Le rideau retomba définitivement, tandis que le chef d'orchestre faisait reprendre, pour la sortie, le refrain déjà populaire de la « Marche Coloniale ». Et des reparties de la sorte s'entre-croisaient :

— « Taratatère » ! Ça se retient facilement... Comme tout ce qu'on a déjà entendu cinquante fois...

— Vous pouvez dire ce qui vous plaît, mon cher : il y a là-dedans de l'invention, un souffle nouveau...

— Il y a un bon livret : voilà !

— Ah ! non !... Tout mais pas ça ! Le livret est infâme !

— ...D'où sort ce garçon-là ?

— Un poulain de Saint-Albert... qui l'a découvert dans un bouge à matelots de je ne sais quel port de mer.

— Non, sérieusement ?

— Authentique... D'ailleurs, je le flairais depuis longtemps... Il a eu cette année deux chansons de première bourre : *Dis-y oui* et *Tango mystique*... Vous ne suivez pas le music-hall ?

— On ne peut pas aller partout, mon vieux : on n'aurait plus le temps de travailler pour soi.

— C'est bien, en effet, pour toi que tu travailles, répliqua *in petto* l'interlocuteur : personne ne connaît tes ouvrages.

Les propos qui avaient trait à l'opérette représentée formaient d'ailleurs l'immense minorité : la plupart des spectateurs s'entretenaient non pas de ce qu'ils venaient de voir, mais de ce qu'ils comptaient entreprendre, leurs affaires personnelles étant, naturellement, d'un attrait bien plus vif pour eux.

Cependant, derrière le rideau, sur la scène, auteurs, directeur, artistes, parents et intimes se congratulaient dans des termes que n'eût point désavoués le rédacteur du *Bulletin Officiel* chargé de relater la bataille d'Austerlitz.

— Mes enfants, s'écriait le directeur attendri à la perspective du million de recettes, c'est un coup de 500^e!

— Touche du bois! ordonna sa femme.

— F...-moi la paix, je sais ce que je dis.

Il avait invité à souper ses auteurs, les trois vedettes, plus un « petit rôle » qui était l'amie actuelle de Lorieux :

— Vous aussi, madame, vous êtes des nôtres, bien entendu.

Rosine, interpellée, cherchait sa réponse dans les yeux de Fred. Il sourit et lui tendit la main :

— Avec plaisir, monsieur, dit-elle au directeur.

— Vous êtes fière de votre homme, hein, madame?

— Ah! je crois bien!

Saint-Albert, l'œil gai, apparut et s'adressant à Fred :

— Un mot, mon cher.

— Ami, fit le directeur, vous soupez avec nous?

— Non, hélas! répondit l'autre, affable. Je voulais simplement dire à Fred-Harry : « Je viens de vendre pour l'Amérique, plus les droits mondiaux de cinéma. »

— Et là-dessus, demanda le directeur avec charme, qu'est-ce qu'il y a pour moi?

— Gourmand! répliqua l'éditeur avec grâce.

...Dans cette salle de restaurant, sise à la limite du Boulevard élégant et fréquentée par un mélange de gens de théâtre et du monde, les rois du jour pénétrèrent, saluant de nombreux soupeurs qui faisaient le geste d'applaudir. Le directeur, de table en table, s'en fut serrer des mains tendues :

— Vous y étiez? Hein, quel tabac! Ce petit bonhomme-là va tuer toute la musique anglo-saxonne.

— Mais n'est-il pas lui-même Américain?

— Vous plaisantez! Français comme vous et moi, tout ce qu'il y a de plus Français!

C'était d'ailleurs exact : Edward-Freddy Harrison s'était fait naturaliser depuis trois semaines.

...Il est deux heures et demie. Particulièrement « soignés » par le gérant, Paul aux yeux doux, les convives en sont à l'instant béni où l'appétit défaillant souhaite une heureuse bienvenue à la digestion naissante. Lorieux, que sa femme, toujours souffrante, hélas! attend chez lui, prend congé du groupe et part avec sa petite amie qu'il déposera (dit-il) en rentrant, devant sa porte : à la vérité, il montera chez elle et goûtera un quart d'heure d'amour en plastron rigide et souliers vernis... Freddy, euphorique, un gros havane aux lèvres, donne option au directeur sur sa prochaine opérette. Rosine fait effort pour ne pas s'endormir et, les yeux mi-clos, conserve un sourire fixe. Les vedettes parlent d'Hollywood. C'est le directeur qui se lève le premier :

— Excusez-moi, mes enfants, mais j'ai rendez-vous de très bonne heure avec mon administrateur et mon secrétaire général : publicité, publicitas!

— On part aussi, patron.

Le petit chasseur révèle à Fred, en lui passant une manche de pardessus :

— J'ai déjà fait sept fauteuils et une loge

pour demain soir... Merci beaucoup, monsieur Harry!

Car il vient de recevoir vingt francs. Au directeur, il fait la même révélation mais ne reçoit que quarante sous, — celui-ci n'ignorant pas, et pour cause, que les petits chasseurs reçoivent, par place vendue, une confortable commission.

Les pauvres logements d'Harrison, dans le dixième arrondissement, n'étaient plus, ce printemps de 1931, qu'un souvenir en instance d'oubli : depuis plusieurs mois, Fred-Harry habitait une maison neuve, sise dans cette partie de la rue Cardinet qui essaye de renier le quartier des Batignolles pour se faire adopter par le quartier Monceau. Manager des gloires futures, le grand éditeur lui avait consenti de larges avances. Fred s'était installé un studio rutilant où, pour jeune auteur qu'il fût, il aimait mieux recevoir les confrères arrivés que ceux qui étaient en route. Déjà de plus « jeunes » que lui — c'est-à-dire des auteurs de tout âge qui n'avaient pas encore percé — lui reprochaient de sacrifier l'idéal au succès. Mais Fred, extrêmement positif, le mégot collé aux lèvres, disait, goguenard et gouaillieur :

— S'ils m'engueulent, c'est que je les gêne. Et si je les gêne, c'est que j'existe : c'est du Descartes, c'est imbattable.

Et il ajoutait : « Mimi, passe-moi du schnick. »

Mimi, c'était Rosine, si tendre, si prévenante qu'il n'avait pas senti le courage d'abandonner, dans la fortune ascendante, la compagne des mauvais jours. L'aimait-il encore? A tout prendre, oui, car elle lui était nécessaire : quelle femme aurait-il pu, comme elle, taquiner quand il allait bien, harceler quand il allait mal? Devant laquelle eût-il pu sans vergogne gémir aux jours de cafard et crâner aux heures d'allégresse?

Consolatrice tyrannisée, protectrice persécutée, Rosine demeurait à la fois toute indulgence et toute admiration : Fred était en même temps pour elle le grand homme et le petit enfant. Un tel amour est le plus beau de tous.

Rosine était-elle jalouse? Il n'existe pas d'amour sans jalousie. Fred la trompait-il? Surabondamment. Le savait-elle? Quelquefois. Essayait-elle de se renseigner? Un cœur amoureux voudrait l'autre à soi seul... N'en conserver qu'une part est toutefois moins atroce que de le perdre tout entier... Et puis, tant qu'on n'est pas éclairé, on peut continuer de vivre dans la pénombre du doute... Mais la lumière, une fois faite, on se voit obligé de rompre — et de mourir — aux âpres feux de la vérité... Ah! ne pas chercher à savoir!... Donner son

amour en exemple, en gardant l'espoir tenace que l'exemple enfin sera suivi...

— Là, mes enfants, vous y êtes! fit le directeur qui les avait accompagnés en auto jusque chez eux. Dormez bien et faites des rêves d'or!

Dans l'ascenseur expéditif, Rosine, se penchant sur Fred, murmura :

— Ah! mon chéri, que je suis heureuse pour toi!

— Attends, tu permets? nous sommes arrivés, dit-il avec calme.

...Ils étaient au lit. Rosine répétait :

— Crois-tu, quelle belle soirée! Comme j'étais fière! Cette fois, te voilà lancé!

— Peut-être... A condition, fit-il, que rien ne m'entrave...

Elle demanda ingénument :

— Qu'est-ce qui pourrait bien t'entraver?

— Il est près de quatre heures, répondit-il. J'éteins.

II

LE CONGRÈS DE MADRID

Dans une calme rue madrilène, un bel immeuble d'angle abrite l'ambassadeur du gouvernement de la République française. Ce haut personnage se trouve secondé par un personnel choisi : la capitale de l'Espagne est un séjour que recherche l'élite de la carrière. On ne sera pas surpris d'y rencontrer un diplomate averti, que le dernier « mouvement » venu du Quai d'Orsay avait réintégré d'Amérique en Europe : pendant trois ans, Hubert-Lactance de La Dodine avait, pour sa part, représenté la France de l'autre côté de l'Atlantique à la satisfaction de ses chefs, — car personne ne l'égalait dans l'art d'éviter les gaffes qui se résume, d'un point de vue élevé, au soin d'éviter les initiatives. Promu secrétaire de première classe, il ne toucha Paris que pour gagner Madrid, où son nom, sa qualité, sa distinction, lui ouvrirent aussitôt les salons et les cercles.

Parmi les membres du *Circulo de Bellas Artes*, il lia connaissance avec Sr. De. Cesar

Hernandez qui l'invita en son hôtel: sa femme et sa fille Estrella — dont on n'a peut-être pas oublié l'existence — aimaient recevoir les Français distingués dont elles admiraient l'allure et le flegme; ils leur faisaient un peu l'effet que font les Anglais aux Parisiennes. M. de La Dodine se trouvait donc très entouré aux réceptions hebdomadaires de la Casa Hernandez. Un certain soir, comme Estrella lui demandait les plus fraîches nouvelles de France :

— Nous allons avoir, sous peu, quelques compatriotes illustres dans les arts, répondit-il, un coude sur une console, dans la pose classique du causeur mondain. Vous n'ignorez pas, mesdames, qu'au cours du mois de mai va se tenir à Madrid un congrès international de musique.

Ces dames l'ignoraient, mais firent toutes d'un air averti : « Parfaitement! »

Le diplomate poursuivit :

— Son Excellence (il s'inclina légèrement) a bien voulu me prier de me mettre en rapport avec les délégués français. Il ne s'agit pas un instant de marcher sur les brisées de la *Societad de Autores Espanoles*, qui assume, avec une charmante diligence, l'organisation du congrès. Mais l'ambassade a estimé qu'elle devait se manifester à nos concitoyens officiellement mandatés.

— Quels seront-ils? demanda Estrella.

— Délégation très éclectique : Rodolphe Huart, de l'Institut, l'auteur de *Niobé*, de *Childebert* et de maints autres opéras; Célestin Maréchal, qui a mis *Horace* et *Tartufe* en opéras-comiques; et Fred-Harry, le jeune compositeur qui fait en ce moment fureur à Paris.

— Et ici donc! s'écria Estrella : j'ai tous ses disques!

Elle ajouta :

— Huart et Maréchal, c'est grandiose, mais c'est froid. Tandis que Fred-Harry!... Vous me le présenterez, n'est-ce pas?

— Dès que j'aurai fait sa connaissance, très volontiers, mademoiselle.

— D'après ses photos, c'est un grand jeune homme mince. Il paraît qu'on doit monter sa dernière opérette : *Si tu veux!* au Fontalba.

La semaine suivante, les membres du congrès, jaillis de tous les coins du monde, firent leur entrée dans Madrid. Trois grands hôtels les reçurent, tous situés sur l'admirable Paseo del Prado, large avenue de couleur vieil or.

La réception des délégués devant avoir lieu à six heures du soir, dans le Palais du Retiro, les congressistes profitèrent des loisirs du premier jour pour visiter la ville par groupes nationaux. Dans le train, Fred avait lié connaissance avec Huart et Maréchal qui s'étaient montrés affables, se réservant de devenir dis-

tants aussitôt le congrès terminé. Au vrai, leurs amabilités allaient moins à lui qu'à Rosine qui l'accompagnait : chaque congressiste ayant licence d'amener sa femme, Huart était venu avec Mme Huart, corpulente, autoritaire, qu'il espérait « coller » à Mme Fred Harry le plus fréquemment possible; Maréchal était venu seul, et, comme il se jugeait irrésistible, avec sa chevelure épaisse, d'un blanc soyeux, au-dessus d'une figure très jeune (à son avis), il comptait bien obtenir de Rosine quelques menues privautés de passage. Quant à Fred, il avait naturellement tenté de persuader la jeune femme que ce voyage était sans attrait. Mais elle brûlait de visiter l'Espagne, construisant Madrid — maisons, mœurs et costumes — d'après ses souvenirs de *Carmen* et les *Impressions de voyage* du bon Alexandre Dumas.

L'imagination romantise l'inconnu : au vrai, les quartiers excentriques de la ville, à part quelques monuments historiques, comportent des habitations sans caractère singulier; la partie centrale contient des maisons massives, d'un gris germanique : et tout ce qui, depuis la Puerta del Sol jusqu'à la place Casanova et la place Christophe-Colomb, compose la calle de Alcalá et quelques rues avoisinantes, projette des gratte-ciel d'un rose américain : ils paraîtraient minuscules à New-York, mais, pour l'Europe, ils sont proprement

gigantesques. Paris ne compte aucun immeuble d'une hauteur égale à celle de la poste centrale et de plusieurs bâtiments environnants, jeu de cubes à l'usage des Titans.

Il était environ cinq heures : la vie des rues, qui commence vers midi pour s'arrêter vers trois heures, reprenait maintenant son intensité : Madrid se lève et se couche tard. La réception des délégués, fixée à six heures du soir, eût semblé tardive en France : elle trouvait place, selon les mœurs locales, au milieu de l'après-midi.

Le Palais du Retiro est une bâtisse de style vaguement mauresque, construite pour abriter diverses expositions. Mais le jardin qui l'entoure est d'une opulence végétale merveilleusement ordonnée : on n'en trouverait guère à Paris l'équivalent — de surface extrêmement réduite — que dans le parc de Bagatelle.

Ce fut au sein d'une vaste salle carrée dont les murs étaient tendus de projets architecturaux, que se constitua le congrès à la diligence des compositeurs espagnols qui se multipliaient avec la plus gracieuse cordialité. Des reporters, des personnages officiels assistaient à la cérémonie. Une centaine de congressistes au total se présentèrent les uns aux autres cependant que M. de La Dodine, arrivé en retard, disait à son collègue de l'ambassade d'Allemagne, arrivé un quart d'heure d'a-

vance : « Ces échanges de vues artistiques seront désormais pour beaucoup dans l'universelle fraternisation des peuples. » L'Allemand approuva, sans réserve et sans risque.

Les séances devaient commencer chaque matin à dix heures et demie pour se terminer vers midi, reprendre ensuite à quinze heures. Le programme comportait des problèmes passionnément actuels : droits des musiciens en matière de reproduction mécanique, de cinématographie et de radiodiffusion. Il était prévu sept jours de travaux, entrecoupés de deux jours de vacances, aux fins d'excursions dans les environs. Et il devait se dérouler, le soir, une série de fêtes, de banquets, de réceptions et de représentations, dans les cercles, les palaces, les salons et les théâtres les plus qualifiés de la ville.

La délégation française était descendue au Ritz. Après dîner, Rodolphe Huart, président, convoqua Célestin Maréchal et Fred Harry dans son appartement, afin d'établir une unité de doctrine sur les questions à débattre :

— Puisque tu as à travailler, dit Rosine à Fred, je me couche.

— Tu as de la veine, répondit-il. J'espère ne pas moisir chez Rodolphe.

Avant de se rendre au travail, il descendit au rez-de-chaussée de l'hôtel, pour acheter des cigarettes.

Ce soir-là, il y avait, dans le hall en rotonde, une grande fête de bienfaisance. Estrella Hernandez étincelait dans un groupe crépissant de jeunes filles. M. de La Dodine, invité, était venu à titre privé, mais sa générosité personnelle ne pouvait que rehausser le prestige national. En son habit fleuri d'un camélia, il serrait ou baisait des mains, quand il aperçut Fred Harry devant le comptoir de la marchande de tabac.

— Tenez, dit-il à Estrella, voilà l'auteur de *Si tu veux!*

— Il est encore mieux que ses photos! Présentez-le-moi tout de suite!

La situation du Français lui conférait un lien de principe avec tous ses compatriotes : il se dirigea vers Fred, déclina sa qualité, lui rappela que, dans l'après-midi, il lui avait serré la main, — et se nomma. Le compositeur, bouche bée, demeura un moment immobile :

— La Dodine... murmura-t-il, ce nom ne m'est pas inconnu...

— Ah! Vraiment? fit l'interlocuteur, flatté.

— La Dodine... La Dodine... poursuivait Fred, rêveur, ça me dit quelque chose... Ah!

Il avait poussé un petit cri : il venait de se rappeler :

— Alors..., alors c'est vous qui, en 1927, partiez pour les Etats-Unis?

— En effet... Auriez-vous suivi ma car-

rière? demanda M. de La Dodine avec un plaisir surpris.

— Oui... Enfin, c'est-à-dire, à un certain moment, quelqu'un m'a confié... mais je ne sais plus qui... que vous vous rendiez à Washington.

— Ainsi, nous avons déjà des relations communes? C'est charmant!

— Charmant!

— Espérons que vous vous rappellerez lesquelles.

— Espérons... Les hasards diplomatiques ne vous ont jamais conduit en Egypte?

— Jamais. Pourquoi cela?

— Pour rien. Parce qu'il y a là-bas un prince Nour-ed-Din... dont la femme est... délicieuse.

— En vérité!

M. de La Dodine trouvait la conversation du jeune maître un peu décousue : « Ah! ces artistes! »

De loin, il vit Estrella lui faire un signe d'impatience :

— A propos, je suis chargé d'un message de la part d'une admiratrice : senorita Estrella Hernandez...

Au début de ce siècle, un honnête romancier eût ici ouvert un chapitre intitulé : « Les Revanches du Destin ». Trente ans plus tard, le narrateur qui sait que les retournements de fortune sont monnaie courante dans la vie

moderne, se borne à signaler que Fred-Harry, présenté à cette Espagnole, dont il eût mendié, naguère encore, un regard, se dit simplement : « Gy, c'est mon tour ! »

La jeune fille l'avait d'autant moins reconnu qu'elle ne l'avait, auparavant, jamais remarqué. Elle était encore plus jolie que sur les bords du lac Léman :

— Vous prendrez quelque chose avec moi, mon cher maître ? J'aimerais tant vous connaître bien !

Quel adorable roucoulement ! Fred oublia Huart et Maréchal. Il répondit, avec une mine d'humilité avantageuse :

— Vraiment ?

— Vraiment ! répéta-t-elle, en abaissant des cils d'une longueur démesurée.

N'importe quel tiers se fût senti de trop. M. de La Dodine n'éprouva cette sensation qu'un peu tard mais de la façon la plus nette, au moment où Estrella, prenant le bras de Fred, s'en fut avec lui vers le bar souterrain, asile propice au tête-à-tête :

— ...En tout cas, vous n'êtes pas une inconnue pour moi.

— Que dites-vous, maître ? ...

DES FEMMES

Huart et Maréchal, après avoir contemplé, du balcon, un ciel à qui l'absence de fumées citadines donne, par beau temps, une telle pureté que les plus grosses étoiles apparaissent en relief, commencèrent à trouver que leur collègue exagérait :

— Cette mentalité des jeunes est effroyable, dit Huart. Aucune attention envers leurs aînés. J'admets qu'on soit en retard mais alors on prévient, surtout quand on habite le même hôtel, n'est-ce pas ?

Mme Huart émit, obèse et sarcastique :

— Tu n'as jamais su te faire respecter, mon pauvre ami. Tu ne vas pas commencer à ton âge !

— Peut-être y a-t-il malentendu, suggéra Maréchal. Je vais demander son appartement.

— Voilà vingt minutes que vous auriez dû le faire, déclara Mme Huart.

...Rosine, ensommeillée, sursauta et ne réalisa qu'après effort mental, l'injonction téléphonique :

— Non, monsieur, il n'est pas ici... Comment? Mais il allait chez vous!... Ça, par exemple, c'est fantastique!

— ...Vous, maître, petit violoniste au Casino?... Et amoureux de moi? Mais l'aventure est adorable! Mais pourquoi, là-bas, ne m'avez-vous rien dit?

— Parce que, là-bas, vous n'auriez sans doute pas trouvé l'aventure adorable.

— Et maintenant quel sentiment habite votre cœur pour moi?

Il se hasarda à lui saisir la main qu'elle laissa dans la sienne :

— Grand sentiment? fit-elle.

— Immense.

Elle eut un rire de coquetterie :

— Nous pouvons être très amis. Je suis attirée vers vous par l'homme autant que par l'artiste. Je vous ferai connaître Madrid et des personnes très importantes. Un théâtre ici va jouer votre grand succès d'opérette. Il faut que, pour la première, vous conduisiez l'orchestre. Je me charge d'arranger cela.

— Non, mon cher, non, ça ne se fait pas!

— Qu'est-ce que c'est? demanda Estrella, étonnée.

Devant le couple indolemment assis, Maréchal, les bras et les sourcils croisés, demeurait droit et immobile.

Fred répondit, troublé :

— Cher ami, vous voyez... j'ai rencontré... quelqu'un...

Puis, sur de vagues présentations :

— J'arrive... Voulez-vous boire un verre?

— Non, merci! répondit Maréchal avec une dignité de Burrhus. Je serai moi-même obligé, si vous n'êtes pas monté dans cinq minutes, de rentrer dans ma chambre... Mademoiselle...

Il fit un léger salut et s'éloigna :

— Vous voyez ce que vous faites de moi! reprit Fred en riant : j'ai complètement loupé une réunion d'affaires.

— Comme vous êtes gentil! Laissez donc tomber ces braves gens. Vous n'êtes pas venu à Madrid pour vous embêter, voyons!

— Si fait, mademoiselle, justement!

Et, de sa voix de Parigot adoptif, où vibrait une gouaille sentimentale :

— Mais je m'aperçois que ce sera le contraire!

Il se leva, lui baisa chaleureusement les mains. Elle demanda :

— Quand aurez-vous fini votre séance?

— Dans une petite heure, je suppose.

— Eh bien, venez me rejoindre ici. Nous irons boire ensemble ailleurs.

Il hésitait. Elle sourit :

— Vous n'êtes pas libre?

— Oh! ça, complètement!

Il quitta le bar, si agité qu'il oublia de régler

le prix des consommations et, tout en montant chez Huart :

— Puisque Rosine s'est entêtée à venir ici, tant pis pour elle!

M. de La Dodine, tout en se multipliant dans la haute société madrilène, surveillait la porte par où le musicien et la jeune fille avaient disparu à ses yeux. Quand il vit Fred revenir dans le hall et s'éloigner, il se dirigea vers le bar et rencontra Estrella qui sortait :

— Il est exquis! s'écria-t-elle : ce chic un peu... comment dit-on? « voyou... »!... Il m'a laissée payer le barman!... Il doit tourner la tête à toutes les femmes! Merci, cher La Dodine, vous êtes un vrai ami!

Moins cordial fut le contact entre Fred et les quelques personnes qu'il rencontra chez Huart : d'abord celui-ci, qui reniflait avec force en manifestation de dignité outragée; puis Mme Huart, qui tenait à la fois du sphinx et de la pyramide; Célestin Maréchal, distant... et Rosine, accourue de sa chambre en joli négligé du soir :

— Mes excuses, maître... Excusez-moi... Je désirerais que vous m'excusassiez... balbutiait-il, quelque peu vacillant par l'effet de la gêne et du gin, devant le président du tribunal muet d'où s'élançaient vers lui des regards inquisiteurs... J'ai été accaparé par des notabilités espagnoles...

— Voulez-vous qu'on travaille un peu? demanda Huart glacé.

— Mais comment donc! C'est mon rêve! Je m'assieds tout vivant dans mon rêve étoilé!... déclama-t-il en se laissant choir dans un fauteuil.

Huart et Maréchal échangèrent le coup d'œil qui apprécie. Rosine prit congé :

— Tu ne reviendras pas trop tard, mon chéri?

— Nous en avons pour une demi-heure, chère madame, dit Maréchal.

« Idiot! cria silencieusement Fred : tu as bien besoin de lui raconter ça! »

Mme Huart, ayant reconduit Rosine, se retira dans sa chambre, non sans dire à son mari :

— Il est près d'onze heures, mon ami. N'oublie pas que la santé prime tout.

Fred la salua très bas avec un respect insolent, mais déjà Maréchal ouvrait un dossier :

— Il s'agit de prendre position pour la sauvegarde de nos droits en face de l'emprise étatique en matière de radiodiffusion.

— Nous nous opposerons nettement au monopole! déclara le président.

— Nettement au momo... monopole! répéta Fred, religieusement inattentif.

Une demi-heure plus tard, il retrouvait Es-

trella. Pour faire parade de sa conquête, elle mena le compositeur dans un salon où l'on dansait, et le pria de se mettre au piano : il officia, au milieu de l'enthousiasme ; la jeune fille le présenta à ses parents, puis lui accorda un tango... Il brûla les étapes sentimentales :

— Estrella... murmura-t-il.

Elle répondit doucement : « Fred? »

— Estrella... aimeriez-vous vivre... à côté d'un artiste... qui lui-même voudrait à son foyer une femme... une femme racée... une femme du monde...?

Tout en dansant, joue à joue, elle tourna vers lui les iris bleus de ses yeux :

— A quoi songez-vous?

— Tant pis si je vous semble ridicule : nous parlons ce soir pour la première fois et voilà que j'éprouve le désir de vous consacrer ma vie.

— Ce n'est pas banal, je l'avoue... Et c'est précisément ce qui me plaît. Mais il y a peut-être une difficulté...

— Vos parents?

— Ne dites pas de bêtises et regardez-moi en face. Je viens de me renseigner un peu : vous n'êtes pas seul à Madrid, mon cher maître!

Il se domina très vite :

— En effet. Je ne pouvais pas prévoir notre rencontre et j'ai amené une amie... Oh! une très bonne et très douce créature...

— Qui se dit votre femme.

— Question de respectabilité... vis-à-vis de mes collègues... vis-à-vis du congrès.

— Oui, je comprends, c'était obligé.

Fred, en termes d'ailleurs mesurés, expliqua la situation : une liaison de longue date qu'il aurait peut-être régularisée si le destin ne l'avait projeté, tout à coup, si haut, si loin... Il s'intéresserait toujours à Rosine... Mais il avait besoin maintenant d'une femme dont le niveau social... « enfin vous saisissez ? ».

Estrella saisissait très bien. Ce qu'il y avait de cynisme enveloppé dans cette confession n'était pas pour déplaire à une fille d'aujourd'hui : l'amour, sauf de belles exceptions, n'est plus que l'échange de deux désirs et le contact de deux intérêts.

...Dans la chambre où Huart et Madame, tous deux en longue chemise de nuit, émettaient, sur leurs lits jumeaux, des ronflotis parallèles, la sonnerie du téléphone tinta :

— Entrez! cria Huart, dans un saut de truite.

— Le téléphone! C'est peut-être le feu! dit Madame, assise d'un gros bond.

Plaintive et menue, la voix de Rosine s'inquiétait :

— Je vous demande pardon, monsieur... Mon mari n'est pas rentré. Est-ce que la séance est finie?

— Laisse-moi répondre! ordonna l'épouse :

— Madame, nous dormons depuis longtemps... Si votre mari découche, c'est affaire entre vous et lui... Le sommeil des autres est sacré, madame!

Elle raccrocha, le sein en bataille et déclara, la lampe éteinte :

— Mauvaise fréquentation pour toi, ce polichinelle. Tu as de la veine que je sois là!

Huart n'osa pas dire le contraire. Même au fond peut-être ne le pensait-il pas : en vérité, ce n'est pas l'amour qui a un bandeau sur les yeux; c'est l'habitude.

Rosine pleurait doucement dans le noir quand, vers trois heures, Fred rentra. Estrella l'avait mené en auto dans un café de nuit, de la calle Mayor, à deux pas de la Puerta del Sol, où l'on déguste un chocolat suave, — et il s'était attardé là :

— Mais qu'est-ce que tu as? fit-il d'un ton bourru. Je ne peux tout de même pas te traîner partout où je vais! Dans un congrès on est astreint à des obligations mondaines.

— Huart est couché depuis longtemps. Marchal doit l'être aussi.

— Je n'ai rien de commun avec ces vieux croûtons. Pourquoi pleures-tu?

— Je ne sais pas. Je sens qu'il y a ici quelque chose contre moi. Tu ramènes avec toi une atmosphère hostile.

— Tu es une petite dinde. Allez, dors.

— A quelle heure est ta séance?

— Ne te frappe pas. J'ai dans l'idée qu'on me verra très peu le matin, à ce congrès-là!

Au moment où Fred, vers onze heures, s'apprêtait à quitter l'hôtel pour se rendre au Palais du Retiro, le portier s'avança et lui dit à mi-voix :

— Une dame pour monsieur, dans le salon d'attente.

« Estrella? Déjà! » songea Fred, orgueilleux. Mais en pénétrant dans le salon, il aperçut une grande rousse qui, les bras tendus, lança d'une voix sonore :

— Eh! adieu, vous! Comment ça va? Eh! bé, vous ne me reconnaissez pas?

— Mais si! Mais je crois bien! répondit-il d'un ton neutre.

Toujours volubile et rieuse, Lola poursuivit:

— Ça vous épate de me voir? Une histoire impossible! Je suis à Madrid depuis six mois, danseuse de genre au Fontalba... Vous savez que par maman je suis un peu Espagnole. A Paris les affaires ne marchaient pas très fort. Ici, vu le peu de tentations, si je faisais des économies, j'amasserais gros. Alors j'ai lu ce congrès dans les journaux et que le maestro Fred Harry était descendu au Ritz: Fred Harry, ça ne me disait rien, mais il y avait votre portrait. On racontait aussi que vous

alliez assister à votre première au théâtre. Comme je dois danser dans votre opérette, vous pensez si je me suis poussée du col, en racontant partout que je connaissais l'auteur!

— Ah! Vous avez parlé... de nos relations d'autrefois?

Elle éclata puissamment de rire :

— Vous me croyez donc bien niguedouille? Ce n'est pas des choses à dire que je vous ai eu jadis comme répétiteur de chansons...

Il l'interrompit :

— Si ce n'est pas à dire, ne le criez pas si fort.

— Oui... ce n'est pas ma faute... j'ai une voix perforante. A propos, depuis ce temps-là, est-ce que vous avez eu des nouvelles de Fanny?

— Et vous?

— Chaque fois qu'il m'est tombé une dent et je les ai toutes. J'ai su par son père, un vieux daim mais brave homme, qu'elle avait abandonné l'idée de rattraper La Dodine. Je me demande ce qu'il a pu devenir, ce gros-là! J'ai appris aussi qu'elle faisait le tour du monde et qu'elle était pour se marier avec un pacha, et c'est tout.

— Et vous ne savez pas, fit-il, où elle peut être actuellement?

— Pas la moindre idée. Pourquoi?

— Je voudrais beaucoup obtenir d'elle un

renseignement important. Je l'ai revue, moi, il y a deux ans... Il était entendu que nous devions divorcer, elle avait toutes les pièces en mains, mais le jugement ne m'a pas été signifié. A présent, c'est moi qui ai besoin de ce jugement...

— Compris : vous songez à vous remarier, vous aussi. Tiens, parbleu ! c'est naturel... Il paraît que vous êtes ici avec la dame de vos pensées ?

— Et le père Jouin ? Il sait peut-être où se trouve sa fille...

— Vous pouvez toujours lui écrire à Argenteuil, où il a acheté une villa. J'ai son adresse.

— Des lettres, ça n'en finirait pas... Lola, vous êtes une bonne fille, vous allez lui téléphoner, réponse payée, de vous envoyer tout ce qu'il a comme tuyaux... Et vous me les communiquerez... Je compte sur vous. A présent, il faut que je file... Nom d'un chien ! Onze heures et demie ! Taxi, portier !... Revenez me voir aussitôt que vous serez renseignée ! Prenez ce billet, pour vos frais... Le taxi est là ? Expliquez-lui, portier : au Congrès...

— C'est fait, monsieur.

Le troisième délégué français fit son entrée, bon dernier mondial, dans une grande salle rectangulaire où se tenait la « *sesion inaugural del Congresso* » selon la teneur d'une affiche blanche apposée au fronton de la porte

d'entrée. Représentant le gouvernement, le capitaine général de la province, long visage à barbe en pointe, grave et beau comme un portrait d'ancêtre, la main posée sur une canne noire à pomme d'argent, avait ouvert la séance entre Rodolphe Huart, droit et sec, et le maestro Emilio Moscato, à la tête de lion bénin, chef de la délégation italienne. Après quelques mots de bienvenue aux congressistes, il céda le fauteuil présidentiel au maestro, qui donna la parole au délégué anglais : celui-ci se mit à lire, en sa langue, un rapport demandant la revision partielle des statuts confédéraux.

...Du plafond vitré, bien ensoleillé, s'écrasait sur les crânes une chaleur de couveuse... Des fronts s'abaissaient, des paupières se fermaient sous la double étreinte de la température et de la méditation... Une sueur protocolaire mouillait l'amidon des faux-cols... Cependant, le rapporteur poursuivait sa lecture, si absorbé qu'une tache d'encre, qu'il s'était faite sur la tempe, semblait une mouche dans le recueillement... Il se tut, les fronts se relevèrent, il fut applaudi et félicité. Le président Moscato leva la séance et Fred, après avoir salué ses collègues français, de plus en plus gelés à son égard, s'en fut vers le grand air et l'auto d'Estrella qui le guettait au détour d'une allée.

Le soir, à six heures et demie, en la Casa della Villa « *el alcalde presidente del excelentissimo ayuntamiento* », c'est-à-dire le maire, recevait les membres du Congrès. Dans le jardin d'hiver, orné de belles plantes vertes, la « *banda municipal* » en uniforme donnait un brillant concert.

— Vos musiciens municipaux, déclara Fred à Estrella, qui s'était fait inviter à toutes les réjouissances, ressemblent à nos gardes nationaux de l'époque Louis-Philippe : je les vois très bien figurer dans un vieil opéra-comique.

— N'oubliez pas, mon cher maître, que les uniformes d'un pays font toujours aux étrangers l'effet de costumes de théâtre; il en est de même à nos yeux pour certains des vôtres.

— Mademoiselle Hernandez a raison, dit Rosine, dont Fred n'avait pu se libérer et qu'il se trouvait moralement obligé de présenter partout comme sa femme... Mais la jeune fille savait à quoi s'en tenir...

Le programme touchait à sa fin; des « sélections » du répertoire de Huart et de Moscato soulevaient deux salves d'applaudissements d'une égalité officielle, quand un commissaire du Congrès vint à Fred :

— Maître, on vous demande de Paris.

— On me demande, moi? Ici?

L'Espagnol sourit :

— Le Ritz a fait brancher par la poste sur

l'ayuntamiento : c'est tout simple. Je vais vous conduire au téléphone.

Son guide le mena dans un bureau doré où un huissier maintenait l'instable établissement de la communication lointaine. Tous deux s'effacèrent discrètement. Fred, récepteur à l'oreille, perçut le grand ronflement international. Puis une voix d'employé nasilla :

— Allo!... Prenez Paris.

— Allo! Je prends, monsieur.

— Allo! — une voix de femme à présent :
« Allo, monsieur Fred Harry? »

— C'est moi.

— Vous ne me reconnaissez pas? Fanny.

— Fanny!

— Je suis chez papa depuis huit jours. Je réponds à la dépêche. Que désirez-vous de moi?

— La date — laissez-nous causer, voyons!

— la date de notre divorce! J'en ai un besoin urgent!

— Ah! Vraiment?

— Trois minutes, fit une grosse voix.

— Ne coupez pas! hurla Fred.

— Je serai à Madrid après-demain matin!
cria Fanny.

— Vous serez à Madrid? Bien! Mais la date du jugement? Allo! Fanny! Allo! Paris!

— Terminé? demanda la grosse voix.

— Non, non! Pas terminé!

— Terminé! affirma la grosse voix.

Et ce fut le vide des espaces intertéléphoniques.

...Assis devant le bureau, Fred songeait :

« Elle va venir... Eh bien, et le prince? Elle ne m'a pas parlé du prince... Enfin, peu importe : l'essentiel, c'est que j'aie les papiers du divorce... J'irai à la gare après-demain matin afin de lui recommander la plus grande discrétion, surtout vis-à-vis d'Estrella... C'est bien le moins qu'elle me doive... Mais pourquoi vient-elle à Madrid?... »

Et il avait beau se répéter que l'arrivée de sa femme aurait cet avantage de mettre illico les affaires au point, que tout allait donc à merveille, il éprouvait vaguement la sensation que tout n'allait pas si bien que ça.

— ...Mon éditeur, au sujet de nouveaux disques, dit-il à Rosine et à Estrella qui les reconduisit à l'hôtel.

Comme Fred pénétrait dans le hall, le portier lui remit secrètement une lettre :

Cher ami,

Je vous ai attendu ici plus d'une heure. Je vous conjure de venir immédiatement me voir, 139, Calle del Marco... Urgence, urgence!

Votre Lola.

Il invoqua une séance de sous-commission

technique et se rendit en voiture chez la danseuse. Elle ouvrit la porte elle-même, en pyjama rouge et jaune :

— Que vous êtes gentil d'être venu! Je viens de m'attraper avec le régisseur et on m'a flanquée à la porte. Mais vous êtes là pour me défendre! Vous me défendez, n'est-ce pas, Harry?

Elle se mit à geindre et se blottit dans ses bras. Il était très fatigué. Il avait Rosine, il voulait Estrella, il attendait Fanny, — et il cueillit Lola.

...Il n'était pas plus fatigué, au contraire. Avec une fierté de coq, il promit son appui. Et, tout en regagnant son taxi devant la porte, il se dit, dans un soupir amusé :

— Ça commence à m'en faire, des femmes!

IV

ENTRE ÉPOUX

Il avait, une fois pour toutes, déclaré à Rosine :

— Nous ne sommes pas ici en villégiature. Occupe tes loisirs comme il te plaira, promène-toi avec Mme Huart qui est très grosse, c'est entendu, mais très instruite, fréquente les femmes de mes collègues, mais dis-toi bien que j'ai très peu de temps à t'accorder.

— Est-ce que tu ne trouves pas vraiment que cette demoiselle Hernandez t'accapare ?

— Cette demoiselle Hernandez, comme tu dis, connaît tout Madrid et me fait une publicité dont Huart et Maréchal — pour ne citer qu'eux — suintent de jalousie. C'est elle qui a eu l'idée de me faire diriger, après-demain, ma première au Fontalba. Le vieux Moscato, à qui l'on n'a rien proposé, voudrait que son gouvernement déclare la guerre à l'Espagne. C'est bouffon !

Rosine, ainsi chapitrée, ne put que s'incliner. Fred conquit sa liberté complète, se bornant à détailler, quand il revenait se coucher,

un emploi du temps aussi copieux que fictif.

Le deuxième jour du Congrès l'avait encore très peu vu au Palais du Retiro. Fred ne quitta pas Estrella, — et leur tendre conversation aurait probablement perdu tout caractère platonique s'il ne s'était formé entre eux des projets matrimoniaux : l'idée de mariage garde une vertu.

Le soir, il dit à la jeune fille :

— Mon amour, j'aurai demain une matinée chargée : un long rapport à préparer... Je ne sais quand nous pourrons nous voir... Je vous téléphonerai le tantôt, après la sieste.

Le même soir, il dit à Rosine :

— Mimi, j'aurai à faire demain toute la journée. On se verra seulement pour dîner.

Dans « l'estacion del Norte », le Sud-Express pénétra, le lendemain matin, très exact, à neuf heures quinze. En descendant de son sleeping, Fanny vit Fred sur le quai et son visage s'illumina. Tous deux s'enveloppèrent du regard en se prenant affectueusement la main. Ce fut Fanny qui dit la première :

— Quel changement ! La gloire vous va bien.

Il répondit :

— Vous, toujours pareille : même chic, même beauté... Mais le prince ?

— Ah ! J'en ai des choses à vous dire, mon ami ! Vous permettez ? Je m'occupe de mon

bagage. Nous causerons tranquillement à l'hôtel. Est-ce qu'on est bien au Ritz?

— Oui, mais c'est plein. J'ai eu la chance de vous trouver une très belle chambre au Palace.

— Je vous remercie de votre prévenance — qui est peut-être aussi de la prudence...

Il sourit d'un air ambigu. Les bagages réunis, ils sortirent de la gare et montèrent dans l'autocar de l'hôtel.

— Nous avons toute la ville à traverser, dit Fred. Vous connaissez Madrid?

— Du tout.

— Alors, je comprends que le voyage vous ait tentée. C'est une ville de beaux monuments et de beaux jardins...

Et, plus bas, car ils n'étaient pas seuls dans le véhicule :

— Permettez-moi de vous demander? Notre divorce? Tout est terminé?

Elle fit non de la tête.

— Comment?

— Nous ne sommes pas divorcés.

— Nous ne sommes pas...?!

Il avait sursauté. Il reprit d'une voix sourde :

— Alors, quoi? Et votre mariage? Le prince Nour-ed-Din?

— Quelle est cette place si animée? dit-elle.

— La Puerta del Sol. Vous n'avez pas épousé le prince?

— Voilà une belle rue, neuve et propre.

— Vous n'êtes pas allée en Egypte?

— Ah! je crois que nous touchons au port : je viens de lire sur le mur : « Palace ». Voilà que je commence déjà à comprendre l'espagnol!

Fred, dans un coin retiré du hall, trouva deux profonds fauteuils :

— Je n'ai pas déjeuné, dit Fanny.

Il commanda un « café completo ». Et, suspendu aux lèvres de sa femme, il entendit enfin ceci :

— Oui, je pouvais devenir princesse. Vous vous rappelez, mieux que personne — elle sourit — que je n'ai rien épargné pour acquérir ma liberté. Après la cure du prince, nous partîmes en autos pour Marseille avec toute sa suite, une vraie caravane sur pneus. Nous embarquons : voyage charmant. Le prince, complètement retapé, était redevenu le modèle du parfait gentleman. Nous débarquons en Egypte et nous roulons vers le palais qu'il a aux environs du Caire. Une splendeur des *Mille et une nuits* : musique mahométane, parfums, esclaves, eunuques!... Il m'annonce que nous allons nous marier selon le rite musulman. J'avoue que le rite m'importait peu : le tout était de devenir princesse... Mais devinez un peu ce que j'apprends? Nour-ed-Din avait déjà quatorze femmes légitimes! Il eut beau m'expliquer que ça ne comptait pas, que je

serais son épouse favorite, je lui donne le choix entre elles et moi. Il trouve l'ultimatum de mauvais goût, je trouve ses manières de mauvais augure : car, figurez-vous, une fois en Égypte, il avait changé d'attitude : le gentleman d'occident avait fait place au despote oriental pour qui la femme n'est que du gibier de harem... Il me parlait déjà comme à une inférieure; demain, il me traiterait sans doute en captive, ainsi que les autres qui, dans une aile du palais, vivaient ensemble et d'ailleurs très heureuses... Et notez qu'il y avait parmi elles des Européennes... Mais moi, je n'aurais pas pu, je suis trop pour l'égalité des sexes... Quand j'ai expliqué mon état d'âme au prince, il a eu une crise de fureur et fait le geste de tirer son yatagan : ça lui vient de ses aïeux, il ne porte jamais de sabre... Puis il a fini par comprendre et même il a été très chic : il m'a rendu ma parole en y ajoutant un coffret de pierres précieuses...

— Ah? dit Fred.

— Et me voilà, de nouveau, lâchée par le monde! En réalité, je n'allai pas très loin : j'avais noué, au Caire, des relations exquises. Imaginez-vous, moi qui ai fait le tour du monde, je ne connaissais pas le bassin de la Méditerranée...

— Tout comme les Parisiens, qui ne connaissent pas Paris.

— Exactement... Un jeune archéologue da-

nois m'a divinement expliqué l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie. Mais je dois l'avouer, cher ami, amoureusement, ce n'était pas ça : il est vrai que depuis une certaine nuit de Genève, j'avais lieu de me montrer difficile...

— Je salue.

— Je vous rends justice. A Florence, il reçoit une dépêche : il était rappelé par son Académie. Moi, je regagne la France, par Gênes. Seule, une fois de plus, mélancolique, je pense à papa, je prends le train pour Paris et je m'en vais faire un peu de chaise-longue dans la petite maison que je lui ai achetée...

Elle but et mangea posément; puis elle reprit :

— Inutile de vous dire que, de loin, j'avais suivi votre ascension... Bien souvent, j'ai failli vous écrire. Mais j'ai songé : « A quoi bon ? Est-ce qu'il pense encore à moi ? » Et voilà que papa reçoit de Lola un télégramme lui demandant mon adresse pour vous : ça m'a fait un coup au cœur ! Il m'a semblé qu'il y avait là comme un appel du destin. Je vous ai téléphoné, j'ai pressenti des choses dont vous aimeriez m'informer de vive voix : j'ai cru vous faire plaisir en venant et je suis venue. Je dois d'ailleurs vous confesser que ça me faisait plaisir aussi.

Elle le regarda bien en face. Il sourit avec politesse.

— Oh ! dit-elle, admirative, vous avez évolué.

— Fatalement. Ecoutez, Fanny : nous avons toujours été francs l'un envers l'autre et c'est très bien. Vous venez de faire le point en ce qui vous concerne. A mon tour : ce divorce, maintenant, c'est moi qui le désire, et, vraiment, je ne comprends pas qu'après avoir tant fait pour l'obtenir, vous ne l'ayez pas réclamé !

— Soyez assuré, mon ami, que tous mes papiers étaient chez l'avoué quand j'ai refusé d'épouser le prince.

— Vous auriez pu laisser courir la procédure.

— J'aurais pu, en effet, mais voilà : on reçoit les journaux de Paris, en Egypte. Et, ma foi, je n'étais pas fâchée de pouvoir dire négligemment, au milieu d'un cercle d'amis :

— Fred Harry? beaucoup de talent, même du génie... C'est mon mari.

Il murmura, sarcastique :

— A présent, elles en veulent toutes !

Elle ne releva pas la pointe, et poursuivit :

— Mais quelle idée vous a pris de changer de nom ?

— Superstition, chère amie : « Harrison » évoquait pour moi tant de déboires et tant de débîne ! Alors, j'ai choisi le nom d'Harry qui est, en somme, presque français : modeste hommage de reconnaissance envers le pays si hospitalier dont je suis devenu un des enfants.

— Un des enfants ?

— Naturalisé, madame.

— C'est d'un joli sentiment. Dites-moi, votre premier succès, comment l'avez-vous décroché?

— Eh bien, le lendemain de « notre » nuit, j'ai eu un coup de veine, je vous raconterai ça. Pour le moment, revenons à la question urgente : puisque nous ne nous sommes mariés que dans l'intention de nous séparer, vous allez, n'est-ce pas, reprendre la procédure? Bien entendu, j'en assume tous les frais.

— Oui, à présent, vous pouvez, répondit-elle en souriant.

Il répliqua, plutôt sèchement :

— A propos, simple détail : les vingt-cinq mille francs... que vous savez, je me permettrai de vous les faire verser par ma banque, avec intérêts à 10 0/0 depuis quatre ans : c'est la moindre des choses.

Fanny se mit à rire :

— Ils vous brûlent les doigts, maintenant?

Fred eut l'air de ne pas comprendre et reprit avec autorité :

— Je compte absolument sur vous.

Il y eut entre eux un silence de combat.

Fanny fit avec nonchalance :

— Cher ami, vous m'excuserez, mais j'ai besoin d'un peu de repos. Voulez-vous que nous reprenions cet entretien plus tard?

— Le plus tôt possible.

— Eh bien, à l'heure du thé. Convenu?

— Fanny, dit-il en se levant, afin de rendre

ses paroles plus solennelles, vous avez toujours trouvé en moi un homme discret et réservé, quoi qu'il ait pu lui en coûter. Personne n'a jamais su que j'étais votre mari. Je vous demande la même discrétion d'honneur.

— C'est entendu. Je suis quand même obligée de m'inscrire ici sous le nom de Mrs. Harrison.

— Aucun inconvénient. Je vous prie simplement, si nous nous rencontrons, de ne pas me reconnaître.

— Comme vous voudrez, beau mystérieux...

Et, tout en lui offrant une cigarette :

— C'est curieux, fit-elle d'un ton singulier... Il y a, dans l'air de Madrid, je ne sais quel parfum de Genève...

V

« A MON TOUR... »

Là-bas, au fond du « Parque del Retiro », le Congrès international poursuit, parmi les exposés, les rapports, les motions, ses travaux dans leur ordonnance : tous les congressistes rassemblés à Madrid envisagent des problèmes d'intérêt général; tous, sauf un que l'on dirait n'être venu en Espagne que dans le dessein de régler ses affaires personnelles : pour le moment, il quitte à pied le Palace et traverse la place Canova-del-Castillo, absorbé dans ses pensées :

« Elle a voulu me taquiner : la revanche de notre dernière entrevue, mais tout s'arrangera, je suis tranquille... L'essentiel, c'est que personne ne sache qu'elle est ma femme... De quoi aurais-je l'air, vis-à-vis d'Estrella! Quant à Rosine, ce serait un coup pour elle!... Et je n'ai aucune raison de lui faire de la peine... »

Comme il pénétrait dans le hall du Ritz, le portier lui annonça :

— Deux messieurs qui attendent monsieur. Ils sont avec madame.

Fred se demandait quelle malice du destin entendait encore lui compliquer la vie, lorsqu'en apercevant deux inconnus, il eut le pressentiment, du reste justifié, qu'ils étaient extérieurs aux événements intimes dont il se trouvait le héros malgré lui.

Le premier était un jeune Madrilène, auteur d'un livret d'opérette qu'il brûlait de faire lire par le maestro. Il lui en apportait la traduction française :

— Le manuscrit? demanda Fred, avisant un rouleau de papier posé sur la table.

— Le manuscrit.

— Bien, mon gros, laissez-le-moi. Je le lirai à tête reposée. Voilà. Je vous demande pardon, j'aperçois un copain que je n'ai pas vu depuis vingt ans.

— Yé vous quitte, plein d'espoir.

— Quittez-moi plein d'espoir, conclut Fred gentiment.

Et il s'en fut à l'autre visiteur, lunetté d'écaille, qui guettait, ainsi que Rosine, la fin de la conversation :

— Gérard Beausoleil, se présenta le jeune homme.

— Français? Bravo! Ça va, mon gros? Ah! vous permettez? Sans ça, j'oublierais... Dis donc, Mimi, ce manuscrit, tu l'envelopperas d'un papier neuf.

— Je sais, dit Rosine, d'un air habitué.

— Je suis à vous, reprit Fred.

— Maître, le *Nouveau-Paris*, dont je suis le correspondant en Espagne, m'a chargé de recueillir quelques paroles de vous au sujet du congrès de Madrid.

— Je vous conseille, répondit Fred, de consulter là-dessus Monsieur Rodolphe Huart, plus qualifié que moi pour ces sortes de palabres. Et puis... ça lui fera tant de plaisir à c't'homme!

— Alors, maître, dites-nous quels chefs-d'œuvre vous préparez pour cette saison.

— Deux opérettes : une à costumes : *les Petits Burgraves*; l'autre moderne : *Tout, mais pas ça!*

— Pour quel théâtre?

— Ça, mon gros, tu le sauras en même temps que les petits camarades.

— Je n'insiste pas, maître. En revanche... vous n'ignorez pas combien les lecteurs sont friands des confidences de nos grands hommes sur leurs débuts...

Fred et Rosine se regardèrent. Le journaliste poursuivit :

— Votre célébrité a été foudroyante. Nous aimerions des détails sur votre jeunesse, vos premiers ouvrages, que nous publierons sous ce titre : « Avant la gloire. »

— Oh! « avant la gloire », laissez tomber ça, dit Fred, peu communicatif.

— N'êtes-vous pas d'origine américaine?

— Si peu!

— « Fred Harry », un pseudonyme ?

— Aucune importance. Laissez tomber, vous dis-je.

— Je ne veux pas abuser, cher maître. J'ajouterais simplement ceci : « Le rénovateur de l'opérette française... »

— Ça, je ne vois pas inconvénient.

— « ...est actuellement à Madrid avec la charmante Mme Fred Harry... »

— Si vous voulez, dit Rosine avec grâce.

— « Mariage d'amour... », nota le reporter, galant.

Et il demanda :

— Quelques chères têtes blondes ?

— *Quès aco?*

— Des enfants ?

— Mais, monsieur... On y songe.

— Heureux papa !

Il ajouta :

— Maître, toute ma reconnaissance pour votre bienveillant accueil. Je vous enverrai des exemplaires de mon article.

— Vous êtes gentil. Au revoir, vieux frère.

Le journaliste s'en fut, cependant que Fred chantonnait :

— « Y a des choses qu'on ne dit pas »... ça peut faire un départ...

Mais, en face de lui, Rosine soupirait, le regard lointain.

— Allons bon ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Oh ! rien... répondit-elle. Me voilà encore

sens dessus dessous pour le restant de la journée : « Mariage d'amour... Chères têtes blondes... » Ce n'est pas pour moi, cette chance-là!

— Beausoleil est un ballot.

— Mais je ne trouve pas! Il a dit ce qui lui semblait tout naturel. Il n'est pas le premier à me prendre pour ta femme. Tout le monde, d'ailleurs, me prend pour ta femme.

— Tiens, parbleu! tu le dis à tout le monde!

— Est-ce que j'ai tort?

— Bougre de petit front têtu! s'écria-t-il. Faut-il t'expliquer une fois de plus que si je nous préfère comme nous sommes, c'est qu'ainsi nous sommes heureux? « Le bonheur, c'est du trapèze », disait ma chère femme de mère. Elle avait raison : question d'équilibre. Nous l'avons trouvé, gardons-le. Du jour où nous serions mariés, nous ne penserions peut-être plus qu'à nous tirer des pattes!

— Oh! pas moi! protesta Rosine.

— Alors, mets que ce serait moi...

— Parle toujours! Quand un homme, après quatre années de vie commune, n'a pas le courage de régulariser, c'est qu'il estime évidemment que cette femme n'est pas digne d'être sa femme!

— Nous recauserons de ça, dit-il... Ailleurs que dans ce hall.

— Oui... Oh! je sais bien, le temps n'est plus où je te reprisais tes vestons, où je te

cette soirée consacrée à la jolie musique française. Vous y assisterez, madame?

— Très certainement, mademoiselle, répondit Rosine d'un ton ferme. J'accompagnerai mon mari.

« Ah! songea Fred, que j'ai donc bien fait de prévenir Estrella! »

— Eh! adieu, vous! cria une voix gaie à droite.

C'était la grande Lola, qui, peu embarrassée par les usages mondains, l'interpellait depuis l'entrée. Estrella et Rosine la fusillèrent du regard, mais elle, avec une joviale aisance :

— Vous n'êtes pas seul? Ça ne fait rien. Bonjour, mesdames! C'est simplement pour vous dire que quand je me suis recommandée de vous, ça s'est arrangé tout de suite, au théâtre : ce que c'est que d'avoir un nom! Et ce soir je lèverai la jambe en votre honneur.

— Mademoiselle Lola Frivolet, présenta Fred, devant le silence interrogateur des deux femmes : une artiste que j'ai eue comme interprète à Paris et que j'ai rencontrée ici... à Madrid.

— Mademoiselle parle l'espagnol? demanda Rosine, soupçonneuse.

— Mademoiselle le danse, repartit Lola, et mon Dieu, elle se fait comprendre... Ah! par exemple!

Ses yeux, toujours en mouvement, venaient d'apercevoir Fanny à l'entrée du hall.

Celle-ci, extrêmement intriguée par l'attitude de son mari, et qui voulait se munir de renseignements sur lui, était sortie du Palace, peu d'instants après son départ, afin d'interroger le personnel du Ritz. La surprise de Lola fut immense à sa vue : sachant que Fred désirait la retrouver, mais ignorant, naturellement, qu'ils venaient de passer plus d'une heure ensemble, Lola, toujours trop serviable, n'entendait pas manquer une pareille occasion. Elle s'excusa :

— Vous permettez? Une amie intime que j'aperçois là-bas.

Elle désigna Fanny, qui venait d'entreprendre un chasseur, puis elle fit, à la dérobée, un léger signe de connivence à Fred : « Soyez tranquille, je vous l'amène », en même temps que celui-ci, par un autre petit signe, tâchait de lui faire comprendre : « Surtout, hein, ne me l'amenez pas! »

Elle s'en fut, gesticulatoire, tandis que Fred, entre sa maîtresse et sa fiancée, suivait assez anxieusement le trajet de sa « passade » vers sa légitime.

Il essaya de renouer l'entretien, mais sans force : là-bas, devant la tribune du portier, Lola s'agitait devant Fanny qui, très calme, regardait alternativement l'amie retrouvée et le groupe assis. Et voilà qu'après un long con-

ciliabule, cette idiote, prenant le bras de Fanny, la conduisit gaiement vers le trio! Fred pensa se lever et partir. Mais quelle imprudence de laisser ensemble une jalouse, une impulsive, une bavarde et une curieuse! Sa femme, malgré l' instante prière qu'il lui avait faite tout à l'heure, n'allait-elle pas se déclarer comme telle? Un frisson lui coula sur la nuque quand Lola prit la parole :

— Cher maître, voici une amie à moi, une admiratrice qui tenait à vous connaître : Madame Fanny Jouinville.

Ah! du fond de l'âme, Fred respira... tout ainsi que deux ans plus tôt, Fanny, elle aussi, avait respiré quand il s'était, pour la sauver, présenté à Nour-ed-Din sous un autre nom que le sien.

La femme, qui s'amusaît beaucoup plus que le mari, poursuivit d'une voix calculée :

— Maître, jamais je ne me serais permis, sans l'invitation de Mademoiselle Frivolet, non seulement de vous parler, mais même « de vous reconnaître ». Je sais combien les vrais artistes ont soif de tranquillité. Puisque ma chance m'y autorise, laissez-moi vous dire combien je suis heureuse...

Ce ne fut pas Rosine, toujours friande des hommages décernés à son grand homme, qui conçut quelque inquiétude : ce fut Estrella, en face d'une femme dont l'élégance était signée des plus grands faiseurs parisiens :

— Madame est de passage? demanda-t-elle à Fred.

— Oui, *madame*, dit Fanny, exprès.

— « Mademoiselle », rectifia la jeune fille.

— Je vous demande pardon, j'ignorais...

Les deux interlocutrices regardèrent Fred en même temps et leurs regards signifiaient : « Quelle étourderie, cher maître! Allez-vous vous décider à faire les présentations? »

Force lui fut d'obtempérer à cette double invite muette :

— Senorita Estrella Hernandez.

— Charmée, mademoiselle, dit Fanny.

Puis elle se tourna vers Rosine avec un sourire d'attente :

— Eh bien, chéri! fit celle-ci.

— Quoi donc? fit « chéri », volontairement obtus.

— Madame Fred Harry, déclara Rosine.

— Vous êtes madame Fred Harry? demanda Fanny, les yeux très grands ouverts.

— Oui, madame. Y a-t-il là quelque chose d'étonnant? répondit Rosine, susceptible comme toutes les personnes qui ne sont pas très fixes dans leur situation.

— Oh! du tout, madame! Mais chacun se fait des idées : soit dit sans vouloir vous blesser le moins du monde, je n'imaginai pas Fred Harry marié.

— Comme c'est drôle! s'écria Estrella : moi non plus!

— Et pourquoi? questionna Rosine, non sans aigreur.

— Pour rien, madame, reprit Fanny. On se représente un tel brun, maigre et grand. On le voit : il est blond, petit et gros.

— Tiens, dit Fred, il y a là un départ : « Je ne vous voyais pas comme ça... »

— Ah! ce métier! Il en rêve! exclama Rosine avec tout ce qu'il y a de vénération incluse dans le ton légèrement excédé de la femme d'auteur.

— Heureusement vous êtes là, dit Fanny, pour le tirer hors de ses rêves... Je devine, continua-t-elle avec un sérieux aiguisé d'ironie, que vous avez sur monsieur votre mari la belle influence calmante née du mariage.

— Oh! répliqua Rosine, naïvement, ce n'est pas tant le mariage qui fait l'influence que la vie commune.

— Comme c'est vrai! D'autant qu'il y a des compagnes indécollables et des femmes qui voient leur mari une seule fois tous les deux ans.

— Très bien observé, dit Fred en se levant.

Il grillait de rompre l'entretien : il sentait venir l'explosion.

— Mesdames, fit-il, je suis appelé à une séance importante.

Il baisa les doigts de Fanny et de Lola, serra la main d'Estrella, puis se tourna vers Rosine. Il craignait qu'elle ne bougeât point. Mais elle

était trop fière d'affirmer son « droit de suite » devant les trois autres : elle se leva aussitôt et saisissant le bras de Fred :

— Mais, mon chéri, je t'accompagne!

L'après-midi, Fred, montrant du zèle, ne manqua pas d'assister à la séance du congrès car il savait qu'elle serait courte : les délégations étaient invitées à entendre un concert de l'*Orquesta filarmónica*. Il assit Rosine dans un bon fauteuil à côté de Mme Huart, se dit obligé de surveiller, au théâtre Fontalba, quelques raccords en vue de sa première, et rejoignit Fanny dans le hall du Palace.

Elle était éblouissante. Dès qu'ils furent assis devant des boissons fraîches :

— Cher ami, dit-elle, ma joie est immense de vous revoir un peu seule à seul... A propos, vous êtes bigame?

Fred se mit à rire :

— Rassurez-vous, pas le moindre vaudeville. Seulement, n'est-ce pas? pour le monde...

— C'est votre petite amie de la rue de la Fidélité?

— Quelle mémoire vous avez!

— Elle semble vous aimer beaucoup! Vous voulez régulariser : ce n'est que justice.

— N'est-ce pas? dit-il avec douceur.

— menteur, fit-elle en souriant. Vous ne pensez qu'à épouser l'Espagnole.

— En voilà une idée! exclama-t-il, à la fois narquois et troublé.

— Mais, mon ami, ça crève les yeux, — sauf ceux de l'amour, que protègent ses œillères! Notez bien que vous avez raison : il faut à un homme comme vous une femme qui sache le monde et qui vous fasse honneur... A la fois coquette et fidèle, enjouée sans être fofolle, causante sans être jacassante... Tout ça peut se trouver...

— Mais j'y compte bien!

— Vous étiez drôle, ce matin, au milieu de ce carré de femmes : vous aviez l'air du « joker ».

— Revenons à nos affaires, dit-il.

Elle le pénétra d'un regard acéré :

— Alors, vous tenez à divorcer?

Il s'écria :

— Comment, si j'y tiens? D'ailleurs, remarquez ceci : je pourrais moi-même demander le divorce contre une femme qui a, depuis quatre ans, abandonné le domicile conjugal.

— Vous ne l'obtiendriez pas, dit-elle, très aimable, puisque j'ai une correspondance de vous qui vous accuse. Moi seule possède le moyen de nous désunir légalement.

— Eh bien! Vous allez en user, vous êtes une femme loyale, n'est-ce pas?

— Je suis une femme loyale... et une femme qui se souvient : je me rappelle notre entrevue... là-bas, dans la clairière sous bois...

Vous me regardiez et vous me disiez : « Pourquoi êtes-vous revenue?... Ce que je n'ai pas eu, je le veux maintenant : je veux ma nuit de noces ! » Et puis, brusquement, vous m'avez tutoyée : « Tu auras ton divorce, mais moi, j'aurai ma nuit ! »

— Eh bien ?

— Eh bien...

Elle s'approcha de lui, lèvre à lèvre, et articula :

— Eh bien, à mon tour, c'est moi qui veux ma nuit... Après, tu auras ton divorce.

Il eut une sorte de vertige. Il balbutia :

— Mais... vous l'avez déjà eue !

— Non, non. Cette fois-là, c'est toi qui l'as eue. Ce qu'il me faut maintenant, c'est la mienne, à moi...

VI

LA NUIT DE L'ESCORIAL

La représentation de gala commença le soir, à onze heures moins un quart. Le Fontalba n'est pas un théâtre moderne, mais c'est une caisse de résonance éminemment favorable aux spectacles musicaux. Cette salle populaire étincelait de dames constellées et de messieurs miroitants. Lorsque, mince et pâle, en habit, Fred parut dans l'orchestre et monta au pupitre, des acclamations polyglottes l'accueillirent et il salua l'assemblée, le buste raidi d'émotion. Dans une loge de balcon, Huart et Maréchal applaudissaient, à paumes feutrées :

— Quelle infamie va-t-on entendre ?

— De la camelote de beuglant ! Bravo, Fred Harry, bravo !

Mais malgré les réminiscences que se signalaient, au passage, les confrères, malgré les vulgarités, malgré tout, il émanait de cette musique, un humour, une gaieté, une vie à quoi personne ne résistait. Le finale fut trissé. Et, tandis que la grande Lola saluait, plus fière encore que les vedettes, puisque entre elle et le compositeur existait un secret sensuel, que Rosine défaillait d'amour dans l'avant-scène

directoriale, Estrella, dans une première loge de gauche, accompagnée de La Dodine qui bombait le torse, et Fanny, splendidement seule dans une première loge de droite, battaient des mains à l'envi, toutes deux penchées vers Fred qui leur dédia, successivement, une œillade de reconnaissance.

— Oh!... exclama le diplomate : il avait reconnu son ancienne maîtresse.

— Quoi donc? fit Estrella.

— Je regardais cette dame... si enthousiaste!

— Ah! Madame de Jouinville! Une Française de passage. Grande admiratrice de Fred Harry.

— Ah! Oui?

Au cours de l'entr'acte, Lactance et Fanny se trouvèrent face à face autour du musicien accablé de félicitations. Estrella les présenta l'un à l'autre et cette courte entrevue dans un couloir de loge ne fut pas exempte d'une âpre saveur :

— Vraiment, chère madame, les hasards de la vie...

— Sont la stupeur des imbéciles et la ressource des gens d'esprit.

— Quelle métamorphose!

— Vous, vous n'avez pas changé.

— Si fait : j'ai un peu engraisé, mais je suis maintenant premier secrétaire d'ambassade.

— Espérons que bientôt vous serez assez gras pour devenir ambassadeur.

— Fanny, vous m'en voulez toujours?

— Lactance, en m'abandonnant, vous m'avez rendu le plus précieux service. Vous permettez? Je rejoins des amis.

Le diplomate la regarda s'éloigner, admiratif et songeur.

Après le spectacle, on s'en fut en bande au « salon de thé » voisin du théâtre. Fanny eut la finesse de ne pas se mêler au groupe.

Couché à trois heures, Fred dort très mal, en dépit du tilleul à la fleur d'oranger que lui prépara Rosine. Car la soirée l'avait laissé les nerfs tendus et la recherche d'un mensonge plausible n'était pas faite pour les détendre.

...Un mensonge qui pût lui donner la libre pratique de la nuit qu'il avait promise à Fanny. Quelle craque nouvelle raconter à Rosine?... Et tandis que celle-ci, encore éveillée, se disait, heureuse : « Il s'endort », le traître cherchait, les yeux clos, par quel moyen se libérer d'elle. Il entra dans le sommeil sans rien avoir trouvé et, vers dix heures, en sortit de même. Mais, les idées clarifiées, il se dit qu'une complicité lui était indispensable et, de préférence, celle d'un homme : il se rappela, par delà deux ans, l'entente avec son chef d'orchestre, qui l'avait envoyé à Genève censément choisir un piano... Ici, à qui s'a-

dresser? Il pensa tout à coup à M. de La Dodine.

..Quand il s'agit de rouler une femme, ah! comme on s'entend vite, entre hommes! (La réciproque est d'ailleurs vraie.) Fred sortit vers midi de l'ambassade, muni d'une lettre à en-tête ainsi conçue :

Monsieur et cher compatriote,

En vue d'une enquête officieuse d'un caractère strictement secret, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir vous rendre ce soir, à six heures, en mon cabinet. Il se peut que les intérêts nationaux exigent votre présence jusqu'à un moment très avancé de la nuit. Le nécessaire sera fait pour vous loger dignement à l'ambassade.

Avec tous mes remerciements, je vous prie d'agréer, monsieur et cher compatriote, mes plus distingués sentiments.

LACTANCE DE LA DODINE.

— Mais qu'est-ce que cela signifie? demanda Rosine, ahurie, quand Fred lui fit lire ce billet.

— J'ai donné ma parole de me taire. Huart et Maréchal eux-mêmes n'ont pas été mis au courant. Il s'agit d'une très grave affaire de contrefaçon artistique. Je ne me déroberai pas à l'appel du pays!

Comment une femme aimante eût-elle pu

mettre en doute la véracité de cette bourde, présentée sous le sceau du mystère avec une émotion qui prouvait la bonne foi? Rosine ne put que répondre :

— Tu as raison, mon chéri. Je suis fière pour toi qu'on t'ait choisi au lieu d'Huart ou Maréchal. Mais au moins tu ne cours aucun danger?

— Même si je risquais quelque chose, mon devoir serait d'autant plus sacré! Du reste, je ne risque absolument rien. Peut-être serai-je retenu jusqu'au matin. Ne t'inquiète pas, sois discrète, je reviendrai le plus tôt possible.

C'est ainsi que Fred put, l'après-midi, prendre, en toute tranquillité d'esprit, le train à destination de l'Escorial.

La veille, en tête-à-tête avec Fanny, il avait longuement discuté. La condition qu'elle mettait au divorce n'avait pas rencontré chez lui — on peut s'en douter — l'ombre d'une résistance: il trouvait charmant de payer sa liberté par quelques heures d'intimité nocturne avec une femme plus captivante que jamais. Mais alors qu'aux rives du Léman il n'avait eu à se cacher que de Rosine, le problème était, cette fois-ci, d'abuser, en outre, Estrella. Doublement tenu à la prudence, il avait demandé à Fanny de le rejoindre ailleurs qu'à Madrid où il se trouvait un peu trop exposé. Il s'enquit d'une localité assez importante pour qu'on y fût à l'aise et assez lointaine pour qu'on y fût

en paix : c'est ainsi qu'on lui indiqua le bourg de l'Escorial, situé à quelque cinquante kilomètres de la capitale et qui compte de bons hôtels. L'avantage était encore — Fred ayant estimé dangereux de rouler en auto à côté de Fanny — qu'un service de cinq trains par jour avait lieu entre le bourg et la capitale. Au départ, il s'installerait dans un wagon, Fanny dans un autre. Tous deux se retrouveraient à la première station et ne se quitteraient plus jusqu'au lendemain. La jeune femme acquiesça d'enthousiasme et voilà comme ils débarquèrent à l'Escorial que domine le gril granitique du gigantesque monastère.

Sourds aux invites des marchands et des guides : « *El réal monasterio de San Lorenzo, señor!... El Palacio dellos reges! Muy interesante!* », ils allèrent, Fred portant les deux sacs de voyage, à la découverte d'un hôtel attrayant, qu'ils trouvèrent dans une jolie petite rue faite de villas aux menus jardins. Quel charme gai, tout autour de l'immense et grave quadrilatère de pierre!... Ils occupèrent une chambre qui donnait vue sur le vert bronzé des derniers contreforts de la sierra del Guadarrama... Ils s'accoudèrent au balconnet de fer sous l'oblique abri d'une mince jalousie... Et le jour bleu-or s'atténua... L'ombre envahissait le ciel rose, parmi les derniers vols stridents des martinets. Au coin d'une

ruelle herbue, des enfants nus jouaient à la marelle. Il émanait d'on ne savait où les véhémentes senteurs des lis et des œillets, un profond soupir vespéral des fleurs délivrées du soleil. Un guitariste invisible attaqua une romance indigène, avec un tel brio que Fred et Fanny en demeurèrent stupéfaits, — jusqu'au moment narquois où tant de perfection se révéla phonographique. Mais un chanteur se démontra vivant sous l'aspect d'un mendiant illuminé de vermine. Passèrent deux clercs aux grandes enjambées, comme échappés, avec leurs capes et chapeaux longs, du *Marriage de Figaro*. Trois filles qui se tenaient par la main, avec de courts tabliers noirs et de menus châles bariolés, tournèrent la rue en se dandinant. Il y avait, au carrefour, un mouvement assez dense...

— Ce défilé m'impressionne, dit Fanny. Où vont ces gens silencieux et hâtifs?

— Peut-être, suggéra Fred, vers quelque procession nocturne... quelque cérémonie datant du moyen âge...

A ce moment, par-dessus les petites maisons de la rue, jaillit une enseigne électrique : CINEMA.

Fred et Fanny dînèrent dans la chambre, face à la croisée ouverte sur la montagne, tandis qu'aux cieux montait la lune, lanterne orange sur le velours bleu noir de la nuit. Un amontillado glacé les embrasa...

...Par les interstices de la jalousie close, le soleil insinuait des clartés rectangulaires.

— Non, non! murmura Fanny d'une voix languide... Non, non, mon amour : attendons ce soir...

— Je saurai te rendre impatiente du soir...

— Vaniteux!

— J'ai lieu d'être fier de moi : combler une femme qui a fait le tour du monde!

— Vive l'amour à la mode de France!

— J'aurais préféré entendre : à la mode de mon mari!

— Soit : à la mode de mon mari. Puisqu'il est décidé que nous restons l'un à l'autre.

— Et que c'était là ton but secret, sirène, enjôleuse, « vamp »!

— Sonne pour le déjeuner.

— Thé? Café? Chocolat?

— Thé, toasts et confitures.

— Exactement comme moi, dit Fred : c'est vraiment hallucinant, cette affinité entre nos appétits... nos appétits en tous genres! Je n'en reviens pas : s'être ainsi trouvés... correspondants, après avoir fait chacun tant de chemin!

— Et chacun son chemin, précisa-t-elle. Rappelle-toi quand je te disais : « Ce serait très bien, si nous pouvions nous élever l'un par l'autre! » Tu m'as même répondu :

— « La courte échelle. »

— Exactement. J'ai réussi la première... Toi, il y a encore deux ans, tu végétais... Et

puis, j'ai repassé dans ta vie, et — c'est toi-même qui me l'a dit — l'enthousiasme d'un souvenir t'a transporté musicalement, t'a fait jouer comme un dieu devant Saint-Albert... Et tout vient de là!... Maintenant, tu es à mon niveau... Notre vrai mariage, vois-tu, date de cette nuit...

Il l'embrassa et dit :

— Quand même, d'un point de vue, il reste à rattraper quatre ans...

En mangeant ses toastes, il devint morose :

— Je sais à quoi tu penses, dit-elle. La petite Espagnole, ce n'est rien... Mais « la compagnie des mauvais jours... »

— Oui, avoua-t-il, ce sera dur! J'aimerais la préparer lentement, affectueusement...

— Je suis moins « vamp » que tu ne crois, dit Fanny et je te promets de rester dans l'ombre jusqu'à ce que tu l'aies extraite sans douleur de ton existence.

...Un air vif et pur soufflait de la montagne. Pourquoi ne pas faire en voiture une promenade sentimentale avant de regagner Madrid? Ils s'habillèrent, quittèrent leur chambre, et, descendant l'escalier, entendirent, de l'étage au-dessous, monter une rumeur, des appels, des rires... Et, comme il pénétrait dans le salon-véranda, Fred le vit garni de têtes bien connues : ce matin-là, tout le congrès de Madrid s'en était allé visiter l'Escorial en autocars.

VII

L'AVEU MATINAL

Si le troisième délégué français avait mieux consulté le programme des déplacements officiels, il n'eût pas ignoré que le zèle des amphitryons espagnols avait prévu des excursions à l'Escorial, à Toledo et à Aranjuez. Le déjeuner devait se tenir, pour la première, précisément dans l'hôtel où Fanny et lui avaient passé la nuit et que venaient d'envahir, issus des véhicules, quelque cent cinquante congressistes.

— Viens vite, filons! souffla-t-il à sa compagne, tout en rabattant son chapeau sur ses yeux. Ils se fauilèrent entre les arrivants et allaient sortir, quand un groupe leur ferma soudain le passage : c'étaient Huart, Maréchal, Mme Huart et Rosine.

Les trois premières personnes émirent des exclamations dictées par l'intellect, mais celles de Rosine jaillirent du sentiment :

— Toi! Toi! Ici... avec!... Alors, quoi?

Elle devenait pourpre, le sang affluait à son visage.

Fred se détermina subitement, et sans faire

la moindre attention à ses collègues très froissés, il dit tout bas à Fanny : « Attends-moi » ; puis, tout haut, à Rosine : « Viens, il faut que nous causions tout de suite. »

Et, la prenant par le bras, qu'il sentait trembler près du sien, il la fit monter dans la chambre, où flottaient encore les parfums du baiser.

— Assieds-toi, lui dit-il avec la plus grande gentillesse.

Elle continuait, d'une voix entrecoupée :

— Toi! Ici!... Deux sacs de voyage! M'avoir fait ça! Avec cette femme!...

Il saisit la balle au bond : au lieu d'avouer la vérité par degrés, dont chacun serait un marchepied de souffrance, n'était-il pas moins cruel de l'asséner d'un seul coup, dont l'effet serait atténué par un redoublement d'affectueuses prévenances? Il est plus chic d'être bourreau que tortionnaire; surtout bourreau-infirmier. Fred répondit, en serrant les mains de Rosine dans les siennes :

— Mon coco, je vais te dire : cette femme... est ma femme.

Il la crut électrocutée.

Rosine, comme projetée par la force d'un courant, sauta hors du fauteuil pour y retomber :

— Quoi? Quoi?...

— Mimi, écoute-moi, ne bouge pas... Tu es bonne, tu es jolie, tu es indulgente, tu es... épatante! Ce n'est pas moi qui t'apprendrai

que j'avais toutes les raisons de faire de toi mon épouse... toutes les raisons, entends-moi bien, sauf une : c'est que j'étais déjà marié.

Rosine, devant l'énormité du fait, reprit une sorte de courage :

— Allons, allons, fit-elle, c'est un bateau, n'est-ce pas ? C'est une mauvaise blague pour me voir pleurer ?

— Ah ! non ! je ne veux pas te voir pleurer ! s'écria Fred, plus ménager de sa sensibilité que de celle de sa victime. Tu n'as pas à pleurer, puisque ce n'est pas une blague... Je te montrerai, quand tu voudras, mon acte de mariage en règle... Là, tu vois, maintenant que tu sais, tout s'éclaire, tout devient lumineux...

Rosine éclata en sanglots. Très troublé, il dit, en la câlinant :

— Oh ! écoute, si on ne peut pas causer cinq minutes gentiment !... Je te jure que si tu m'annonçais tout à coup que tu es mariée, je penserais à toutes les choses bizarres et romanesques de l'existence, que tu es peut-être un drôle de corps, mais que tu n'es pas un mauvais bougre... enfin une mauvaise bougresse...

Rosine, dans les larmes, répétait doucement, comme en litanie :

— Cochon ! cochon ! cochon ! cochon !...

— C'est ça, dit Fred, très ému : soulage-toi, mon petit, ça te fera du bien.

— Et pourquoi, demanda-t-elle soudain, m'as-tu caché la vérité ?

— Mais, parce que... c'était une histoire... dont je ne voulais pas entendre parler...

— Ah! une sale histoire?

— Oh! non, pas sale... ni propre... enfin, une histoire comme une autre. Tiens, d'ailleurs, voici le papier.

Il tira de son portefeuille un bulletin de mariage soigneusement plié :

— Tu vois, dit-il, en l'ouvrant... Mairie du 17^e arrondissement...

Rosine avait déjà saisi la feuille, en dévorait le texte des yeux :

— « Fanny Jouin »... C'est cette femme-là? Mais on me l'a présentée sous le nom de Fanny Jouinville.

— En réalité, elle s'appelle Harrison.

— Comme toi?

— Dame! Puisque c'est ma femme.

Elle poursuivit, lisant encore :

— « Mai 1927 »... Alors, ça date de quatre ans?

— De quatre ans, déjà?... fit-il. Comme le temps passe!

— Mais non, pas déjà : *seulement!* Tu t'es donc marié étant avec moi?

— Erreur! dit-il, noblement. Je n'étais pas encore ton ami.

— Il ne s'en fallait pas de grand'chose!... Et je ne me suis doutée de rien!

— Tu sais, un mariage, ça peut s'expédier. Il y en avait six, ce jour-là.

— Et pourquoi l'as-tu épousée?

Fred se tut, très embarrassé. Elle s'écria, illuminée :

— Allons, avoue : un enfant ?

Il répliqua, vivement, très soulagé :

— Voilà. Tu as deviné ! Merci, mon petit, merci !

— Merci de quoi ?

— D'avoir deviné.

Elle le regardait fixement :

— Qu'est-ce qu'il est devenu, cet enfant ?

— Il grandit... Sa mère l'élève...

— Est-ce qu'il est de toi, seulement ?

Fred répondit avec dignité :

— De moi seulement.

— Enfin, dit Rosine, tu me racontes ce que tu veux... Mais, voyons, tout de même, cette femme... tu n'étais jamais avec elle, puisque tu étais toujours avec moi !

— Elle a dû quitter brusquement la France. Tout de suite après notre mariage.

— Pourquoi ?

— Pour affaires de famille.

— Elle est restée longtemps absente ?

— Quatre ans.

— Et pendant quatre ans, tu ne l'as jamais revue ?

— Si : une seule fois... Il y a deux ans : à Genève.

— Ah ! c'était elle le piano à queue ?

— C'était elle le piano à queue.

— Comme aujourd'hui, n'est-ce pas, c'est elle la contrefaçon artistique ?

— Oui, Mimi.

— Et tu recevais régulièrement de ses nouvelles?

— Dame!...

Il y eut un silence. Rosine fit, hochant la tête :

— Et tu as pu rester quatre ans avec ce secret!

— Je ne voulais pas te faire de peine.

— Et pourquoi m'en fais-tu, maintenant?

— Parce que... parce qu'elle est revenue... Elle est revenue me chercher à Madrid.

— Et tu l'as suivie tout de suite! Elle est riche, hein? très riche?

— Elle l'a toujours été.

— Famille bourgeoise? (Il opina.) C'est ça : tu as dû réparer... Elle a ses parents?

— Son père.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est... chirurgien... des membres inférieurs.

— Oui, enfin... je vois que c'est un milieu plus élevé que le mien... alors, toi!... Elle t'a plaqué, ça ne compte pas... car elle t'a plaqué, j'en suis sûre! Elle a dû avoir des amants, ça ne compte pas! Quelle indulgence ont les hommes pour les femmes qui leur sont utiles!

Il répliqua, très vexé :

— Au point où j'en suis, je n'ai besoin de personne. Tu essayes d'être méchante, et tu as tort, ça ne te va pas.

Elle balbutia, dans un flot de pleurs :

— Je suis malheureuse... malheureuse!...

— Ça ne te va pas non plus, dit-il. Ecoute, mon bon coco, je te jure que je n'oublierai jamais tout ce que tu as été pour moi. Tu ne seras jamais seule dans la vie... Maintenant, va rejoindre gentiment tes compagnons de promenade.

Elle se révolta :

— Non!... ça, je ne veux pas!... Je ne veux pas!...

— Bon... Cet après-midi, nous causerons de ton avenir, que je désire très confortable...

Elle soupira :

— Ah ! tout ce qu'on ignore de l'homme qu'on croit connaître le mieux au monde!

— Je te demande pardon, reprit-il, mais il faut que je descende. A tout à l'heure, Mimi.

— Ou à jamais!

— Mais si, mais si : à tout à l'heure. Embrasse-moi... tu ne veux pas? Eh bien, c'est moi qui t'embrasse, en ami sincère et fidèle.

Elle se dégagea brusquement :

— N'emploie pas ce mot-là, je t'en prie!

— Si, si : fidèle! Tu verras... Je t'assure, je suis très ému... Tu méritais mieux... beaucoup mieux. En attendant, reste un peu étendue et prends du repos... Tu es chez toi.

Il ferma doucement la porte.

VIII

PRÉCISIONS AMOUREUSES

Dans le salon-véranda déserté par la bande de congressistes, en train de visiter le monastère, Fanny attendait son mari. Et sitôt qu'il parut :

— Alors? Du drame?...

— Pense! Tout un avenir qui se brise... Et puis, j'étais aimé.

— Tu lui as tout dit?

— Tout, sauf la raison de notre mariage... par délicatesse envers toi.

— Et peut-être aussi un peu envers toi-même, insinua doucement Fanny. Mais alors que croit-elle?

— Nous avons un enfant.

— Oh! Tu lui as dit ça?

— C'est elle qui a deviné.

— Et tu ne l'as pas détrompée?

— Non. Cette idée m'a paru... noble. Alors je l'ai adoptée... Tout ça n'empêche pas que la pauvre est là-haut, sans force, écrasée. Qu'est-ce que tu me conseilles? Dois-je l'abandonner ici ou la ramener à Madrid?

— Ramène-la, dit Fanny, émue. Ce soir, je t'attends au Palace. L'appartement sera à ton nom.

Un long baiser. Et Fred remonta dans la chambre. Rosine, debout devant la glace, se remettait de la poudre et du rouge :

— Nous allons rentrer ensemble, lui dit-il.

— Je te remercie, c'est inutile. Rejoins Madame Harrison, je reviendrai seule : il est temps que je prenne l'habitude d'être seule...

Par un effort surhumain, elle demeura calme et froide. Il réalisa la peine qu'elle éprouvait :

— Je t'accompagnerai. J'y tiens.

Elle eut un petit rire amer :

— Ah! je comprends maintenant certaines réflexions : « Je ne m'imaginai pas Fred Harry marié... » Tiens, parbleu!... Et moi je m'amusaï et j'étais ridicule!...

— Là, tu te trompes du tout au tout : tu étais charmante. Fanny me l'a dit elle-même.

Rosine haussa les épaules :

— C'est qu'elle est polie, voilà tout... Ah! je peux dire que je m'en souviendrai de ma promenade à l'Escorial!

Même quand on ne les observe point, il est agaçant de se sentir lié par des obligations publiques, alors qu'on se trouve absorbé par des problèmes d'ordre privé : Fred, au sortir d'une pareille scène, ne put supporter l'ombre du congrès, rude et indigeste masse, sur

ses affaires personnelles. Il écrivit une lettre au « Président Huart », où il arguait d'un grand état de faiblesse qui l'empêcherait de suivre les prochaines séances avec assiduité.

— Et hypocrite, avec ça ! s'écria Huart, méprisamment, en communiquant la lettre à Maréchal.

— Il me représente dans la vie ce que sa musique est dans l'art, fit celui-ci : un zéro, soufflé par la mode.

— La postérité remettra toutes les valeurs en leur place, déclara Huart, sentencieux.

Cet appel aux arrière-neveux possède toujours une grande vertu persuasive, car ils ne sont pas encore là pour lui donner un démenti.

Fred aurait beaucoup aimé quitter Madrid. Mais Rosine avait été bien « sonnée » (comme il le disait lui-même) : une fois de retour à l'hôtel, après un silencieux voyage à côté de l'amour perdu, elle fut saisie d'un accès de fièvre et obligée de garder le lit.

Fred manda un médecin, qui ordonna le repos absolu et, comme elle s'agitait beaucoup, prescrivit un narcotique. Vers le soir, elle s'assoupit.

Cependant, un monsieur ganté de clair faisait passer sa carte à Mme de Jouinville :

— Nous n'avons personne de ce nom, répondit le portier du Palace.

— Pourtant, insista le visiteur, je suis sûr que cette dame est descendue ici.

Il en fit un portrait parlé que le portier apprécia ainsi :

— On dirait Mrs. Harrison. Si Monsieur le prend sur lui, je veux bien la prévenir...

Mis en présence de Fanny, Lactance de La Dodine apprit, en toussant de stupéfaction, qu'elle était la femme du grand compositeur; et comme rien ne pouvait lui laisser soupçonner qu'elle n'avait revu Fred que deux fois en quatre ans, il se persuada facilement qu'ils avaient toujours vécu ensemble. Il imagina que Fanny était venue surprendre à Madrid son mari en partie fine et conclut :

— Ma pauvre amie, un homme comme celui-là a déjà dû vous faire beaucoup souffrir!

Il s'excusa, par delà les années, sur la nécessité de poursuivre sa carrière qui l'avait obligé à cette atroce rupture et ne voulut prendre congé qu'il ne se sentît tout à fait pardonné.

— Les scrupules, dit Fanny, vous viennent un peu tard.

— Voilà longtemps qu'ils me hantent, soupira Lactance.

Elle répliqua :

— N'en croyez rien. C'est depuis que j'ai fait ma vie sans vous que vous éprouvez des remords de me l'avoir gâchée. Les hommes ne brûlent d'être utiles qu'aux femmes qui n'ont pas besoin d'eux.

Fred était impatient de rejoindre Fanny, mais n'osait pas laisser Rosine toute seule pendant la nuit. Soudain, il eut une idée : il s'en fut chez Lola, toujours reconnaissante du service par lui rendu et qu'elle lui offrit de payer, encore une fois, de ses faveurs les plus complètes :

— Non, répondit aimablement Fred, pas maintenant : si vous voulez reconnaître mes bons offices, venez donc coucher au Ritz en sortant du théâtre... (elle le regardait d'un air gourmand) dans la chambre attenante à celle de mon amie qui est malade (elle le regarda d'un air désappointé). Si Rosine ne se trouvait pas bien, je vous dirais où me téléphoner. Je compte sur vous ?

— Comptez sur moi, dit la brave fille, et ne me dites pas où il faudrait vous appeler : j'ai deviné.

Restait à savoir quelle conduite tenir en face d'Estrella : comment l'informer galamment qu'il n'était plus question de projets matrimoniaux ? Tandis qu'il y rêvait, il reçut d'elle une lettre :

Cher grand ami,

J'ai appris ce qui vous arrive. La réalité est venue troubler tous vos beaux songes : vous vous élançiez libre et vous retombez marié... De ce que vous m'avez caché, je ne vous sais pas mauvais gré, puisque vous m'avez fait vivre quelques belles heures d'espérance. Mais

maintenant le charme est rompu et cela vaut mieux pour nous deux, car si, moi, j'ai été de vos rêves, vous, vous n'étiez pas de mon monde.

Toujours votre petite Estrella.

— Une banderille sous les fleurs, se dit-il. Mais par qui a-t-elle bien pu apprendre?...

Il ignorait que certains diplomates, sans doute pour se revancher d'avoir à taire des secrets d'Etat, sont bavards, dans la vie, comme de vieilles demoiselles.

Tranquillisé des deux parts, Fred s'en fut retrouver Fanny.

Quelle étreinte!

— Je tiens tout de suite à te dire, fit-il, que tout est réglé : Rosine est souffrante, mais elle a compris que mon destin la dépasse. Estrella était avertie, je me demande par qui...

— Tu ne regrettes pas cette petite ? demanda Fanny avec coquetterie, allongée en pyjama de soie sur un divan bas.

— Non : au total, trop dessalée pour moi.

— Oui, c'est ça, fais le moraliste ! Tu étais quand même avec elle du dernier bien.

— De l'avant-dernier, seulement.

— Sans compter Lola, n'est-ce pas ?

— Comment, Lola ?

— Ne joue pas les innocents. Tout à l'heure, en sortant de la gare, je l'ai rencontrée. On a parlé... de toi, naturellement. Comme elle

ignorait nos nouvelles relations, elle m'a tout dit de la façon dont elle t'a accueilli chez elle.

— Tu vois : c'est elle qui a voulu... D'ailleurs, une fois, est-ce que ça compte ?

— Oui, ça compte... souvent même pour plusieurs ! Je ne sais pas si ton amie était indulgente...

— Elle l'était.

— Tu ne risques rien de me le dire, mais je te préviens, je ne le serai pas. J'ai quitté mon prince égyptien parce qu'il prétendait garder, en m'épousant, ses autres femmes : ce n'est pas pour tomber dans les bras d'un Nour-ed-Din européen.

— Il n'en est pas question.

— Mais si ! Vous êtes comme ça un tas d'hommes, heureux d'avoir au foyer votre favorite à perpétuité... Et alors, sûrs du lendemain, vous courez à vos distractions quotidiennes. Vous avez chez vous l'odeur de la vertu : vous cherchez ailleurs le parfum du vice.

— Pas avec toi, mon amour ; tu seras à la fois ma vertu et mon vice.

— Des mots !

— Mais non ! fit-il en riant, puisque le mieux, tu l'as dit toi-même, c'est de s'aimer autant qu'on peut, avec beaucoup d'expérience derrière soi.

— Parce qu'on n'a plus guère de tentations à craindre... Eh bien, ça c'est vrai pour la femme. Mais l'homme, jusqu'au dernier jour,

est un éternel curieux de sensations. Tiens, quand tu lis, dans le journal, des... exploits de sexagénaires, ces « plus de soixante ans » sont toujours des hommes : mais, au même âge, les femmes, à part quelques beaux monstres, sont toutes retirées des amours.

— Admettons. Et alors, tout ça, c'est pour quoi dire et quoi prouver ?

— Que je t'aime, là, et que je suis jalouse à mon tour ! s'écria-t-elle.

La conversation reprit une heure après, autour d'un en-cas auquel ils firent honneur. Fred récita :

*Et l'amour comblant tout hormis
La faim, sorbets et confitures
Nous préservent des courbatures.*

Il faudra que je mette ça en tango.

— Pendant notre voyage de noces, ajouta-t-elle, car nous ne l'avons pas encore fait.

— Bien sûr, mais où aller ? Tu as parcouru le monde !

— Il y a encore des coins que j'ignore : tiens, je ne connais pas l'Iran. Je voudrais que nous nous aimions là-bas. On aurait une maison de mosaïque, des négrillons et des lionceaux, des jets d'eau et des flamants roses...

— Quel décor pour un grand cadre !

— Arrière, l'homme de métier ! dit-elle en souriant. Je parle à l'homme d'amour !

— Présent!

— Alors, on part la semaine prochaine. Nous avons un bateau dans huit jours, à Marseille.

— Bravo! Seulement, voilà, moi, je ne peux pas partir.

Elle le regarda :

— Quelqu'un te retient?

— Quelqu'un? Non... mais quelque chose. Je répète à la fin du mois.

— Qu'est-ce que tu répètes?

— Ma nouvelle opérette.

— Oh! fit-elle, dépitée, c'est navrant!

— « Navrant »? Enfin, ça dépend du point de vue.

— Ces gens-là ne peuvent pas répéter sans toi?

— Si, au début. Mais ensuite, ma présence est nécessaire.

— Quel esclavage!

— Business, business.

— Bah! Pour une fois! murmura-t-elle, câline. Tu verras, tu recevras un câble à Ispahan : « Super-triomphe! », pendant que nous serons en train de nous aimer...

— Parmi les lionceaux et les négrillons : n'avive pas mes regrets, mon amour!

— Nous serions si bien, le jour, dans l'ombre fraîche des chambres et, la nuit, sur notre terrasse! Tu vivrais dans une extase qui t'inspirerait des chefs-d'œuvre!

— Des opéras au moins! dit-il, tendrement moqueur.

— Pourquoi pas?

— Je ne suis pas un homme d'opéras.

— Sait-on jamais? Les voyages développent tellement la personnalité!

— J'ai peut-être tort, mais je me contente de celle que j'ai, si petite soit-elle.

Elle lui saisit la main :

— Oui, tu as tort, mon amour!... Je suis ambitieuse pour toi. Je voudrais te voir monter encore... si haut, si haut! Je voudrais qu'avec moi tu deviennes... je ne sais pas... un Wagner, un Rimsky-Korsakov...

Il éclata de rire :

— Nom de nom !... C'est grandiose ! Mais j'aime mieux rester Fred Harry... Et puis, j'ai un principe...

— Quel principe, mon amour?

— C'est de n'être, dans le métier, dirigé par personne... surtout pas par ma femme.

Il y eut un silence. Elle reprit, d'une voix très douce :

— Tu es un autoritaire?

— Pas plus que toi, ma bien-aimée. Au contraire, je serai ravi que ma femme s'occupe de moi.

— C'est ce que je te propose, justement, et tu refuses.

— S'occupe de moi, comme je l'entends.

— Et comment l'entends-tu?

— Des attentions, des soins... Qu'elle veille

sur ma tranquillité, plus que sur ma personnalité : elle au foyer, moi au pupitre.

— Et tu dirigeras le ménage comme ton orchestre : à la baguette. Ah! je crains bien que cette pauvre Rosine ne t'ait rendu insupportable! C'est curieux comme ton amie avait tout de la légitime — dans le plus morne sens du mot!

— C'est curieux, répliqua-t-il, comme ma femme a tout de la maîtresse — dans le sens du mot le plus agressif.

— Il faut me prendre comme je suis, dit-elle, avec une fausse douceur de chatte.

— Et te garder comme je veux que tu sois.

— Tu as dit : « je veux »? demanda-t-elle, trop souriante.

— Le privilège du mari, précisa-t-il, avec un sourire reflet.

— Mon Dieu, cher et grand artiste, seriez-vous au fond un bourgeois?

— Un bourgeois? Oh! non! Mais voilà : je découvre à l'instant le sens profond d'un mot très banal, même un peu vulgaire, et pourtant très beau...

— Quel est ce mot?

— Ma « bourgeoise ».

IX

LA COURTE ÉCHELLE

La rubrique des « mondanités » pouvait enregistrer, ce jour-là, un grand mariage : dans une somptueuse salle de fêtes du quartier des Champs-Élysées, M. Lactance de La Dodine présentait son épouse à une élite sociale qui le félicitait d'un choix si heureux : quelle créature ravissante, distinguée, quelle compagne désignée pour un futur ambassadeur !

Dans les coins, bien entendu, les commentaires allaient leur train :

— La femme divorcée de Fred Harry, n'est-ce pas ?

— Mais oui. Très parisien, mon cher.

— Je m'étonne que La Dodine, avec son nom, ses traditions de famille, n'ait pas tenu au mariage religieux...

— Il l'aura. Il a de quoi faire annuler la première union de sa femme : il possède des preuves péremptoires qu'elle n'a pas été consommée.

— Par qui ?

— Par aucun des conjoints. Madame parcourait le globe terrestre et Monsieur vivait avec son amie...

— Qu'il a épousée, de son côté, m'a-t-on dit?

— Dans la plus stricte intimité : une régularisation.

— Quel est ce monsieur à la barbe fleurie qui sourit à tout le monde, mais ne serre la main de personne?

— C'est le père de la mariée, M. de Saint-Jouin : un gentilhomme campagnard, qui vit, paraît-il, sur un assez grand pied...

— La Dodine ne retourne pas à Madrid?

— Non. Il s'est fait mettre en congé. Je crois qu'au prochain mouvement, il va décrocher un beau poste.

— Entre nous, ce n'est pas un aigle.

— Il ne fait peur à personne : c'est une force. Il ira loin.

Peu auparavant — ainsi qu'on vient de l'entendre — Fred avait épousé Rosine et, en sortant de la mairie du XVI^e, avait simplement reçu quelques amis intimes dans l'atelier qu'il venait d'acheter à Auteuil.

Qu'avait-il dit à cette bonne fille pour lui expliquer qu'il revenait à elle? Après l'entretien aigre-doux qui lui prouvait qu'avec Fanny l'harmonie conjugale ne serait jamais qu'un mot, il entra dans la chambre où Rosine reposait, tout en émettant de sourdes plaintes inconscientes. Il la réveilla et dit :

— Tu as rêvé.

Fixant les yeux sur lui, elle demanda :

— Comment ?

— Tu as rêvé... Moi aussi... Nous avons fait un mauvais rêve : celui de la vie l'un sans l'autre... J'ai essayé, mais c'est plus fort que moi : je reste à toi. Tu seras ma femme.

Ce fut alors que Rosine crut rêver. Elle toucha Fred : il était bien là, devant elle, bien vivant, bien réel, avec un bon sourire. La joie est la meilleure médecine : quelques heures plus tard, elle était guérie ; quelques jours plus tard, ils étaient à Paris ; quelques semaines plus tard, ils s'unirent.

Et quelques mois passèrent sur le double hyménée. Et Lactance et Rosine goûtaient, chacun pour sa part, une pleine félicité. Quant à la femme de l'un, au mari de l'autre... ils s'étaient revus et, s'étant revus...

...Par une fin d'après-midi, Fred et Fanny, côte à côte sur le divan d'un studio mystérieux où l'illustre compositeur recevait en cachette, au su de tout Paris, cette délicieuse femme du monde, Fred et Fanny, disons-nous, philosophaient après l'amour :

— Pourquoi faut-il, demandait-elle, qu'avec notre joie d'être l'un à l'autre, nous n'ayons pas pu vivre l'un avec l'autre ?

— Parce que, lui répondait-il, plus d'un dicton est menteur. Nous avons trop de défauts

pareils ou, si tu veux, trop de qualités identiques : orgueil, esprit d'autorité, amour de l'indépendance, pour nous entendre en ménage : « Qui ne se ressemble pas, s'assemble » : ainsi devrait-on corriger le proverbe.

— Il est vrai, dit Fanny, rêveuse, que je domine ce bon Lactance — sans qu'il s'en doute : et c'est là le comble du bonheur pour un mari. Quant à ta femme, c'est encore mieux : elle t'a tout pardonné d'avance.

Il sourit, avantageusement :

— Tu ne vas pas prendre son parti?

— Oh! je deviendrais son alliée si tu t'avisais de la tromper... avec une autre que moi.

— Rassure-toi, répondit-il, je n'en ai ni le goût, ni le loisir.

— Oui, homme arrivé, je sais le prix de ton temps!

— Et moi, celui du tien, femme répandue!

A ce moment, le son étouffé d'un accordéon se fit entendre : quelque musicien ambulante jouait dans la rue paisible, — et c'était une chanson de Fred qui ferma les yeux pour se mieux délecter à cet hommage nasillard. Puis il ronronna :

— La gloire...

Fanny, caressante, ajouta :

— Et l'amour...

— Bien sûr, dit-il : nous avons eu toutes les fortunes l'un par l'autre... Tiens, même encore aujourd'hui : ton intrigue avec un artiste célèbre, moi, ma grande liaison mon-

daine... ça nous crée à chacun une légende...

Elle sourit :

— « *La vie amoureuse d'Harrison* » ! Tu te vois déjà imprimé sur papier de luxe, vaniteux !

— « Je me vois » : c'est une façon de parler... Je serai loin, alors... Et toi de même, pauvre amour !

— C'est vrai : nous serons au Paradis...

— Toi, du moins... Car à moi, pécheur impénitent, j'ai tout lieu de croire que saint Pierre, sans pitié, fermera la porte...

— Oui, mais moi, bon ange, je volerai jusqu'à toi et tu monteras le long de mes ailes et tu passeras par-dessus le mur...

Et, l'enlaçant, elle murmura :

— Une dernière fois : la courte échelle...

FIN



"Les Chefs-d'Œuvre

Seule collection d'ouvrages classiques, romans

H. de BALZAC

Pierrette.
La Fille aux yeux d'or - Honorine.
L'Auberge rouge - La Grande-Bretèche
La fausse maîtresse.
L'illustre Gaudissart.

BARBEY D'AUREVILLY

Le plus bel Amour de Don Juan - La vengeance d'une femme.

BAUDELAIRE

Les fleurs du mal.
Les paradis artificiels.

BEAUMARCHAIS

Le barbier de Séville - Le mariage de Figaro.

Henry BORDEAUX

Le paon blanc.
Les cloches intérieures.

Emmanuel BOURCIER

Le bain des Haldoucks.

CAMI

L'œuf à volles.

A. CAYATTE et Ph. LAMOUR

Un monstre.
Barbapoux.

René CHAMBE

Le bracelet d'ébène.

Roland CHARMY

Les culs terreux.

CHATEAUPRIAN

Atala - Aventures du dernier Abencerage
- René.

COLETTE

La retraite sentimentale.

André DAHL

Machoux, député.

Maurice DEKOBRA

Aux Cent mille sourires.

Pourquoi mourir.

Jean DRAULT

Galupin, touriste.

Henri DUVERNOIS

L'oiseau blessé.

Henri FALK

La courte échelle.

Gustave FLAUBERT

Madame Bovary.

Salammô.

Les trois contes.

Victor FORBIN

Les justiciers du Pôle.

Pierre FRONDAIE

La côte des Dieux.

Jean GALTIER-BOISSIERE

La Fleur au Fusil.

Théophile GAUTIER

Le roman de la momie

José GERMAIN

L'étreinte des races.

Léon GOZLAN

La clé de cristal - Les émotions de Polydore Marasquin.

E. T.

Contes fantasti

L

Graziella - Les

S

Sables rouges

Geo

Je suis un g

Ga

Les Mohicans

Xavie

Voyage autour

prisonniers

Pros

Carmen - La

Le bourgeois

Le malade in

gré lui.

Les précieuses

femmes - L'

E

Scènes de la

A.

Le secret de

tresses.

Mimi Pinson

On ne badine

Les caprices

Lorenzaccio

Ge

Les filles de

Je

Chaines de

Histoires de

L'amour nou

A. de

Louis-Gabriel

L'A

Histoire de

Jean

La fidèle berg

RESTI

Lucte - La co

Gabr

L'homme nu

J.

Les confession

De l'amour...

Syndica

La femme, se

La bibliothèque

Lé

Histoire d'un

Serge - L'év

Idylles paysa

razzia au Ca

Ge

La fiancée du